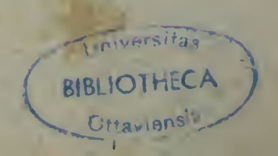



Bibliotheca
Boeniana



Rieu de Montvaillant.



Ex libris petri-stephani Rivié,
Equitis ordinis sancti Ludovici,
Regiorum munimentorum praefecti.

THÉATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,
COMEDIEN DU ROY.

TOME PREMIER.

CE LIVRE SE VEND

A PARIS, chez

GANDOUIN, Pere, Quai des Auguſtins, à la belle-Image.

HUART, Libraire-Imprimeur de Monſeigneur le Dauphin, rue ſaint Jacques, à la Juſtice.

QUILLAU, rue Galande, à l'Annonciation.

NYON, Fils, Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

CLOUSIER, rue ſaint Jacques, à l'Ecu de France.

BORDELET, rue ſaint Jacques, à ſaint Ignace.

DAVID, Fils, rue ſaint Jacques, à la Plume d'or.

PRAULT, Fils, Quai Malaquais, à la Charité.

GANEAU, rue ſaint Jacques, à l'Image ſaint Louis.

DAMONNEVILLE, Quai des Auguſtins, à ſaint Etienne.

THÉATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,
COMEDIEN DU ROY.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XLII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PIECES

Contenues en ce premier Volume.

LA
RUE MERCIERE,
OU
LES MARIS DUPÉS.
COMEDIE.

Représentée à Lyon en 1694.

PRE' FACE.

JE n'aurois jamais ſongé à faire imprimer cette Piece, non plus que j'ai fait celles de la *Répétition de Théſée* & de *la Fille Précepteur*, que notre Troupe a repréſentées ci-devant, ſi le Titre ſpécieux de *la Rue Merciere*, n'eût donné envie à un chacun d'en avoir la copie. Pluſieurs perſonnes ſe ſont gendarmés à ſes premieres repréſentations, s'imaginant qu'on avoit voulu les jouer publiquement; cependant en la compoſant, je n'ai point eu deſſein d'y peindre perſonne. Mais comme les avantures que j'y ai miſes, ſont fort communes dans le monde, il étoit preſque impoſſible qu'elles n'euſſent quelque rapport avec quelques-unes arrivées en cette Ville. Certaines perſonnes l'ont voulut critiquer, mais ils auroient perdu leur tems; car je ſuis perſuadé qu'elle n'en vaut pas la peine.

ACTEURS.

MOnsieur HARPIN, Marchand de dentelle.

Mr. CORNARDET, Marchand de rubans.

ELIANTE, Femme de Mr. Harpin.

ANGELIQUE, Femme de Mr. Cornardet.

ISABELLE, Fille de Mr. Harpin.

LISIMON, Amant d'Isabelle.

LE MARQUIS, Gascon.

LISETTE, Suivante d'Isabelle.

La scene est à Lyon, dans la rue Merciere.



LA RUE MERCIERE OU LES MARIS DUPÉS
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

M. HARPIN, M. CORNARDET.

M. HARPIN.



I nous ſommes cocus, nous en voyons bien d'autres,
Leurs femmes ne ſont pas meilleures que les nôtres.

M. CORNARDET.

Ah ! pour la vôtre, bon ; mais j'engage ma foi,

Que la mienne jamais n'aima d'autre que moi.

M. HARPIN.

Quoi ! parce qu'elle eſt douce & paroît indolente,
Croyez-vous qu'en intrigue elle ſoit ignorante ?
Et que ſes yeux baiſſés, qu'elle affecte mourans,
Des dangers de l'Hymen vous ſoyent de ſûrs garans?
Non, non, dans ce quartier les femmes, cher Compere,
Auſſi-bien qu'autre part, ne ſe deffendent guere.
Quand au quart des maris on garderoit la foi,
Nous ne ſerions compris dans ce quart, vous ni moi.

M. CORNARDET.

Vous m'avoüerez auſſi que quand on eſt marchande..

M. HARPIN.

On ne doit vendre rien que ce qu'il faut qu'on vende;
Mais ce n'eſt plus la mode, & le mari ſouvent
De ſon honneur vendu va recevoir l'argent.

M. CORNARDET.

L'hiver, les Officiers s'en viennent chez nous fondre,
Il faut les écouter.

M. HARPIN.

Oüi, mais ne rien répondre,
Qui répond paye. Enfin je n'ai que trop vêcu,
Pour ſçavoir comme on fait à Lyon un cocu.

M. CORNARDET.

Quoique vous me diſiez, je croi ma femme ſage,

Et la grande pudeur qu'on voit ſur ſon viſage,
D'en rien appréhender m'ôte tout le ſujet.
Mais vous, Monſieur Harpin. . . .

M. HARPIN.

Hé! Monſieur Cornardet,
Sçachez que j'aime mieux de ces femmes galantes,
Qui diſent de bons mots, qui ſont toujours riantes,
Qui ſans aucun ſcrupule & ſans s'effaroucher
Ecoutent l'équivoque, & loin de s'en fâcher,
Y répondent ſouvent, & même avec fineſſe,
Que celle qu'un ſeul mot, un regard, un rien bleſſe,
Qui d'un conte plaiſant faiſant d'abord fracas,
Veulent trouver du mal où l'on n'en penſe pas.

M. CORNARDET.

Qu'entendez-vous par-là?

M. HARPIN.

J'entens que ces derniéres,
Se laiſſent plûtôt prendre encor que les premiéres,
Que votre femme étant de ce nombre, je croi
Que vous êtes encor plûtôt cocu que moi.

M. CORNARDET.

Et moi, je vous ſoutiens....

M. HARPIN.

Mon Dieu, point de colere;
Il faut tout doucement éclairer ce myſtére,
Et ne pas faire enfin comme ces ans paſſés,
Fit un de nos voiſins, que bien vous connoiſſez,
Qui malgré qu'on en eût, voulut par ſon caprice

Etre averé cocu par Arrêt de Justice ;
Et même dans Lyon, de l'un à l'autre bout,
Voulut qu'on publiât son déshonneur par tout,
Il en fut pour ses frais. Mais laissons la satyre,
Tout le monde en sçait plus que je n'en pourrois
dire.
Venons à notre fait. Ces diables d'Officiers
A faire des cocus sont toûjours des premiers.
Votre femme sur tout en paroît entêtée,
Et la mienne, je croi, n'en est pas moins tentée.

M. CORNARDET.

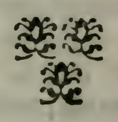
Quel est votre dessein ?

M. HARPIN.

D'aller chez les Fripiers
Loüer dès-à-présent des habits d'Officiers ;
Nous aurons tous les deux, & je me l'imagine,
Avec de tels habits assez mauvaise mine ;
Mais qu'y faire ? Il faudra réparer par argent
Le mauvais air. Allons sans perdre un seul moment ;
Et revenons chez nous avec cet équipage.
Quitte pour différer d'un jour notre voyage.

M. CORNARDET.

Allons, Compere, allons, & feignant de partir
De notre honneur douteux venons nous éclaircir.



SCENE II.

ELIANTE, ANGELIQUE,

ELIANTE.

NOS maris sont partis, nous n'avons plus à craindre,
Il ne faut désormais nullement nous contraindre ;
Nous avons trop languis pendant leur long séjour
Il faut nous divertir jusques à leur retour.

ANGELIQUE.

Avons-nous bien du tems.

ELIANTE.

Nous avons la semaine.

ANGELIQUE.

Que tu vas réjouir par-là ton Capitaine !

ELIANTE.

Et toi ton Avocat !

ANGELIQUE.

Bon ; je ne le vois plus,
J'aime la nouveauté.

ELIANTE.

Quoi ! les nouveaux venus . . . .

ANGELIQUE.

Succédent aux anciens.

ELIANTE.

Le joli caractére !
Je ſuis bien plus conſtante, & ſuis bien moins legere :
Hors cinq ou ſix Amans que je veux m'arrêter,
J'ai fait vœu déſormais de n'en plus écouter.

ANGELIQUE.

Tu te contrains beaucoup, & c'eſt bien peu de choſe
Que cinq ou ſix amans.

ELIANTE.

C'eſt de peur qu'on ne cauſe,
Quoique nous ne penſions ni l'un ni l'autre à mal,
Ton époux eſt jaloux & le mien eſt brutal.
Il apprit l'autre jour que malgré ſa défenſe
J'étois avec Liſandre, il vint en diligence ;
Dedans le Charbonnier nous fûmes nous cacher.
Il nous trouva : d'abord il penſa ſe fâcher.

ANGELIQUE.

Bon ! tout cela n'eſt rien ; le mien me deſeſpere,
Un rien preſque ſuffit pour le mettre en colere ;
Juſques-là l'autre jour qu'il faiſoit le jaloux,
Pour avoir une nuit découché de chez nous.
J'étois au Bal, lui dis-je.

ELIANTE.

Hé fi ! c'eſt une honte.
Eſt-ce qu'à nos maris nous devons rendre compte ?
Eſt-ce à préſent la mode, au moins en ce pays ?

ANGELIQUE.

Oh ça, pour un moment laiſſons là nos maris ?
Auſſi-bien j'apperçois venir quelque pratique,
C'eſt un de tes amans, rentrons dans ta boutique.

SCENE III.

LE MARQUIS, LISIMON.

LE MARQUIS.

ESt-ce là ce quartier dont on fait tant de bruit ?
Où tous les Officiers ....

LISIMON.

Vous êtes mal inſtruit,
Sçachez que cette rue en butte à la ſatyre
Par le nombre de gens que ſon commerce attire,
N'eſt pas aſſûrément telle que vous penſez,
Je crois depuis deux ans m'en être inſtruit aſſez.
Apprenez qu'on y garde autant de retenue,
Qu'on y vit auſſi-bien que dans toute autre rue.

LE MARQUIS.

De mes amis pourtant m'en ont fait un rapport ... ;

LISIMON.

Et qui ? Des fanfarons, qui faiſant leur effort
Auprès d'une Marchande, & la trouvant rebelle,
Vont par tout ſe vanter d'avoir triomphé d'elle.

Encore un coup, Marquis, on s'eſt mocqué de toi.

LE MARQUIS.

Je veux le croire ainſi ; mais on m'a dit à moi,
Que Marchan de de drap ; Gantiere, Rubaniere,
March ande de dentelles, & Guimpiere & Lingere
Souvent il s'en trouvoit de ces Marchandes-là,
Qui, q uand on les preſſoit .... enfin, *& cætera.*

LISIMON.

Je ne comprends donc pas comment cela doit être,
Je puis à dire vrai ne m'y pas bien connoître ;
Mais je puis bien ici, Marquis, le déclarer,
Qu'après avoir été deux ans à ſoupirer,
Près de cette Marchande, encor que je lui plaiſe..

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes diſcret, j'en ſuis parbleu bien aiſe.
Cette Marchande donc ne vous a pas voulu.

LISIMON.

Il eſt ſi vrai, qu'enfin je me ſuis réſolu
A l'épouſer.

LE MARQUIS.

Parbleu ! tu me la donnes belle ;
Tu veux donc devenir un Marchand de dentelle !

LISIMON.

Pourquoi non ! J'en connois même dans ce quartier,
Que s'ils ne s'étoient point mêlés d'autre métier,
N'en auroient que mieux fait.

LE MARQUIS.

Je ſçais qui tu veux dire ;

Mais tu me viens conter qu'à Lyon on ſoupire
Des deux ans ſans rien faire & ſans avancer rien.

LISIMON.

Voilà quel eſt mon ſort, juge à préſent du tien.

LE MARQUIS.

Selon toi dans Lyon toute fille eſt pucelle.

LISIMON.

La peſte, que nenny ; je ſçai qu'il en eſt telle,
Et ſans ſortir d'ici, qui me démentiroit.

LE MARQUIS.

A parler autrement chacun te railleroit.
Mais raiſonnons un peu ſur ton beau mariage,
Tu me me diſois tantôt que celle qui t'engage
Avoit un mari qui . . . . .

LISIMON

Tu ne me comprends pas ?
Celle en qui j'ai trouvé tant de charmans appas,
A pour notre malheur certaine belle-mere,
Coquette, & qui d'abord fulmine de colere,
Auſſi-tôt qu'à ſa fille elle voit quelque amant ;
De ſorte que pour voir la fille librement,
Il faut aimer la mere, ou tout au moins le feindre ;
Et c'eſt à quoi deux ans il m'a fallu contraindre.

LE MARQUIS.

La belle-mere a-t-elle encor quelque agrément ?
Eſt-elle jeune ?

LISIMON.

Oui.

LE MARQUIS.

Belle ?

LISIMON.

Paſſablement.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'eſprit ?

LISIMON.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

C'eſt mon affaire.

LISIMON.

Comment ?

LE MARQUIS.

C'eſt que je veux devenir ton beau-pere.

LISIMON.

Il n'en eſt pas beſoin ; ſi tu veux en conter,
Celle qui vient à nous pourra te contenter,
C'eſt ſa voiſine. Adieu, j'apperçois Iſabelle.

LE MARQUIS.

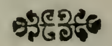
Je vais tout doucement m'inſinuer près d'elle

LISIMON.

Il faudra l'aborder avec un compliment.

LE MARQUIS.

Je ferai connoiſſance aſſez adroitement.



SCENE IV.

ANGELIQUE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE vous aime, ma chere, ou le diable m'emporte.
Et je n'ai ressenti jamais d'ardeur si forte.
Je ne puis resister à vos divins appas.

ANGELIQUE.

Ce discours me surprend, ne vous connoissant pas,
Mais comme votre abord marque un homme sincere,
Tout ce que vous direz ne me pourra déplaire.

LE MARQUIS.

On dit que vous avez un brutal de mari,
Qui quand on vient chez vous, fait le charivari.

ANGELIQUE.

Il est à la campagne.

LE MARQUIS.

Hé bien, qu'il y demeure.

ANGELIQUE.

Je croi qu'il y sera long-tems.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

ANGELIQUE.

Quand il eſt à Lyon, vraiment je n'oſe pas
Sans ſa permiſſion faire le moindre pas.
Je ne vais nulle part qu'il ne ſoit à ma ſuite;
Mais quand il eſt abſent auſſi-tôt j'en profite,

LE MARQUIS.

Mais pourquoi, dites-moi, vous marier ſi mal!

ANGELIQUE.

Je vis bien, l'épouſant, que c'étoit un brutal;
Mais comme mes parens yantoient fort ſes richeſſes,
Quoique je ne ſentiſſe au fond nulles tendreſſes,
Qu'il parût mal bâti, ridicule à mes yeux,
Je dis, prenons toujours, c'eſt en attendant mieux.

SCENE V.

LE MARQUIS, LISIMON, ANGELIQUE, ELIANTE, ISABELLE.

LISIMON,

HE quoi donc! vous avez déja fait connoiſſance?

LE MARQUIS.

C'eſt bien moi, qui jamais trouve de réſiſtance;
De cent, c'eſt celle en qui j'en ai trouvé le plus,
Je ne m'arrête point aux diſcours ſuperflus.

SCENE

SCENE VI.

LISIMON, LE MARQUIS, ANGELIQUE, ELIANTE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Quel deſſein auroient-ils ? Je voudrois le ſçavoir.

ANGELIQUE.

Moi, je m'en doute aſſez ; ils veulent venir voir
Comme ils ſeront reçûs dedans cet équipage.

ELIANTE.

Ah, ſi c'étoit cela, pour leur donner ombrage,
J'imagine un moyen qui nous réuſſiroit.

LISIMON.

Quel moyen, s'il vous plait ?

ELIANTE.

Hé ! mais.... c'eſt qu'il faudroit
Nous envoyer chercher vos habits tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

La choſe eſt fort facile, ici près je demeure ;
Vous les allez avoir dans ce même moment. *Il ſort.*

ANGELIQUE.

Le Carnaval permet un tel déguiſement,

Et c'eſt ce qui pourra, s'ils découvrent la ruſe,
Nous ſervir auprès d'eux d'une valable excuſe.

ELIANTE.

Montons donc promptement, pour nous déshabiller.
Toi Liſette, ſour tout garde de babiller.

SCENE VII.

LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

Je reſpire à la fin, ma charmante Iſabelle,
Jamais occaſion ne fut pour nous ſi belle.
Enfin c'eſt en ce jour qu'il me faut éclater,
Mon amour plus long-tems n'y ſçauroit réſiſter.
Il faut qu'un nœud charmant pour jamais nous enchaîne.
Hélas! ſi vous ſçaviez quelle cruelle peine,
Voir d'un côté l'objet qui nous a ſçû charmer,
N'oſer ouvertement lui parler ni l'aimer;
Et d'un autre côté voir une Belle-mere
Par ſes contorſions s'efforcer de nous plaire,
Qui malgré nous, nous tire un aveu plein de fard
Où le cœur ni l'amour n'eurent jamais de part;
Enfin qui nous fatigue à force de careſſes,

Et nous veut malgré nous arracher nos tendresses :
Voilà, belle Isabelle, en quel affreux tourment
Languit depuis long-tems un malheureux Amant.

ISABELLE.

Croyez-vous, Lisimon être le seul à plaindre ?
Ne dois-je pas aussi comme vous me contraindre ?
Ma mere est ma Rivale, elle reçoit vos veux,
Je ne puis faire un pas sans vous trouver tous deux ;
J'entens tous vos discours, je vois votre tendresse
Même le plus souvent, j'en sens quelque tristesse ;
Mais pour m'en consoler, je me flate & je croi
Que tous ces doux propos ne s'adressent qu'à moi.

LISIMON.

Ah ! vous le pouvez croire ; & parmi ces contraintes.
Je sens à tout moment de mortelles atteintes.

LISETTE.

Brisons là, s'il vous plait, finissons vos regrets,
Vous serez aujourd'hui tous les deux satisfaits.
Est-ce que vous doutez que Monsieur votre Pere,
Irrité du projet de votre Belle-mere,
Contre elle tout d'abord ne se mette en courroux ?
Comme depuis deux ans Monsieur l'en rend jaloux ?
Pour ne lui plus laisser aucun sujet d'ombrage
Il lui demandera sa fille en mariage.

ISABELLE.

Lisette va bien vite.

LISETTE.

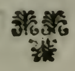
Et vous bien lentement :
Si jamais je ſuis grande , & que j'aye un amant ,
Vous imaginez-vous , pour peu qu'il ſoit fidéle ,
Qu'il ait bien long-tems lieu de m'appeller cruelle ?
Ah ! que non. De l'humeur dont déja je me ſens ,
Il ne languira pas avec moi bien long-tems.
Je ſçai ſur ce ſujet de certaines paroles ,
Où l'on a fait un air ; elles ſont aſſez droles
Et ſi vous voulez bien un moment m'écouter ,
Pour vous des-ennuyer je vais vous les chanter.

CHANSON.

Un jour dans les tranſports d'une vive tendreſſe ,
Un Amant dit à ſa Maitreſſe.
Pourquoi m'avez-vous fait ſi long-tems demander
Ce que vous vouliez m'accorder ?
Elle lui répondit. J'ai feint de m'en deffendre ,
Mais je ne ſerai plus ſi ſotte à l'avenir ,
On refuſe ſouvent de prendre ,
Ce qu'on voudroit déja tenir.

ISABELLE.

Liſette laiſſons-là toutes ces bagatelles :
Voici notre Marquis.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

LE MARQUIS, *faisant apporter deux habits.*

HE bien ! où sont ces belles ?
Elles auront de quoi s'habiller comme il faut.

ISABELLE.

Pour leur aider, Lisette, il faut monter là-haut.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LISIMON.

LE MARQUIS.

NOus autres, demeurons; & si tu veux bien rire ;
Nous attendrons ici ces masques de satyre.

LISIMON.

Les voici, parle bas.

LE MARQUIS.

Il faut les accoster ;
Il n'est pas encor tems de les laisser monter.

SCENE X.

LE MARQUIS, LISIMON, M. HARPIN, & M. CORNARDET, *tous deux ridiculement travestis en Officiers.*

LE MARQUIS *après les avoir salués.*

APparemment, Messieurs, vous êtes au service.

M. CORNARDET *en Officier.*

Oui, Monsieur, nous servons....

LE MARQUIS.

Où donc ? dans la Milice ?

M. HARPIN *en Officier.*

Oui, je suis Colonel, & Monsieur Lieutenant.

LE MARQUIS *ôtant son Chapeau.*

Colonel ! ah, Monsieur, & de quel Régiment ?

M. HARPIN *en Officier.*

Hé.... de mon Régiment ?

LISIMON.

Cela s'en va sans dire.

LE MARQUIS *à Lisimon bas.*

Déja cet entretien me fait pâmer de rire.

M. HARPIN, *Bas à M. Cornardet.*

Je ne sçais où j'en suis.

LISIMON.

Mais, Monsieur, pourroit-on
De votre Régiment vous demander le nom?

M. HARPIN *embarassé.*

A vous dire le vrai.... je ne suis pas un homme,
Qui s'arrête beaucoup .... à sçavoir comme on nomme
Mon Régiment.

LISIMON *montrant M. Cornardet.*

Monsieur peut-être le sçaura.

M. HARPIN *en Officier.*

Ah! si mon Lieutenant le sçait, il le dira.

M. CORNARDET *en Officier.*

Si même un Colonel ne peut vous en instruire,
Comment un Lieutenant pourra-t-il vous le dire,
C'est pourquoi, croyez-moi, finissons l'entretien.

M. HARPIN, *après avoir rêvé.*

A Lyon, dites-moi, se divertit-on bien?

LE MARQUIS.

On ne peut mieux, sur tout pour la galanterie.

M. HARPIN *en Officier.*

Pour cela, je le sçais, dites-moi, je vous prie,
Pourroit-on point sçavoir quelles sont vos amours?

LE MARQUIS.

Oh, quant à moi, ma foi je change tous les jours.

M. HARPIN *en Officier à Lisimon.*

Ne marchandez-vous point souvent quelque dentelle
Chez cette Belle-là.

montrant la boutique de sa femme à Lisimon.

LISIMON.

Vous coucherez chez elle,
Ce ſoir, ſi vous voulez.

M. HARPIN *en Officier à part.*

Parbleu, je le crois bien,
Puiſque c'eſt ma maiſon,

LISIMON.

Vous ne répondez rien.

M. HARPIN *en Officier.*

Je n'en penſe pas moins.

M. CORNARDET *en Officier en montrant auſſi la Boutique de ſa femme au Marquis.*

Et cette Rubaniere,
Dites-moi, s'il vous plait, n'eſt-elle pas plus fiere?

LE MARQUIS.

Non pour vous le prouver, je vous fais de bon cœur
La même offre qui vient d'être fait à Monſieur;
Entre les Officiers cela ſe fait ſans honte.

M. HARPIN *en Officier.*

Fort-bien, nous en avons tous deux pour notre compte,

LE MARQUIS *rentrant dans la boutique avec Liſimon.*

C'eſt ſans adieu, Meſſieurs, nous nous verrons tantôt.

M. HARPIN *en Officier.*

Parbleu, gaillardement ils vont monter là-haut.

SCENE

SCENE XI.

M. HARPIN, M. CORNARDET, LISETTE.

M. HARPIN *en Officier.*

Lisette vient à nous, qui peut nous reconnoître ;
Feignons pour l'abuser.

LISETTE. *à part.*

Bon, voici notre Maître.

M. CORNARDET. *en Officier.*

Dis-moi, ma chere enfant, sçais-tu qui loge là ?

LISETTE.

Hé pourquoi, s'il vous plaît, demandez-vous cela ?
Est-ce que vous voulez acheter des dentelles ?
Si vous en souhaitez nous en avons de belles.
Mais je vois à votre air que loin d'en acheter,
Vous n'y voulez entrer que pour y caqueter,
Le champ vous est ouvert, entrez sans vous contraindre,
Les Maris n'y sont pas, vous n'avez rien à craindre.

M. HARPIN.

Hé ! quand ils y seroient, que feroient-ils ?

LISETTE.

Bon, rien;
Car ce ſont des benêts, je les connois fort bien.
Ils peuvent s'aſſurer que ſi j'étois leur femme,
Ils feroient en effet ce qu'ils craignent dans l'ame.

M. HARPIN *en Officier.*

Le ſont-ils, qu'en crois-tu?

LISETTE.

Je n'en répondrois pas;
Mais quand cela ſeroit, cela ſe dit tout bas.
Et c'eſt ce qui les peut conſoler dans leur peine.
Auſſi bien nous avons une demi douzaine
De Voiſines, de qui l'eſprit eſt médiſant,
Et donne un coup de langue à chacun en paſſant.
Depuis un certain tems, voulant paſſer pour prudes,
(Sans l'être cependant,) elles font leurs études
A s'inſtruire de tout, à parler d'un chacun,
Et dans leur médiſance à n'épargner pas un.

M. HARPIN *en Officier.*

Nous avons bien beſoin de toutes ces fadaiſes,
Laiſſe-là ce diſcours; mais nous ſerions bien-aiſes
Que tu nous fiſſe entrer un moment là-dedans.

LISETTE.

Monſieur, j'y fais entrer tous les honnêtes gens.

M. HARPIN *en Officier.*

Donnons-lui quelque choſe avant de voir ces Dames,

M. CORNARDET, *bas à Harpin.*

Quoi ! donner de l'argent pour aller voir nos femmes ?

M. HARPIN *en officier, bas à Cornardet*

Hé morbleu ! taiſez-vous, rien ne ſera perdu,
Et plus cher qu'au marché tout nous ſera rendu.

LISETTE.

Montez donc ſans façon. (*à part.*) Pour moi je me retire,
Je ne pourrois reſter ſans m'empêcher de rire.

SCENE XII.

ELIANTE & ANGELIQUE *en Cavaliers.* M. HARPIN & M. CORNARDET *en Officiers.*

ANGELIQUE *en Officier, faiſant ſortir M. Harpin & M. Cornardet.*

COmment, morbleu ! Meſſieurs, que cherchez-vous ici ?

M. HARPIN *en Officier & tremblant de peur.*

Hé, vous même ! Meſſieurs, qui cherchez vous auſſi ?

ANGELIQUE *en Officier, mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Ce que nous y cherchons? par la mort, par la
ventre,
Ce que nous y cherchons?

M. CORNARDET *en Officier.*

La peste

M. HARPIN.

Comment diantre!

ELIANTE *en Officier à Angelique,*

Mon ami, ces Messieurs sont tous deux gens de
cœur
Leur mine le fait voir; il faut avec douceur
S'expliquer avec eux.

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé bien donc, je m'explique;

à Cornardet son mari.

Si vous entrez jamais dedans cette boutique.....

ELIANTE *en Officier à Harpin son mari.*

Et vous dans celle-ci....

M. HARPIN *en Officier.*

Mais si....

ANGELIQUE *en Officier.*

Point de raison,
Voyez si le parti vous accommode ou non.

M. CORNARDET *en Officier.*

Quant à moi, nullement

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé bien, il faut se battre.
Heureusement, ici nous nous trouvons tous quatre.

M. HARPIN *en Officier.*

Quel diable de bonheur ?

ELIANTE *en Officier.*

N'eſt-ce pas être heureux,
Ayant un differend, d'être deux contre deux ?
Monſieur eſt mon rival, & Monſieur eſt le vôtre,
Il entretiendra l'un, moi j'entretiendrai l'autre.

M. HARPIN *en Officier.*

Monſieur, je n'aime point ces ſortes d'entretiens,
Pourroit-on point trouver quelques plus doux moyens ?

ANGELIQUE *en Officier.*

Non, non, il faut ſe battre, ou nous quitter la place.

M. CORNARDET *en Officier.*

Je ne pourrai jamais, quelque effort que je faſſe,
M'empêcher de rentrer dedans cette maiſon.

M. HARPIN *en Officier à Cornardet.*

Conſultons entre nous pour leur rendre raiſon.

M. CORNARDET *en Officier, bas à Harpin.*

Hé bien, te ſens-tu point un peu de hardieſſe ?

M. HARPIN, *bas à Cornardet.*

Je ne me battrois pas même pour ma maîtreſſe ;
Juge ſi pour ma femme il me viendra du cœur.
(*Haut.*) Nous vous cédons, Meſſieurs, ce n'eſt pas ſans douleur.

ELIANTE *en Officier.*

Si vous y rentrez plus, vous ſçaurez qui nous ſommes.

M. HARPIN *en Officier.*

Quels petits enragés ! ce ne ſont point des hommes,
Ce ſont des diables.

ELIANTE *en Officier.*

Quoi ?

M. HARPIN *en Officier.*

Moi, je ne vous dis rien,
Je parlois à Monſieur,

ELIANTE *en Officier.*

Au moins ſongez y bien.

ANGELIQUE *en Officier.*

Gardez que l'un de vous entre nos pattes tombe.

ELIANTE *en Officier.*

L'homme le plus vaillant auprès de moi ſuccombe.

ANGELIQUE *en Officier.*

Jamais qui que ce ſoit n'a pû me faire peur.

ELIANTE *en Officier.*

Nul d'avec moi jamais n'eſt ſorti le vainqueur.

ANGELIQUE *en Officier à Eliante.*

Allons, mon cher, rentrons, allons revoir nos belles,
Et tâchons d'appaiſer notre couroux près d'elles.

SCENE XIII.

M. CORNARDET & M. HARPIN, *en Officiers.*

M. HARPIN *en Officier.*

CEci n'eſt pas mauvais ; nous devons empê-
cher,
Comme étant les maris, les galans d'approcher ;
Et ce ſont les galans qui veulent par menace,
Obliger les maris à leur quitter la place ;
Le tour eſt ma foi bon. Mais ils deſcendent tous,
Il eſt tems d'éclater puiſqu'ils viennent à nous.



SCENE DERNIERE.

ANGELIQUE & ELIANTE *en habits de Cavaliers*, M. HARPIN & M. CORNARDET *en Officiers.*
LISIMON, LE MARQUIS, ISABELLE, LISETTE.

M. HARPIN *en Officier.*

Messieurs, avec le tems nous nous ferons connoître.

ANGELIQUE, *en Officier.*

Vous n'êtes que des sots, qui que vous puissiez être.

M. HARPIN *en Officier.*

Vous en pouvez, Messieurs, parler très sçavamment,
Car si nous sommes sots, c'est par vous seuls.

ANGELIQUE *en Officier.*

Comment ?

M. HARPIN *en Officier.*

C'est, puisqu'il faut ici le déclarer, que celles
Qui logent là-dedans & qui font nos querelles,
Et qui sont cause enfin qu'on nous traite si mal,
Sont attachées à nous par le nœux conjugal,
Nous sommes les maris.

ANGELIQUE *en Officier.*

Et nous sommes les femmes.

M. HARPIN *en Officier, les observant de près.*

Les femmes ! oui ma foi, ce sont ces bonnes Dames.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, tous ces déguisemens ?

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé pourquoi, s'il vous plaît, tous ces ajustemens ?

M. HARPIN *en Officier.*

Nous l'avions pris exprès pour venir vous confondre.

ANGELIQUE *en Officier.*

Et nous, nous l'avions pris pour venir vous répondre.
Pour vous faire enrager dans vos soupçons jaloux,
Et montrer qu'on en sçait du moins autant que vous.

M. HARPIN *en Officier.*

Puisque d'un si beau tour, l'une & l'autre est capable,
Après cette hardiesse il n'est pas incroyable
Que vous n'ayez été de celles que jadis,
Avecque leurs Amans furent dans un logis,
Où Messieurs leurs galans les laissant pour ôtage,
Pour payer leur repas, elles mirent en gage
Une bague, un colier, un cotillon fort beau,
Ne pouvant pas avoir crédit chez Funerau. *

M. CORNARDET *en Officier.*

Morbleu ! je n'entens point la-dessus raillerie,

* *Fameux Traiteur de Lyon.*

M. HARPIN *en Officier, montrant Lisimon & le Marquis.*

Mais que faisoient chez vous ces Messieurs, je vous prie ?

LISIMON.

Pour vous ôter sujet de rien craindre de moi,
Je vous avoue ici qu'Isabelle a ma foi,
Que je l'aime.

M. HARPIN *en Officier.*

Ma fille !

LISIMON.

Oui, Monsieur, votre femme
N'étoit qu'un faux prétexte à mieux cacher ma flâme.

M. HARPIN *en Officier.*

La chose étant ainsi, quel est votre dessein ?

LISIMON.

D'épouser votre fille.

M. HARPIN *en Officier.*

Et quand, Monsieur ?

LISIMON.

Demain.

M. CORNARDET *en Officier, au Marquis en lui montrant sa femme.*

Moi qui n'ai point de fille, à quel dessein près d'elle ?...

LE MARQUIS.

Moi, je n'aime jamais que pour la bagatelle.

M. CORNARDET, *en Officier & en colere.*

Comment donc, devant moi vous osez l'avouer ?

LE MARQUIS.

Tu te fâches, mon cher, tu devrois m'en louer ;
Sans moi ta femme auroit vingt galants à sa suite,
Mais sçachant que j'y suis, ils cessent leur poursuite.

M. CORNARDET *en Officier en colere*

Vous osez....

M. HARPIN *en Officier.*

Croyez-moi, ne vous fâchez pas tant,
Je n'ai non plus que vous sujet d'être content.
Mais faites comme moi ; ma femme est infidelle ;
Pour la faire enrager je vais faire comme elle.

M. CORNARDET *en Officier.*

Le remede est fort beau : de nous que dira-t-on ?

M. HARPIN *en Officier.*

Que nous avons suivi l'usage de Lyon.

LISETTE *chante à Cornardet.*

Jaloux de quoi te fâche-tu !
Malgré ton amoureuse envie,
Ta femme n'a jamais pû faire qu'un Cocu,
Et n'en as-tu pas fait plus de trente en ta vie ?

M. HARPIN & ANGELIQUE
chantent ensemble à Cornardet.

Pourquoi vous mettre en courroux ?

Puiſque c'eſt à Lyon la mode,
Que toute femme s'accommode
Avec ſon Epoux.
Accommodez-vous. *bis.*

M. CORNARDET *en Officier.*

Oui, c'eſt bien dit, allons, ſuivons ce noble uſage,
Qui depuis ſi long-tems regne dans le ménage.
Soupons ce ſoir enſemble, & dès demain matin,
Aſſiſtons à la nôce, ou du moins au feſtin.

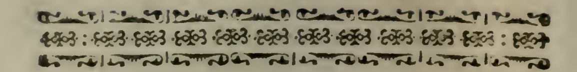
FIN.



LA FEMME FILLE ET VEUVE.

COMEDIE.

Représentée en 1707.



ACTEURS.

ORONTE, Pere d'Eliſe & d'Angelique.

ELISE, } Filles d'Oronte.
ANGELIQUE, } Filles d'Oronte.

LISIMON, Ami de Philidor & d'Oronte.

HORTENSE, Femme de Liſimon, Couſine d'Eliſe & d'Angelique.

PHILIDOR, Amant d'Eliſe,

DORANTE, Amant d'Angelique,

DARDIBRAS, Gaſcon.

FATIGNAC, Limoſin.

LISETTE, Suivante d'Hortenſe.

VALENTIN, Valet d'Oronte.

La Scene eſt à Paris, dans une maiſon occupée par Oronte & par Liſimon.



LA FEMME, FILLE ET VEUVE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, LISETTE,

HORTENSE *en deüil.*



Ourquoi me regarder, Lisette, & que veux dire....
Tu ris ?

LISETTE.

Et le moyen de s'empêcher de rire ?
De pleurer avec vous, fut-il jamais saison ?

Et quoique le grand deüil ſoit dans votre maiſon,
Loin d'y paroître triſte ou faire la pleureuſe,
Peut-on y demeurer ſeulement ſérieuſe ?
Vous inſpirez la joye aux gens les plus chagrins;
Nous ne voyons céans que bals & que feſtins;
Cependant cet habit,...

HORTENSE.

Ce n'eſt qu'un deüil de tante
Qui nous laiſſe en mourant deux mille écus de rente,
Tante de mon Epoux encore, & dont les biens....

LISETTE.

Si vous pleurez ainſi vos parens & les ſiens,
Et s'il pleurt de même & les ſiens & les vôtres,
Quand l'un de vous mourra, nous en verrons bien d'autres.

HORTENSE.

La différence eſt grande, & j'aime mon Epoux.
Comment ne pas l'aimer ? il eſt affable & doux
Ni trop vieux ni trop jeune, enfin dans le bon âge.
Depuis un mois entier que je ſuis en ménage,
Avec lui m'as-tu vû le moindre différend ?

LISETTE.

Aucun, & c'eſt encor ce qui plus me ſurprend,
Car de quelques vertus dont elles ſoient douées,

Les

Les maris n'aiment point ces femmes enjouées,
Dont les yeux ſemblent tout promettre d'un regard,
Quoique ſouvent le cœur ni prenne aucune part,
Dont le ſouris flateur, la paupiere aſſaſſine,
Donne à tous de l'eſpoir, & fait qu'on s'imagine....
Que ſçai-je. Moi, ma foi, ſi j'étois votre Epoux...

HORTENSE.

Juſqu'ici Liſimon n'a point paru jaloux,
Il le feroit à tort, en tout je le contente.
Ses intimes amis, Philidor & Dorante,
Des pays étrangers depuis peu revenus,
Sont ceux dans mes plaiſirs qui ſe trouvent le plus.
Mais ils vont épouſer mes charmantes couſines,
Les deux filles d'Oronte.

LISETTE.

Ah! ah! nos deux voiſines!

HORTENSE.

Oui. L'Hymen va dans peu couronner leur amour,
Puiſqu'enfin de Bourdeaux Oronte eſt de retour;
Ces deux filles & moi, nous avions fait partie,
Quand chacune à ſon gré ſe verroit aſſortie,
De nous faire épouſer toutes trois même jour;
Mais comme on ne peut pas répondre de l'amour,
J'ai devancé d'un mois.

LISETTE.

On ſe laſſe d'attendre.

HORTENSE.

Lisimon me plaisoit.

LISETTE.

Faut-il pas toujours prendre.

HORTENSE.

Mais je vais travailler pour elles maintenant ;
A chacune donner pour époux son amant.
Philidor aime Elise, & Dorante Angelique,
Oronte donnera son aveu sans réplique
Dès qu'il sçaura....

LISETTE.

Comment ! il n'a donc pas appris ?

HORTENSE.

Non, ce n'est que d'hier qu'Oronte est à Paris.
Depuis trois mois entiers qu'il est à son voyage,
A disputer d'un oncle un ancien héritage,
Nous n'avions point reçû de nouvelles de lui,
Nous n'avions point écrit non plus ; mais aujourd'hui
Lisimon s'est chargé de faire la demande,
Et je ne pense pas qu'Oronte s'en deffende.
Etant de nos amis, étant de nos parens,
Chérissant mon mari dès ses plus jeunes ans,
Il ne nous faudra point tant de cérémonies ;
Et ce n'est pas d'ailleurs un de ces grands génies.
Il fait tout ce qu'on veut, il croit tout ce qu'on dit.
Il dit tout ce qu'il sçait.

LISETTE.

Peſte le rare eſprit !
Ah ! puiſqu'il eſt ſi bon, nous obtiendrons ſes Filles,
De ces Meſſieurs ſans doute il connoît les familles ?
Mais les voici tous deux, & votre époux auſſi.
Que nous allons danſer !

SCENE II.

LISIMON, PHILIDOR, DORANTE, HORTENSE, LISETTE.

HORTENSE.

Ah ! Meſſieurs, vous voici.
Bon-jour beau Philidor, bon-jour charmant Dorante,
Bon-jour mon cher mary.

LISIMON.

Ton ame eſt bien contente,
Mais ma foi, voici bien des affaires.

HORTENSE.

Comment ?

LISIMON.

Tu n'as qu'à regarder & l'un & l'autre amant,
Et tu devineras . . . .

HORTENSE.

Quoi le cousin Oronte . . . .

LISIMON.

Tu m'en vois de retour avec ma courte honte,
Ce vieux rêveur amene avec lui deux Barons,
L'un Baron de Gascogne, & des plus fanfarons;
Et l'autre Limosin, des plus sots de son âge.
Il les a rencontrés en faisant son voyage.
Le Gascon, m'a-t-on dit, est un mince Egrefin,
Appellé Dardibras, & pour le Limosin
Il a nom Fatignac : il n'a jamais, je pense,
Vû que l'arriere-ban.

HORTENSE

Oronte est en enfance!
Que veut-il faire, dis, de ces deux malotrus?

LISIMON.

Ses Gendres.

HORTENSE.

Bon, tu ris?

LISIMON.

Je te dirai bien plus,
Il a fait deux dédits d'une somme très-forte.

HORTENSE.

Peste soit du vieux fou, que le Diable l'emporte.
Mes cousines sans doute en sont au désespoir?

DORANTE.

Leur recours eſt en vous.

HORTENSE.

Hé bien, il faudroit voir

PHILIDOR.

Employez votre eſprit, employez votre adreſſe,
Au nom de votre époux, au nom de ſa tendreſſe,
Rompez ce coup fatal, tâchez ....

HORTENSE.

C'eſt aſſez dit,
Il ne faut que tirer l'un & l'autre dédit
Des mains de vos rivaux; j'entreprens votre affaire,
Je joûrai bien mon rôle, allez, laiſſez-moi faire,
Sçait-on point à peu près quelle eſt leur paſſion?

DORANTE.

On dit qu'ils ſont tous deux pleins de préſomption.

HORTENSE.

C'eſt ce que je demande. Il faut que mes couſines
Paroiſſent devant eux mécontentes & chagrines,
Qu'elles ne daignent pas même les regarder.

LISIMON.

On n'aura pas beſoin de leur recommander.

HORTENSE.

Comptez donc ſur mes ſoins, je ſçais par où m'y
prendre.
Mais à propos, avant que de rien entreprendre,
Mon mari, ſuis-je libre, & tout m'eſt-il permis?

LISIMON.

Tout ce que tu feras pour ſervir nos Amis,
Quelque détour hardi, quelqu'effort que tu tentes,
Pour leur faire épouſer tes aimables Parentes,
J'approuve tout.

HORTENSE.

Suffit, je vais aller bon train.
Liſette, il faut ici ſeconder mon deſſein.

PHILIDOR.

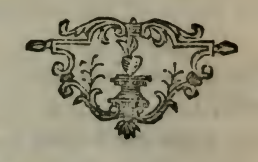
Ne l'abandonne pas, Liſette, je te prie.

LISETTE.

L'abandonner? Monſieur, il iroit de la vie,
Que je ne voudrois pas la quitter un moment.

HORTENSE.

Oronte vient, je rentre en mon appartement.
Son aſpect ne feroit que me mettre en colere.
Tâchez de le gagner, & qu'il nous laiſſe faire.
Toi, Liſette, ſuis-moi, nous allons concerter
Comment dans mon projet il faut nous comporter.



SCENE III,

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE.

ELISE.

HE! de grace mon Pere.

ANGELIQUE.

Hé ! je vous en conjure,
N'usez point envers nous des droits de la nature.
Ne nous contraignez point.

ORONTE.

Ecoutez, mes enfans,
Les dédits sont chacun de douze mille francs ;
Je ne sçaurois payer une somme si forte.
Epousez ces gens-ci toûjours, que vous importe ?
Allez, une autre fois, je vous choisirai mieux.

LISIMON.

Le beau raisonnement !

ORONTE.

L'âge ouvre bien les yeux
Je sçaurai désormais....

LISIMON.

Il en fera de belles.

ORONTE.

Ah tais-toi, Lisimon!

LISIMON

Allez, Mesdemoiselles,
Laissez faire, Monsieur, il sçaura tout gâter.
Qu'il a fait un beau coup! il doit bien s'en vanter.

ORONTE.

Cousin, je te promets....

LISIMON.

Laissez-moi là, de grace,
Je ne veux point vous voir.

ORONTE.

Que veux-tu que je fasse?
Ces dédits....

PHILIDOR.

S'il le faut, Monsieur, nous les payerons.

ORONTE.

Vous les payerez, oh! oh!

LISIMON.

Non, non, vos deux Barons
Valent bien ces Messieurs, gardez-les.

ORONTE.

Je vous jure
Que j'en suis fort fâché. Messieurs, je vous assûre,
Par rapport au cousin Lisimon votre ami.

LISIMON.

Autre beau compliment.

ORONTE.

ORONTE.

Oh ! j'étois endormi,
Quand je....

LISIMON.

Mais à préſent voyant votre ſotiſe ;
La réparerez-vous ?

ORONTE.

Que faut-il que je diſe ?

LISIMON.

Rien, laiſſez-nous agir.

ORONTE.

Mais quoi ! ne dire rien ?

LISIMON.

Non rien, ſoyez tranquille.

ORONTE.

Allons, je le veux bien.

LISIMON.

Sans payer les dédits vous ſortirez d'affaire.

ORONTE.

Faites donc, je m'en vais paſſer chez mon Notaire.

LISIMON.

N'allez pas lui parler....

ORONTE.

Oh ! je n'ai garde, adieu.

SCENE IV.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE.

ELISE.

ENfin, cher Philidor....

LISIMON.

Bon, voici bien le lieu

De pousser des soupirs.

DORANTE.

Adorable Angelique....

LISIMON.

A l'autre, détalez.

ANGELIQUE.

S'il faut que je m'explique.

LISIMON.

Vous vous expliquerez.... Mais quelqu'un vient à nous.

Rentrez.

SCENE V.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE, VALENTIN.

ANGELIQUE.

C'Eſt le valet de mon pere.

VALENTIN.

Et de vous.

ELISE.

Que veux-tu, Valentin ?

VALENTIN.

Ces Meſſieurs vous demandent....

Ils ſont dans votre chambre, attendant.

ANGELIQUE.

Qu'ils attendent.

LISIMON.

Non, Couſine, au contraire, il faut les recevoir ;
Mais ſi mal, que jamais ils ne veuillent vous voir.

ANGELIQUE.

Nous vous obéirons, Couſin, je vous aſſure.
Sans adieu.

SCENE VI.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, VALENTIN.

LISIMON, *arrêtant Valentin.*

Valentin, dis-moi, par avanture
L'argent te tente-t-il quelquefois ?

VALENTIN.

Grandement.
Faut-il le demander ? Monſieur, je ſuis Normand.
Et d'hier ſeulement j'arrivai de Gaſcogne.

DORANTE.

Eſt-ce qu'en ce pays ? ....

VALENTIN.

Sur un denier l'on rogne.
Notre Gaſcon ſur tout, l'un de ces prétendus
Qui viennent de mon Maître épouſer les écus.

PHILIDOR.

Il aime donc l'argent ?

VALENTIN.

Vraiment dans le voyage
Il n'a pas dépenſé quarante ſols, je gage.
Il vivoit aux dépens du ſot de Limoſin

Avant de nous avoir rencontré ; mais enfin
Depuis ce tems tous deux, ſans demander le compte,
Dans chaque hôtellerie ont laiſſé faire Oronte.
Il a payé par tout, de Poitiers à Bordeaux,
Et de Bordeaux ici. Ces maudits Houberaux ....

LISIMON.

Puiſque tu les hais tant, & que l'argent te tente,
Tiens, ſers leurs deux rivaux qu'ici je te préſente,
Tu t'en trouveras bien.

DORANTE, *lui donnant de l'argent.*

Voilà pour commencer.

PHILIDOR, *lui donnant de l'argent.*

Accepte encore cela.

VALENTIN.

Je prens ſans balancer,
Et je vous veux ſervir du meilleur de mon ame.

LISIMON.

Tu n'auras ſeulement qu'à ſeconder ma femme.
Elle entreprend ....

VALENTIN.

Monſieur, quelque deſſein qu'elle ait,
Je ſuis perſuadé qu'il aura ſon effet.
J'ai connu votre femme étant petite fille.
Qu'elle étoit éveillée, & qu'elle étoit gentille !
Malicieuſe ! allez, je ſçais l'eſprit qu'elle a,
Nous nous ſommmes connus pas plus grands que cela.

LISIMON.

Bon ! tu ferois ſon pere.

VALENTIN.

Oui, cela pourroit-être.
Sa mere m'aimoit fort, je l'ai bien ſçu connoître,
Quand en partant ....

DORANTE.

Laiſſons d'inutiles diſcours
Qui pour le tems préſent ne ſont d'aucun ſecours,
Et fais nous ſeulement récit de ce voyage,
Peut-être en pourrons-nous tirer quelque avantage.

VALENTIN.

Au ſortir de Paris .... nous couchâmes à Meaux.

PHILIDOR.

Bon ! en Brie. Eſt-ce là le chemin de Bordeaux ?

VALENTIN.

Hé ! doucement ! Monſieur, tous chemins vont à Rome.
Commençons par Poitiers. Dans un logis qu'on nomme ....
N'importe. Le Gaſcon avec le Limoſin,
Qui s'étoient accoſtés dès longtems en chemin,
Se trouvant à l'auberge avec Monſieur Oronte,
Nous ſoupons ... le Gaſcon nous fait conte ſur conte;
Le Commandeur mon oncle, & le Duc mon couſin,
On fait cecy, cela. Que vous dirai-je. Enfin;

La converſation ſur les femmes & filles
Vient à tomber. Vraiment j'en ai deux fort gentilles.
Dit mon benêt de Maître, elles valent beaucoup.
En parlant il buvoit toûjours le petit coup,
Ah ! que je voudrois bien qu'elles fuſſent pourvues,
Elles auront du bien. Si vous les aviez vues,
Vous en feriez charmés. Elles ſont belles . . . Bon,
Il ne faut que vous voir, interrrompt le Gaſcon.
Pour juger qu'elles ſont d'une beauté parfaite.
Si vous voulez, Monſieur, c'eſt une affaire faite,
J'en épouſe une. Et moi, dit notre autre hébêté,
Qui juſques là n'avoit encore qu'écouté,
J'épouſe l'autre. Allons, à leur ſanté, beau-pere,
Tope, maſſe. Voilà comme ils ont fait l'affaire.

PHILIDOR.

Mais ces dédits . . . .

VALENTIN.

Sur l'heure il leur vient du papier.
Mon Maître ſigne tout, & ſe laiſſe lier
Comme un vrai ſot qu'il eſt; il s'en repent, je penſe,
Car ſes gendres tous deux remplis d'impertinences . . . .
Mais voici le Gaſcon; rentrez, & promptement
J'irai vous retrouver dans le même moment.

SCENE VII.

DARDIBRAS, VALENTIN.

VALENTIN.

MOnsieur, votre valet.

DARDIBRAS.

Tu me vois en colere.

VALENTIN.

Comment donc, & pourquoi ?

DARDIBRAS.

Cadédis, ce beau pere
A qui j'ai crû d'abord qu'étoit cette maison,
N'en tient au plus qu'un quart : gens de toute façon
Descendent, montent, vont, viennent, veillent, reposent,
Et tout ainsi qu'Oronte en maîtres en disposent.
Dans son Arche Noé n'eut pas tant d'animaux.
Aux bords de la Garonne à moi sont vingt Châteaux,
Qui de tout le pays sont les rares merveilles ;
Je les occupe seul.

VALENTIN, *bas.*

Avec quelques Corneilles,

DARDIBRAS.

Que dis-tu ?

VALENTIN.

Rien, Monſieur.

DARDIBRAS.

Ce qui m'a plus ſurpris,
C'eſt le farouche abord de tes belles Iris,
De ces deux Pimbrenons à qui l'on nous deſtine,
L'une la larme à l'œil, l'autre faiſant la mine,
Celle-ci parlant peu, celle-là point du tout,
J'ai beau m'examiner de l'un à l'autre bout,
Je ne reconnois plus, ſandis, le goût des femmes ;
Moi dont l'aſpect toujours alluma mille flâmes.

VALENTIN.

Cela vous fâche donc ?

DARDIBRAS.

Après tout j'étois las
De rencontrer par tout de faciles appas,
J'ignorois la douceur que chacun dit immenſe
De trouver en amour un peu de réſiſtance.

VALENTIN.

Et vous en trouverez plus que vous ne penſez,
J'ai vû tantôt des gens amoureux, empreſſez,
Que les filles d'Oronte, (au moins en apparence,)
Ne traitoient point du tout avec indifférence.

DARDIBRAS.

Ah ! qu'entens-je, où ſont-ils ?

VALENTIN.

A quatre pas d'ici.

DARDIBRAS.

Il faut s'instruire à fond de cette affaire-ci.
Mais toi qui sert Oronte, avant votre voyage
Quelle conduite avoient ses filles ?

VALENTIN.

Mais .... très-sage ;
J'en puis répondre, au moins tant que j'en ai pris soin.
Mais je ne dirai pas depuis que j'en suis loin,
Que quelques suborneurs .... ces gens là, par exemple.

DARDIBRAS.

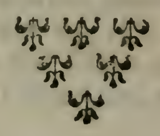
Rentre dans la maison, examine, contemple,
Sois sincere sur-tout, & compte après sur moi,
Je ferai ta fortune, & j'en jure ma foi.
Je te l'ai déja dit.

VALENTIN.

Monsieur laissez-moi faire.

Bas.

Entrons chez Lisimon pour mettre en train l'affaire,
Et sçachons les projets de sa femme.



SCENE VIII.

DARDIBRAS, *seul.*

APrès tout,
Il faut examiner ceci de bout en bout.
Si Valentin dit vrai, ſandis, quelle vergogne
Va tomber déſormais ſur toute la Gaſcogne !
Si l'un des nourriſſons qu'elle eſtime le plus,
Si Dardibras ſe trouve au nombre des cocus !
Maris à qui j'ai tant donné de jalouſie,
Triomphez, à mon tour j'en ai l'ame ſaiſie.
Maudit dédit par qui j'ai ſçû trop m'engager....
Mardi je ſuis bien fou, je n'ai qu'à déloger.
Mais je n'ai pas le ſol, & ce crédule pere,
Ne laiſſe pas toujours de m'être néceſſaire,
Il fournit aux dépens. Mais que vois-je en ces lieux ?
Une divinité qui me deſcend des Cieux,
Sans doute, je n'ai vû jamais telle merveille.
Pour ſçavoir qu'elle elle eſt, prêtons un peu l'oreille.

SCENE IX.

HORTENSE, *faiſant la petite fille innocente*, LISETTE, DARDIBRAS,

HORTENSE, *en niaiſe.*

OUi, je veux retourner tout à l'heure au Couvent.

LISETTE.

Du moins goûtez un peu du monde auparavant.

HORTENSE.

Moi, reſter dans le monde? hélas qu'y puis-je faire,
Après avoir perdu dans un an pere & mere?

LISETTE.

Sans pere ni ſans mere on y reſte fort bien,
Quand on a comme vous cent mille écus de bien.

DARDIBRAS, *à part.*

Peſte, quel héritage?

LISETTE.

Et votre tuteur même,
Votre oncle qui vous montre une tendreſſe extrême,
Doit-il pas vous réſoudre à reſter parmi nous.

Ma niéce, vous dit-il, choisiſſez un Epoux,
Quand il feroit ſans bien, qu'il ſoit noble & vous
plaiſe,
Du choix que vous ferez je ſerois toûjours aiſe.

HORTENSE.

Pour les hommes j'ai pris trop grande averſion.

LISETTE.

Comment avoir pour eux la moindre paſſion?
Vous n'en vîtes jamais. Dès votre tendre enfance
Vous êtes au Couvent. Depuis huit jours je penſe,
On vous a fait ſortir pour venir en ces lieux
D'un pere trépaſſant recevoir les adieux.
Quels hommes! ....

HORTENSE.

J'ai vû ceux qui venoient voir mon Pere.

LISETTE.

Et qui, ſes Medecins & ſon Apoticaire?
Pour donner de l'amour voilà de belles gens,
Ils ſont faits pour les morts & non pour les vivans.

HORTENSE.

Les hommes ſont-ils pas tous faits de même ſorte?

LISETTE.

La peſte que nenni, la difference eſt forte.

HORTENSE.

Quelle eſt la bonne eſpece?

LISETTE.

En voici le portrait.
Le ſourcil bien marqué, l'œil vif, le nez bien fait,

Le corps droit, toutefois tant ſoit peu ſur la
hanche,
Et que la tête auſſi ſur l'épaule un peu panche,
C'eſt le bon air, la jambe & les pieds bien tournés,
Le chapeau ſur l'oreille & tantôt ſur le nez,
L'Eſtomach débraillé, la main dans la ceinture,
Et l'eſprit enjoué.

HORTENSE.

L'agréable peinture.

LISETTE.

Si vous voyïez un homme approchant de cela.
Hem ?

HORTENSE.

Que je l'aimerois, Liſette ?

DARDIBRAS *ſe preſentant.*

Me voilà,

HORTENSE.

Ah ! fuyons.

DARDIBRAS *courant après.*

Arrêtez, adorable Orpheline.

HORTENSE.

Non, Liſette, rentrons...... Mais il a bonne
mine,
Demeurons un moment pour le conſiderer.

DARDIBRAS

Je reſſemble au portrait, & veux vous adorer,
Belle Enfant...... je ſuis tel que votre oncle
ſouhaite,

Noble . . . . .

HORTENSE.

Il nous écoutoit, que dirons-nous, Lisette ?

LISETTE.

Je dirai qu'en Monsieur vous trouvez un trésor,
Noble . . . . .

DARDIBRAS.

Quand vous auriez trouvé mon pésant d'or,
Vous auriez moins trouvé.

HORTENSE.

Je sens un trouble extrême . . . . ;
Je voudrois bien sçavoir comme on dit que l'on aime.

DARDIBRAS.

Trop aimable innocente.

LISETTE.

On ne dit point cela :
Une fille avouer la tendresse qu'elle a !

DARDIBRAS.

Pourquoi ? laissez-la dire.

LISETTE.

Un semblable langage
Ne se doit point tenir avant le mariage.

HORTENSE.

Mariée ? on dit donc que l'on aime.

LISETTE.

Fort bien ;
Une femme le dit quand il n'en est plus rien.

HORTENSE.

Ah ! que je le dirai.

DARDIBRAS.

Son air naïf m'enchante,
Je n'ai jamais senti d'ardeur plus violente.

HORTENSE.

Et moi je n'ai jamais senti ce que je sens,
Certain je ne sçais quoi me trouble tous les sens,
Vous en êtes la cause.

DARDIBRAS.

Ah ! Ciel, je m'extasie,
Je goute le Nectar ensemble & l'Ambrosie,
Contemplant ses appas, entendant ses discours.

LISETTE.

Couronnons promptement de si promptes amours.

DARDIBRAS.

Comment faut-il s'y prendre ?

HORTENSE.

Instruis nous-en, Lisette.

LISETTE.

Il faut parler à l'Oncle, & votre affaire est faite,
Le bon homme sera charmé de votre choix :
Allons-y de ce pas, & parlons luî tous trois.
Mais que lui dirons-nous quel nom est le vôtre ?

DARDIBRAS.

Il est l'amour d'un sexe & la terreur de l'autre,
Me nommant je suis sûr de son consentement,
De tout notre pays mon nom est l'ornement,

Dardibras!

Dardibras ! Sur la terre on ne trouve point d'hom-
me
Que ce nom n'intimide ; alors que je me nomme,
Il m'étonne moi-même.

HORTENSE.

Il ne me fait point peur,
Au contraire, ce nom redouble mon ardeur.

SCENE X.

DARDIBRAS, HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

JE viens vous avertir que la Fille d'Oronte,
Votre Maitresse....

DARDIBRAS.

O Ciel !

LISETTE.

Que dit-il ?

DARDIBRAS.

C'est, un conte
Qu'il vient....

VALENTIN.

Non par ma foi c'est une vérité,
Votre femme future,...

DARDIBRAS.

Ah ! me voilà gâté.

VALENTIN.

Un homme à ſes genoux . . . .

DARDIBRAS.

Maraut , veux-tu te taire.

LISETTE.

Quoi ! vous aimez ailleurs ? bon Dieu , qu'allois-
je faire ?
Rentrons vite , Monſieur n'eſt pas ce qu'il nous
faut.

DARDIBRAS.

Ecoutez-moi.

LISETTE.

Non , non.

DARDIBRAS.

Que je ſois un maraut . . . .

LISETTE *à Hortenſe.*

Rentrez dans le Couvent pour toute votre vie ,
Plûtôt que de ſouffrir . . . .

HORTENSE.

Je n'en ai plus d'envie ,
Je ne veux point quitter ce Monſieur-là.

LISETTE.

Comment ?

HORTENSE.

Je ne veux point ſans lui rentrer dans le Couvent.
Qu'il s'y mette avec moi.

LISETTE.

Mais vous rêvez, je penſe.

DARDIBRAS.

Hé ! ne la grondez point.

LISETTE.

Oh, quelle extravagance !
Au Couvent avec vous !

VALENTIN.

Il eſt bon là, ma foi.

LISETTE.

Un homme !

VALENTIN *chantant.*

Ce ſeroit pour tout le Couvent.

DARDIBRAS.

Quoi ?
Tu chante malheureux !

VALENTIN.

C'eſt une chanſonnette,
Monſieur, que l'on m'apprit quand je fus en retraite.

LISETTE.

Ça Monſieur, en deux mots il faut nous parler net.
Vous êtes engagé.

DARDIBRAS.

Rien n'eſt encore fait.

VALENTIN.

Monſieur n'a qu'un dédit.

DARDIBRAS *à Valentin bas.*

De quoi vas-tu l'inſtruire ;
Tais-toi ; ton zele ici ne fait rien que me nuire.
a Hortenſe.
J'ai fait avec Oronte, ainſi qu'il vous le dit,
Un papier griffonné maniere de dédit.

VALENTIN.

De quatre mille écus !

DARDIBRAS *à Valentin bas.*

C'eſt donc pour me déplaire
Que tu....

VALENTIN.

Vous oubliez la moitié de l'affaire,
Je vous fais ſouvenir autant que je le puis.

DARDIBRAS.

Je m'en ſouviens ſans toi. Je ne ſçais où j'en ſuis.

LISETTE.

Monſieur, ſi vous pouvez r'avoir votre promeſſe,
Vous pourrez obtenir la main de ma Maitreſſe,
Auſſi facilement que vous avez ſon cœur.

DARDIBRAS.

Ah ! c'eſt en quoi je mets mon ſouverain bonheur.

LISETTE.

Ne paroiſſez donc plus que dégagé d'Oronte.
Ma Maitreſſe n'a pas mérité qu'on l'affronte,
Elle eſt jeune.

DARDIBRAS.

Je vais contenter vos ſouhaits.

Adieu.

HORTENSE.

Je ne veux plus vous quitter désormais ;

DARDIBRAS.

Je vais trouver Oronte ; & quoiqu'il en advienne,
Retirer ma parole & lui rendre la sienne.

LISETTE.

Mais sur tout le secret.

DARDIBRAS.

Comment ? vous mocquez vous ?
Demander du secret aux Gascons, Cadebious,
Si nous n'en avions pas nous troublerions les Villes,
On n'y verroit jamais de ménages tranquilles.

HORTENSE.

Vous me quittez si-tôt ?

DARDIBRAS *à Valentin.*

Elle va bien pleurer.

LISETTE.

Non, non.

DARDIBRAS *à Lisette.*

Si mon départ va la désesperer ?

LISETTE.

Ne craignez rien.

HORTENSE.

Restez.

DARDIBRAS.

A regret je vous quitte,

Mais enfin, belle Enfant, j'en reviendrai plus vite.

HORTENSE.

Ne tardez pas.

DARDIBRAS.

Je vole .... *à part* Informons-nous pourtant,
Si les cent mille écus sont en argent comptant.

SCENE XI.

HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

HORTENSE.

Voilà le plus fort fait. Il est encore à craindre
Qu'il ne demande .... Mais nos voisins sçauront feindre,
Ils sont tous prevenus, j'ai fait prendre ce soin.
Mon mari doit passer pour mon oncle au besoin.
Enfin j'ai sçû prévoir jusques au moindre obstacle,
Car duper un Gascon au moins c'est un miracle.
Il ne peut faire un pas, il ne peut dire un mot,
Que nous ne le sçachions, on le suit. L'autre sot ....

VALENTIN.

Sorti de l'arriere-ban la campagne passée,
Il en fut, m'a-t-on dit, la fable & la risée.

Sans esprit, toutefois il se croit beau garçon.
Il a de l'amour propre autant que le Gascon.

HORTENSE.

Tant mieux nous le tenons.

VALENTIN.

Ça rendez moi justice.
N'ai-je pas comme il faut secondé l'artifice,
Comme vous le vouliez aidé votre dessein ?

HORTENSE.

Fort bien, mais concertons pour notre Limosin
Quel piege nous tendrons.

VALENTIN.

Ah ! le voila, je pense,
L'autre de son bonheur aura fait confidence
S'ils se sont rencontrés. Que Diable dirons-nous !

HORTENSE.

Changeons de batterie.

VALENTIN.

Il vient, éloignez-vous.



SCENE XII.

FATIGNAC, VALENTIN, HORTENSE,

& LISETTE *au fond du théatre.*

VALENTIN *à part.*

IL me paroit chagrin.

FATIGNAC.

Peſte ſoit du beau-pere.
Je voudrois pour beaucoup que ce fût à refaire.

VALENTIN.

Qu'avez vous, Monſieur ?

FATIGNAC.

J'ai que je ſuis faché.
J'ai fait avec Oronte un fort mauvais marché.
Sa larmoyeuſe Eliſe, & ſa ſombre Angelique,
Quoique jeunes, n'ont rien cependant qui me pique,
Je ne les aime point, elles pleurent toujours,
Et je n'ai jamais vû de ſi triſtes amours.
On diſoit à Paris les filles ſi joyeuſes.

HORTENSE. *pleurant & contrefaiſant la veuve.*

Ah !

FATIGNAC.

FATIGNAC.

Qu'eſt-ce que j'entens ? encore des pleureuſes ?
Je penſe qu'il en pleut.

HORTENSE.

Perdre un époux cheri.

VALENTIN.

C'eſt une Veuve qui . . . .

FATIGNAC.

Qui n'a plus de mari ?

VALENTIN.

A peu près : on la voit ſe lamenter ſans ceſſe.

FATIGNAC.

Elle eſt ma foi jolie avec cette triſteſſe.

VALENTIN.

Monſieur, je n'aime point à voir pleurer les gens ;
Eloignons nous.

FATIGNAC.

Dis-moi, loge-t-elle céans ?

VALENTIN.

Vraiment cette maiſon, & ſi grande & ſi belle,
Eſt un de ſes effets.

FATIGNAC.

Mais Oronte ? . . .

VALENTIN.

Tient d'elle
Un ſimple appartement.

FATIGNAC.

Hé ! le craſſeux.

HORTENSE *fanglotant.*

Hélas !

Je ne te verrai plus.

FATIGNAC *pleurant.*

Ses pleurs ont tant d'appas,

Que je crois que j'en pleure.

VALENTIN *feignant de pleurer.*

Et moi je fonds en larmes.

Que ce fexe fur nous a de puiffantes armes !
Ma foi fortons d'ici, pourquoi nous chagriner.
Elle n'a que des pleurs, Monfieur, à nous donner,
Car les vingt mille francs qu'elle a de bonne rente,
Elle les garde bien.

FATIGNAC.

Vingt mille ?

VALENTIN.

Près de trente,

Que ne les donne-t-elle à vous ou bien à moi,
On la confoleroit de bon cœur.

FATIGNAC,

Oui ma foi,

Moi fur tout. Ah ! jarni, fi je pouvois lui plaire !
J'ai charmé vingt guenons, fans deffein de le faire ;
Ah ! qu'il vaudroit bien mieux à préfent....

HORTENSE.

Cette nuit

J'ai vû ce cher époux qui fans ceffe me fuit,

Mais dans trop de plaisir ce souvenir me plonge,
Je veux être affligée.

VALENTIN.

Elle alloit dire un songe,
Aussi beau que celui de Thyeste.

L'un des plus beaux endroits de la Tragedie d'Atrée & Thyeste.

FATIGNAC.

Comment ?

HORTENSE, *regardant Fatignac.*

Mais ne revois-je pas cet époux si charmant ?

FATIGNAC.

Elle me prend pour lui.

HORTENSE.

Voilà son air, sa grace,
C'est lui-même. C'est toi, cher époux, que j'embrasse.

FATIGNAC.

Tout coup vaille, voyons jusqu'où va sa douleur,
Je veux me laisser faire. Hé n'ayez point de peur.

(*Hortense feint de s'évanouir, & se panche sur Lisette.*)

Je vous aime.... A ce mot je pense qu'elle pâme !

VALENTIN.

Monsieur, c'est le défunt qui trouble encor son ame.

FATIGNAC.

Dans cette pamoiſon on diroit qu'elle dort.
Que diantre votre Veuve aimoit donc bien ce
mort ?

LISETTE.

Vous le voyez, Monſieur.

HORTENSE, *le tirant rudement.*

Cher ombre reſte encore,
N'échappe pas ſi-tôt à celle qui t'adore.

FATIGNAC.

Et je ne bouge pas, je ſuis trop attendri.

HORTENSE, *comme en ſurſaut.*

Ah ! je reviens à moi, ce n'eſt point mon mari,

FATIGNAC.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

HORTENSE.

Mais quelle reſſemblanc
T'en ſouvient-il, Liſette ?

LISETTE.

Oui, j'en ai ſouvenanc
Mais Monſieur eſt mieux fait que n'étoit vo
Epoux.

FATIGNAC.

Et plus beau.

HORTENSE.

Je me meurs.

VALENTIN *bas à Fatignac.*

Cela va bien pour no

HORTENSE.

Lisette, je me trouve en un désordre étrange.

VALENTIN *à Fatignac, bas.*

Si la Veuve, Monsieur, pouvoit prendre le change,
Souvenez-vous de moi.

FATIGNAC *à Hortense.*

Vous avez des appas....
Hé bien... le mort est mort... & je ne le suis pas.
Laissez là le défunt, puisqu'il n'est plus en vie,
Il ne reviendra pas, il n'en a pas d'envie,
Prenez-moi, je suis vif, alerte, gai, fringant,
Mais un trépassé laid....

HORTENSE.

Vous lui ressemblez tant,
Que sans aller plus loin, qui que vous puissiez être,
Je fais votre fortune.

LISETTE.

Eh quoi! sans le connoître?

FATIGNAC.

De quoi vous mêlez-vous? je suis Baron, d'abord.
Quand on plaît à Madame, & qu'on ressemble au mort,
En faut-il davantage? & si de ma fortune
Elle veut prendre soin.

HORTENSE.

Vous êtes importune.
Quand Monsieur n'auroit pas la qualité qu'il a,

Il ſuffit que je l'aime.

FATIGNAC.

Il ne faut que cela.
Mais pour vous contenter & faire mon éloge,
Mon nom eſt Fatignac, & mon pays Limoge.

HORTENSE.

Qu'entens-je ?

LISETTE.

Fatignac ! quoi Monſieur, c'eſt donc vous,
Qui d'Angelique ici venez être l'Epoux ?
Vous vouliez nous tromper avec votre air ſi ſage.
Avez-vous ce cœur-là, petit cruel ?

FATIGNAC.

J'enrage.

LISETTE.

Vous avez un dédit !

FATIGNAC.

Hé bien : je le payerai,
Et devant vous tantôt je le déchirerai.
Il tire le dedit de ſa poche.
Voilà toûjours celui d'Oronte, chere Veuve.
De ma ſincerité il faut une autre preuve,
Faites de ce papier tout ce qu'il vous plaira.

HORTENSE.

Dédaignant de prendre le dedit.
Cela ſuffit.

LISETTE, *l'arrachant.*

Donnez, on l'examinera

FATIGNAC.

Oh ! ça donc, c'eſt donc fait ?

HORTENSE.

Hé ! oui, je vous épouſe.
Dût la fille d'Oronte en devenir jalouſe,
Dûſſent mes heritiers cent fois en enrager,
Je vous donne mon bien.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

Il faudra partager,
Au moins.

FATIGNAC, *à Valentin bas.*

Ah ! nous verrons.

HORTENSE.

Que tout ceci ſe paſſe
Sans qu'on en ſçache rien épargnez-moi de grace,
Epargnez ma foibleſſe.

FATIGNAC.

Allez, je ſuis diſcret.
Tenez, je dis toujours ce que je n'ai pas fait ;
Ce que j'ai fait jamais, car j'en ai fait de belle :
Au moins, & dans Limoge avec des Demoiſelles,
Tout le monde la ſçû, mais je n'en ai dit rien,
Je ſuis des plus ſecrets.

HORTENSE.

Hé ! vous faites fort-bien.

FATIGNAC.

A quoi bon divulguer les faveurs que l'on donne,
J'aimerois mieux jamais n'en donner à perſonne.

HORTENSE.

J'entens quelqu'un. Je rentre en mon appartement,
Vous viendrez m'y trouver dans le même moment,
J'envoyrai Valentin qui sçaura vous conduire.

SCENE XIII.

FATIGNAC, DARDIBRAS.

FATIGNAC.

C'Eſt le Gaſcon, je vais de tout ceci l'inſtruire ;
J'ai promis cependant de garder le ſecret,
Mais il eſt mon ami, de plus homme diſcret,

DARDIBRAS.

Ah fortuné mortel ! ah douceur ſans ſeconde !
Cher Fatignac, tu vois le plus content du monde.

FATIGNAC.

Votre contentement n'égale pas le mien ;
Les Rois auprès de moi maintenant ne ſont rien.

DARDIBRAS.

Les Dieux portent envie à mon bonheur ſuprême ;
En un mot, cher ami, l'on m'aime autant que j'aime.

FATIGNAC.

Et moi, l'on m'aime plus que je n'aime, & pourtant

J'aime beaucoup. Enfin je ſuis plus que content,
Conſoler l'affligée ! . . . .

DARDIBRAS.

Enſeigner l'ignorante !

FATIGNAC.

Que j'aurai de plaiſir !

DARDIBRAS

Félicité charmante !
Une jeune Orpheline avec cent mille appas,
Avec cent mille écus ſe jette entre mes bras.

FATIGNAC.

Une Veuve très-belle en m'épouſant m'apporte,
Avec autant d'appas une ſomme auſſi forte.

DARDIBRAS.

Que les filles d'Oronte ont de minces attraits,
Près de la mienne !

FATIGNAC.

Hé ! ſi les attraits . . . . les plus laids . . .

DARDIBRAS.

A cet aimable Enfant je vais rendre viſite.

FATIGNAC.

Moi de même à ma Veuve.

DARDIBRAS.

Adieu donc je te quitte

FATIGNAC, *à part.*

Ne nous éloignons pas.

DARDIBRAS, *à part.*

Bon ! demeurons ici.

FATIGNAC *à part, appercevant Hortense.*

Ah! jarni, la voilà.

DARDIBRAS *à part l'appercevant aussi.*

Cadédis, la voici.

SCENE XIV.

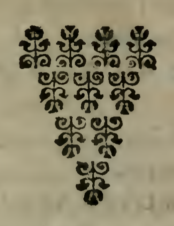
DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE *au fond du Théatre.* VALENTIN.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

Par l'escalier à gauche il vous faut monter vite
Tout en haut, & dans peu l'on vous y rend visite;
Votre Veuve....

FATIGNAC.

J'entens, j'y monte promptement.



SCENE XV.

DARDIBRAS, HORTENSE, VALENTIN.

VALENTIN, *à Dardibras.*

JE vous en ai défait aſſez adroitement.
L'Orpheline venoit, j'ai crû . . . .

DARDIBRAS.

Je t'en rends grace.
Laiſſe-nous.

SCENE XVI.

DARDIBRAS, HORTENSE, *en niaiſe.*

DARDIBRAS.

MAintenant que faut-il que je faſſe,
Belle Enfant ? j'ai rompû cet important dédit,
Oronte de la ſomme un an me fait crédit,
J'ai donné mon billet qu'il a bien voulu prendre.

Il vouloit cependant me retenir pour gendre,
Mais enfin c'en eſt fait. J'ai vû votre Oncle auſſi.

HORTENSE.

Hé ! que vous a-t-il dit ?

DARDIBRAS.

Bon, mon neveu par-ci
Et mon neveu par-là, ſa joye eſt ſans pareille.
Ma figure & mon nom ont fait d'abord merveille.

HORTENSE.

Et comment l'avez-vous rencontré ?

DARDIBRAS.

Par hazard.
Des gens me l'ont montré. Peſte c'eſt un gaillard . . .
Il eſt tout jeune encor. Cependant de ſa vie
Il ne veut prendre femme, il n'en a point d'envie,
Il nous laiſſe ſon bien juſqu'au dernier denier.



SCENE XVII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE.

FATIGNAC *essoufflé.*

VAlentin est plaisant, il m'envoye au grenier.
Appercevant Hortense & Dardibras.
Mais que vois-je ?

DARDIBRAS.

Tu vois l'agreable Orpheline,
Ami, que mon bonheur aujourd'hui me destine,

FATIGNAC.

C'est ma Veuve.

DARDIBRAS.

Ta Veuve.

FATIGNAC.

Hé ! oui vraiment ce l'est.

DARDIBRAS.

Parce qu'elle est en deuil ? peste soit du benêt.

FATIGNAC.

Je ne suis point benêt, c'est ma Veuve elle-même...

DARDIBRAS.

Seroit-il donc possible, & que par stratagême......

Pour rompre les dédits.... Ah, quelle trahiſon!
Vous oſez à votre âge attraper un Gaſcon!

FATIGNAC.

Bien plus un Limouſin!

DARDIBRAS.

Ah! quelle perfidie!

HORTENSE *riant.*

Ah! ah! ah!

DARDIBRAS.

Vous riez, animal amphibie,
Etes-vous fille?

HORTENSE *riant.*

Point.

DARDIBRAS.

Etes-vous veuve?

HORTENSE *riant.*

Non.

FATIGNAC.

Ni l'un ni l'autre?

HORTENSE *le contrefaiſant.*

Hé! non.

DARDIBRAS.

Qui donc êtes vous donc?
De Monſieur ou de moi vous trahiſſez la flâme.

HORTENSE.

Peut être de tous deux.

FATIGNAC.

Comment?

SCENE XVIII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE, LISIMON.

LISIMON.

Bon jour ma femme.

DARDIBRAS.

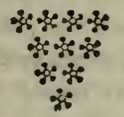
En voici bien d'un autre !

HORTENSE.

Ah ! mon mari c'eſt vous !

DARDIBRAS.

Il étoit tantôt l'oncle , à préſent c'eſt l'époux.
Et fille , & veuve , & femme , & Diable qui t'en porte ,
Viſage a-t-il jamais changé de cette ſorte !
Innocente , affligée , enjouée , eſt-ce aſſez ?



SCENE DERNIERE.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, HORTENSE, LISETTE, DARDIBRAS, FATIGNAC, VALENTIN, ELISE, ANGELIQUE.

DARDIBRAS, *à Oronte.*

AH! beau-pere futur.

ORONTE.

Ah! mes gendres paſſés.

FATIGNAC *à Oronte.*

Vous étiez donc auſſi de cette manigance.

DARDIBRAS.

Dans peu nous en ſçaurons marquer notre vengeance.

HORTENSE *à Dardibras & à Fatignac.*

Ne vous fâchez point tant, Meſſieurs ; il eſt permis
Contre tous en tout tems de ſervir ſes amis.

Montrant Philidor & Dorante.

Ces Meſſieurs ſont les miens, ils aiment mes Couſines.

DARDIBRAS,

DARDIBRAS.

Fort bien, beau-pere, époux, amis, voisins, voisines,
Nous trompoient, qui payera ?...

ORONTE.

Je vous rends vos écrits,
Et vous fais reconduire où je vous avois pris
A mes frais & dépens.

DARDIBRAS.

J'y consens avec joye,
Et ne crois pas qu'ici de long-tems on me voye.
Je retourne au pays.

VALENTIN.

Je vous y conduirai
Monseigneur Dardibras.

DARDIBRAS.

Je te retrouverai
Quelque part.

FATIGNAC.

Ah coquin ! si tu viens à Limoge,

VALENTIN.

Monsieur, en arrivant c'est chez vous que je loge.

DARDIBRAS *à Philidor & à Dorante.*

Adoucias, Messieurs les fortunés époux,
Les femmes de Paris en sçavent trop pour nous.

FATIGNAC.

C'est bien dit. Moi je vais dans l'un de nos villages
Planter des choux. Adieu la femme aux trois visages

ORONTE *à Philidor & à Dorante.*

Meſſieurs, ſans compliment, mes Filles ſont à vous,
Je vous les donne, entrons & réjouiſſons-nous.

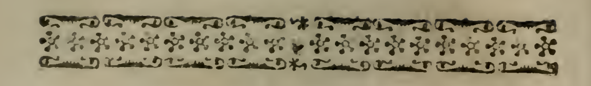
FIN.



L'AMOUR DIABLE.

COMEDIE

Représentée en 1708.



ACTEURS.

FOLIDOR, Soufleur.

ELISE, Femme de Folidor.

HORTENSE, Fille de Folidor & d'Elise.

FRANCILLON, jeune Ecolier, Fils de Folidor & d'Elise.

LEANDRE, Amant d'Hortense.

POLYCRASSE, Precepteur de Francillon.

NERINE, Suivante d'Hortense.

VALENTIN, Valet de Leandre.

MUSICIENS & MUSICIENNES.

La Scene est à Paris dans la Maison de Folidor.



L'AMOUR DIABLE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, NERINE.

NERINE.



Oilà plus de dix fois que je vais, que je viens,
Perſonne ne paroît.

HORTENSE.

Quels chagrains ſont les miens !
Les meſures ſans doute auront été mal priſes ;
Car Léandre m'écrit qu'à huit heures priſes

Il ſçaura ſe trouver dans cet appartement,
Il en eſt bien tôt neuf.

NERINE.

Oh ! quel empreſſement !
Votre pere vous tient dans ce lieu renfermée,
Depuis un mois ; & c'eſt pour être accoutumée....

HORTENSE.

Reliſons cette lettre.

NERINE.

Hé bien, reliſons-là,
Même choſe toujours je croi s'y trouvera ;
Et ſans qu'il ſoit beſoin de la lire & relire,
Si vous voulez, par cœur, je m'en vais vous la dire.

Je ſuis occupé depuis trois jours à faire percer un plancher qui ſe trouve au deſſous de la Salle voiſine de votre appartement, j'eſpere....

HORTENSE.

Il ſe ſera mépris peut-être de plancher.

NERINE.

Un peu de patience ; il faut encor chercher.
(*regardant le parquet.*)
Je crois appercevoir ici quelque ouverture.

HORTENSE.

En effet, au parquet je vois une coupûre,
Sans doute que par-là Léandre doit venir.

NERINE.

Que vous aurez de joye à vous entretenir !

Avec tous ſes verroux, Folidor votre Pere
Sera bien attrapé ! Ma foi, l'on a beau faire,
Il n'eſt rien dont l'amour ne vienne enfin à bout.
Porte, plancher, muraille, un Amant force tout.
Voyez-vous au parquet une eſpece de trape !

HORTENSE.

Et ſi par un malheur, tout l'ouvrage s'échappe ?
Et va bleſſer quelqu'un....

NERINE.

Qui pourroit-on bleſſer ?

HORTENSE.

Ceux qui chez Sauterot vont apprendre à danſer.
Sa Sale eſt là-deſſous. Les leçons qu'il y donne....

NERINE.

Fy donc ! depuis trois mois il n'y vient plus perſonne ;
La Salle ne vaut pas par mois un quart d'écu.
Léandre à ſon ſecours eſt à propos venu.
Cent Louis qu'il lui donne, afin d'en être maître,
Lui feront bien plaiſir.

HORTENSE.

Mais Sauterot peut-être
Ira tout découvrir ?

NERINE.

Peſte ! il n'oſe jaſer ;
Allez, il eſt diſcret quoique Maître à danſer ;
Et d'ailleurs s'il parloit il ſe perdroit lui-même.
N'eſt-il donc pas d'accord de tout le ſtratagême ?

On perce ſon plancher parce qu'il le veut bien ,
On ne lui donne pas cent Louis d'or pour rien.

HORTENSE.

Et ſi mon Pere vient dans le tems que Léandre ....

NERINE.

Non, non, ne craignez point qu'il vienne vous
ſurprendre ,
Il s'eſt couché ſi tard qu'il eſt encore au lit.

HORTENSE.

Qu'eſt-ce donc qu'il fit tant hier au ſoir?

NERINE.

Ce qu'il fit ?
Il ſe mit à ſouffler, il ſondit nos mouchettes,
Ne trouvant ſous ſes mains cuillieres ni fourchettes,
Il avoit avec lui le petit Francillon ,
Qui l'aidoit à ſouffler.

HORTENSE.

Mon petit frere ? bon !
Tu te mocques.

NERINE.

Ma foy , votre Pere commence
A l'inſtruire déja de ſa belle Science.
Il lui montre comment par regle & par raiſon
Il faut un jour....

HORTENSE.

Fort bien ! ruiner ſa maiſon.
Objet de mille foux , Pierre Philoſophale ,
Hélas ! qu'à mon repos tu te trouves fatale.

Que

Que mon Pere eſt cruel !

NERINE.

Ou bien fou. Les eſprits
L'occupent tellement & les jours & les nuits,
Qu'il perd le ſien. Ma foi c'eſt un viſionnaire.
Il fait venir chez lui Léandre & le Notaire,
Ses amis, ſes parens ; en un mot le Contrat
Etoit prêt à ſigner, lorſqu'il lui prend un rat.
Quoique Leandre eût fait de très-grandes dépenſes,
Il contremande tout, feſtin, muſique, danſes.
Et pourquoi tout cela ? Parce que par malheur
Il venoit de manquer le dégré de chaleur.
Bien plus, il fait ſerment qu'il n'aura point de gendre,
Qu'il n'ait achevé l'œuvre.

HORTENSE.

Et je jure à Léandre,
Que ſi mon Pere encor différe à l'accepter,
Pour me donner à lui je ſçaurai tout tenter ;
Que je ſuivrai ſa bonne ou mauvaiſe fortune.

NERINE.

Ce ſera fort bien fait. Dès ce ſoir ſur la brune,
Sans avertir perſonne & ſans prendre congé,
Un bon enlévement . . . & tout eſt délogé.

HORTENSE.

Dès ce ſoir ?

NERINE.

Pourquoi non ? Madame votre Mere,

Sçaura bien tenir tête à Monſieur votre Pere.
Elle eſt maîtreſſe femme alors qu'elle s'y met.
Propoſons lui. Gageons qu'elle vous le permet.

HORTENSE.

Il faut l'en avertir; mais je crains pour Leandre.

NERINE.

Notre ami Valentin ſçaura tout entreprendre.

HORTENSE.

Quel eſt ce Valentin ?

NERINE.

C'eſt un garçon bien fait,
Que depuis peu Leandre a choiſi pour valet;
C'eſt un ruſé manœuvre. Et c'eſt un avantage,
Que votre Pere encor n'ait point vû ſon viſage;
Il pourra le tromper bien plus facilement.

HORTENSE.

Nerine, que Leandre a peu d'empreſſement !
Hé ! ne devroit-il pas... Mais la trappe remue.

(*La trape s'ouvre.*)

NERINE.

Ce ſont eux.

HORTENSE.

De frayeur je ſens mon ame émue

NERINE.

Et moi d'amour, Madame.

SCENE II.

LEANDRE, HORTENSE, VALENTIN, NERINE.

VALENTIN, *sortant de la trape avec Leandre.*

ENfin nous y voici.
Hé bien, qu'est-ce ? comment se porte-t-on ici ?

LEANDRE.

Enfin après un mois je vous revois, Hortense.
Que ce moment tardoit à mon impatience !
Non, je ne songe plus à mes chagrins passés ;
Et quelque désespoir. . . .

VALENTIN.

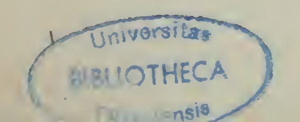
Ah ! comme vous jasez ?
Nous sommes par machine entrés céans ; peut-être
On nous fera tous deux vôler par la fenêtre,
Allons d'abord au fait.

LEANDRE.

Vous ne me dites rien ?
Hortense, votre amour n'est pas égal au mien.

HORTENSE.

De plus d'une façon l'amour se fait connoître.



Dans vos tranſports charmans le vôtre ſçait paroître ;

Et moi, lorſque je crains que dans votre entretien...

VALENTIN.

Suffit. Vous nous aimez, & nous le ſçavons bien.

Nous avons entendu, cachés ſous cette trape...

NERINE.

On entend de là bas ?

VALENTIN.

Pas un ſeul mot n'échape.

Tiens, Madame, a juré de ſe donner à nous,

Si l'on nous refuſoit plus long-tems pour Epoux.

Toi....

NERINE.

Je n'ai rien juré.

VALENTIN.

Tu m'as rendu juſtice,

Tu m'as trouvé bien fait.

NERINE.

Mais par quelle malice

Nous faire tant languir ?

VALENTIN.

Moi, j'étois occupé

A crouſtiller là-bas les reſtes du ſoupé.

Nous avons travaillé la nuit comme le Diable,

Et bû.... Nos ouvriers ſont encor ſous la table,

Je les ai bien griſés.

NERINE.

Pourquoi donc ce matin
Boir encor ?

VALENTIN.

Nous avons vingt bouteilles de vin,
Toutes pleines là-bas.

LEANDRE.

Toujours parler de boire ?
Et l'affaire....

VALENTIN.

Elle eſt faite, & vous m'en pouvez croire.

HORTENSE.

Quelle affaire ?

VALENTIN.

Un moyen pour ſervir votre amour,
Et qui vous donnera l'un à l'autre en ce jour.

LEANDRE.

Pour moi, je doute fort que cela réüſſiſſe,
Lorſque par un enfant ſe conduit l'artifice.

HORTENSE.

Quel enfant ?

LEANDRE.

Francillon votre frere.

HORTENSE.

Comment ?

VALENTIN.

Inſtruit que votre Pere avoit fait un ferment
De ne point marier abſolument ſa Fille,

Qu'il n'eût, en faiſant l'or, enrichi ſa famille;
Jugeant de ſon eſprit par cet entêtement,
Et qu'il ne voudroit pas fauſſer ſon beau ſerment,
J'ai gâgné Francillon par de belles paroles,
Et j'ai fait à ſes yeux briller quelques piſtoles.
Il fera tout pour nous.

HORTENSE.

Que peut-il faire encor?

VALENTIN.

J'ai mis entre ſes mains un certain lingot d'or,
Que m'a donné Monſieur: & notre petit Drôle...
Suffit, il eſt inſtruit, & fera bien ſon rôle.
Votre Pere croira.....

HORTENSE.

J'entrevois ton projet.
Mais ſi malgré tes ſoins il n'avoit point d'effet?

VALENTIN.

Recours à d'autres. Moi, jamais je ne me laſſe;
Et je pourrai joüer cent tours de paſſe-paſſe,
Par cette trape-là; nous ſommes avancés,
La tranchée eſt ouverte, une fois, c'eſt aſſez.
Et comme le bon-homme a plus d'une folie,
Qu'il aime la Muſique autant que la Chimie,
Au tems du dénouëment; avec une chanſon,
S'il ſe fâche, on ſçaura le mettre à la raiſon.
Sauterot a mandé ſes amis, ſes amies,
Tous gens de l'Opera, dont les voix ſont jolies,
Ils doivent ſe trouver ici tantôt.

LEANDRE.

Fort bien.

VALENTIN.

Voyez-vous bien, Monsieur, qu'on n'a négligé rien.

NERINE.

Aussi sommes-nous sûrs d'une ample récompense.
Mais j'entens quelque bruit.

HORTENSE.

C'est mon Frere, je pense.

SCENE III.

HORTENSE, NERINE, LEANDRE, VALENTIN, FRANCILLON.

VALENTIN.

HE' bon-jour, Francillon.

FRANCILLON.

Ah ! Messieurs les Amans,
Je vous croyois dehors, & vous êtes dedans,
Est-ce que vous auriez enfoncé notre porte ?
La serrure pourtant en est rudement forte.
Non seulement la nuit, mais encore le jour,

Notre Pere la tient fermée à double tour.
Il extravague, au moins, le bon-homme de Pere,
Parce qu'il hait ma Sœur, quand il eſt en colére,
Il lui donne par-ci, par-là quelque ſoufflet;
Et moi, parce qu'il m'aime il me donne le foüet.

LEANDRE.

Il eſt donc fort égal, qu'il aime, ou qu'il haïſſe.

FRANCILLON.

Ma foi, je ne veux plus eſſuyer ſon caprice,
Je me laſſe de voir ſon ménage de chien,
Je me vais enrôler au premier jour.

VALENTIN.

Fort bien.

FRANCILLON.

Il ſemble né pour faire enrager fils & fille.
Mais qui peut donc avoir mis dans notre famille
Ce Pere-là?

VALENTIN.

Laiſſons votre Pere en repos

FRANCILLON.

Qu'il nous y laiſſe, nous.

VALENTIN.

Pour changer de propos,
Peut-on ſçavoir de vous, ſi ....

FRANCILLON.

J'ai fait votre affaire,

LEANDRE.

Et de quand?

FRANCILLON.

D'hier au ſoir.

LEANDRE.

Et qu'a dit votre Pere ?

FRANCILLON.

Ma foi, je ne ſçais pas, car j'allai me coucher.
Mais je ne penſe pas qu'il ait dû ſe fâcher,
Trouvant ce qu'il cherchoit.

VALENTIN.

Contez-nous cette hiſtoire ?

FRANCILLON.

Hier au ſoir le ſçachant dans ſon Laboratoire,
J'y monte, & ſur le feu j'y vois un des creuſets,
Où d'ordinaire il fait ſes plus hardis eſſais.
Il étoit plein d'argent, & de quelqu'autre choſe
Dont d'inſtant en inſtant il redoubloit la doſe,
Je m'approche & je ſouffle. Ah ! le joli garçon ;
Dit-il, nous en ferons quelque choſe de bon.
Je faiſois l'innocent, en ſongeant en moi-même
Comment je pourrois mettre à bout le ſtratagême.

VALENTIN.

Après.

FRANCILLON.

Ayant ſoufflé trois bons quarts d'heure & plus ;
Mon Pere las de voir ſes efforts ſuperflus,
Entre en ſon cabinet bruſquement, ſans rien dire ;
Je l'entens parler ſeul, après je l'entens lire ;
Mais il liſoit des mots que je ſerois dix ans

A retenir. Enfin, ſans perdre plus de tems,
Je vous prens le creuſet avecque des pincettes,
J'en renverſe l'argent; & puis ces choſes faites,
J'y mets le lingot d'or en la place.

VALENTIN.

Fort bien.
Il fut fondu d'abord.

FRANCILLON.

Bon, preſque en moins de rien.
Mon Pere s'en revint murmurant en lui-même;
Les yeux tout égarés, & le viſage blême.
Il approche du feu.

VALENTIN.

Sçut-il s'appercevoir? ....

FRANCILLON.

Ma foi, je lui donnai ſur le champ le bon ſoir
Et ne vis point la ſuite. Oh çà, mon cher Beau-frere,
J'ai bien eu de la peine.

LEANDRE.

En voici le ſalaire,
Trois Loüis, & dans peu je ſçaurai vous prouver...

FRANCILLON.

Quand ils ſeront mangés, j'irai vous retrouver.
(Il s'en va, & revient ſur ſes pas.)
J'entens mon Précepteur.

LEANDRE.

Quoi? Monſieur Polycraſſe?

FRANCILLON.

Lui-même.

HORTENSE.

Juste Ciel ?

LEANDRE.

Que faut-il que je fasse ?

VALENTIN *voulant rentrer dans la trape.*

Rentrons. Mais il nous voit.

SCENE IV.

LEANDRE, HORTENSE, FRANCILLON, POLYCRASSE, VALENTIN, NERINE.

POLYCRASSE.

Ici que faites-vous ?
Quoi, dans la bergerie on enferme les loups ?

LEANDRE.

Monsieur, parlez plus bas.

POLYCRASSE.

Deux garçons & deux filles !
De quoi nous servent donc les portes & les grilles,
Si ces loups ravissans sont parmi nos troupeaux ?

VALENTIN.

Nous ne sommes point loups, nous sommes des
agneaux.

(lui présentant une bourse.)

Si notre toison d'or appaisoit votre bile ? .....

POLYCRASSE.

Oh ! que je ne suis pas un mortel si facile.

FRANCILLON.

Hé ! *Domine.*

POLYCRASSE.

Tace.

LEANDRE.

Ne faites point de bruit.

POLYCRASSE.

Il faut que de ceci Folidor soit instruit.
Il m'a fait précepteur de toute la famille ;
Ainsi que sur le Fils, j'ai pouvoir sur la fille.

LEANDRE.

Hortense, dès-long-tems a mon cœur & ma foi ;
Et vous sçavez, Monsieur ....

POLYCRASSE.

Et que m'importe à moi ?

NERINE.

Il faut que je m'en mêle ... Oh, ça, cher Polycrasse.

POLYCRASSE, *la rebutant.*

Vade retrò.

NERINE.

Je vois qu'il faut que je l'embrasse.

POLICRASSE.

Ah ! Crocodile !

NERINE, *l'embrassant*

Au nom de notre passion . . . .

POLICRASSE.

Ouf ! je crains de tomber dans la tentation,
Allons vîte avertir . . . .

HORTENSE.

O Ciel ! j'entens mon Pere,
Que vais-je devenir ?

VALENTIN.

Et nous, qu'allons nous faire ?

LEANDRE.

Valentin, tire nous proptement d'embarras.

POLICRASSE.

Oh ! je vais . . . .

VALENTIN *le retenant & l'enfonçant dans la trape avec Leandre & Francillon.*

Oh parbleu, tu descendras là bas.

POLYCRASSE, *tombant.*

Au secours !

FRANCILLON *tombant.*

Ah !

VALENTIN *à Leandre.*

Sur vous refermez bien la trape,
Mais moi, comment faut-il qu'à présent je m'échape ?

NERINE.

Cache - toi ſous la table.

VALENTIN *ſe cachant ſous la table.*

Il eſt vrai, c'eſt bien dit.

HORTENSE.

Que fera-t-on, dis-moi, de ce Pédant maudit ?

NERINE.

Ils ont de quoi là-bas; qu'ils le faſſent bien boire :
Il ne hait pas le vin à ce que je puis croire.

HORTENSE.

Tai-toi, mon Pere vient.

NERINE.

Et votre mere auſſi.

SCENE V.

FOLIDOR, ELISE, HORTENSE, NERINE, VALENTIN *ſous la table.*

ELISE.

Ne puis-je donc ſçavoir quel chagrin, quel ſouci
Vous vient de réveiller en ſurſaut ?

FOLIDOR.

Ah! ma femme,

Je ſuis perdu.

ELISE.

Quel trouble agite donc votre ame ?
Pourquoi courir ainſi de la cave au grenier,
Du grenier à la cave ? Il faudra vous lier
Si cela continuë, au moins daignez m'apprendre....

FOLIDOR, *à Nérine.*

Où donc eſt Francillon ? il m'a ſemblé l'entendre.

ELISE.

Mon Dieu, ſans ce cher Fils tout vous eſt odieux !
Ce n'eſt que pour lui ſeul que vous avez des yeux ;
Auſſi le gâtez-vous, car jamais à ſon âge
On ne vit un enfant d'un tel libertinage.
Votre exemple, après tout, lui fait avoir raiſon,
Il vous voit gouverner ſi bien votre maiſon !

FOLIDOR, *à Nérine.*

Faites-le-moi venir.

HORTENSE, *bas.*

Ah ! je tremble, Nerine.

FOLIDOR, *à Hortenſe.*

Et vous, retirez-vous, votre aſpect me chagrine,

SCENE VI.

FOLIDOR, ELISE, VALENTIN *sous la table.*

ELISE.

Comme vous renvoyez votre Fille !

FOLIDOR.

Ma foi !
J'ai toûjours fort douté qu'elle fût bien à moi ;
Et je crois que quelqu'un l'a changée en nourrice ;
Que cela ſoit ou non, je la hais.

ELISE.

Quel caprice !

FOLIDOR.

Laiſſons-là votre Fille, & ne ſongeons qu'à moi :
Je ſuis au déſeſpoir.

ELISE.

Mais ſçachons donc pourquoi ?
Ne me direz vous point l'avanture fatale ....

FOLIDOR.

Je t'ai trouvée enfin, Pierre Philoſophale !
Mais hélas, à quel prix !

ELISE.

ELISE.

Quoi ! vous avez trouvé ? . . .

FOLIDOR.

Oüi, ma femme, à la fin l'œuvre s'est achevé ;
J'ai fait de l'or.

ELISE.

De l'or.

FOLIDOR.

Oüi, j'en ai fait, vous dis-je,

ELISE.

Vous avez fait de l'or, & cela vous afflige ?
Quoi, c'est là le sujet qui vous rend si fâché ?
Vous qui cherchiez . . . .

FOLIDOR.

J'ai fait un fort mauvais marché,
Sans le sçavoir pourtant.

ELISE.

Ne pouvez-vous me dire . . .,

FOLIDOR.

Ecoutez, puisqu'il faut enfin vous en instruire.
Hier au soir, ennuyé de souffler vainement,
Et de manquer toûjours ce fortuné moment,
Ce dégré de chaleur où par certain mélange,
Par certaine vertu l'argent en or se change :
C'est trop, dis-je, *c'est trop me fatiguer envain,*
Employons un pouvoir au dessus de l'humain.
En colére je sorts de mon Laboratoire,
J'entre en mon cabinet, & j'aveins un Grimoire,

Que j'avois eû jadis d'un vieil Egyptien ;
Je le lis tout du long, ſans y comprendre rien,
Tremblant à chaque mot que ma bouche prononce ;
Et l'ayant lû, je fuis ſans attendre réponſe.

ELISE.

Hé bien ! de tout cela, quoi ? qu'eſt-il arrivé ?

FOLIDOR.

Je trouve à mon retour que l'œuvre eſt achevé.
Vos mouchettes d'argent que vous croyez perduës..

ELISE.

Hé bien ?

FOLIDOR.

Je les avois dans un creuſet fonduës,
Et j'ai trouvé cet or en la place. Tenez.

(*En lui montrant le lingot d'or.*)

N'eſt-ce pas là de l'or ? voyez, examinez.

ELISE *prenant le lingot d'or.*

Oüi, c'en eſt en effet. Que j'étois malheureuſe,
De vous tant quereller !

FOLIDOR.

Cela vous rend joyeuſe,
Dans le tems que je ſuis accablé de chagrin.

ELISE.

Nous allons marier votre Fille à la fin,
Dès aujourd'hui je vais faire avertir Léandre.
Depuis aſſez-long-tems vous le faites attendre ;
Mais voici l'heureux jour ....

FOLIDOR.

Pas tous-à-fait encor,

ELISE.

Que voulez-vous de plus ? vous avez fait de l'or ;
Et vous avez promis . . . .

FOLIDOR.

D'accord ; mais le Grimoire
N'a-t-il rien fait, ma femme ?

ELISE.

Hé quoi, vous pouvez croire . . .

FOLIDOR.

Oüi, je crois que cet or par le Diable eſt produit ;
Et pour vous dire tout, je l'ai vû cette nuit.

ELISE *riant.*

Vous avez vû le Diable ? & qu'a-t-il pû vous dire ?
Que je ſçache . . . .

FOLIDOR.

Oüi, riez ; voilà bien de quoi rire.

ELISE.

Vous avez vû le Diable ?

FOLIDOR.

Oüi, comme je vous voi.

ELISE.

Et dans quelle figure ?

FOLIDOR.

En homme, comme moi ;
Mais l'air d'un petit Maître, & rempli d'arrogance.
Il faiſoit le gros dos, & l'homme d'importance
Tout ce que tu voudras, en or ſera changé,
Commande ; à t'obéir je me ſuis engagé,

M'a-t-il dit, *de trésor je te ferai largesse :*
Mais aussi souviens-toi de tenir ta promesse.
Dans un mois au plus tard je viendrai te chercher.

ELISE.

Ah ! que dites-vous-là ? Gardez de m'approcher.
Je ne veux plus vous voir.

FOLIDOR.

Ma femme !

ELISE.

Misérable,
Qu'avez-vous fait ?

FOLIDOR.

C'étoit...

ELISE.

Allez vous-en au Diable.

FOLIDOR.

Quand j'ai lû ce Grimoire où je n'entendois rien,
C'étoit dans le dessein de m'acquérir du bien ;
Et je ne croyois pas au Diable rien promettre.
Un tems si court encor ! Quand je pourrois remettre,
Que pourrois-je espérer ?

ELISE *s'adoucissant.*

Il faut prendre parti,
Et n'avoir pas du moins ici le démenti.
Puisqu'on vous a promis de l'or en abondance,
Souhaitez-en pour nous, nous prendrons patience ;
Il faut d'un mauvais pas se tirer comme on peut ;
Et que le Diable après....

FOLIDOR.

M'emporte s'il le veut,
N'eſt-ce pas? Vous croyez qu'en mon état funeſte
Je voudrois enrichir des gens que je deteſte?
Quoi, votre Fille & vous?...

ELISE.

Autant qu'il vous plaira,
Haïſſez-nous, le Diable au moins nous vengera.

FOLIDOR.

Hé! de quel ſouvenir m'attriſtez-vous, ma femme
Hélas! n'augmentez-point le trouble de mon ame.
Non, je ne vous hais point, pardonnez au tranſport....

ELISE.

Au tranſport de folie.

FOLIDOR.

Hé bien, j'en ſuis d'accord;
Chacun a ſa folie, & ma peur fait la mienne.
Je crains qu'en ce moment le Diable ne revienne.
Demeurez avec moi, vous pourrez l'amuſer;
On dit qu'avec le ſexe il ſe plaît à jaſer.

ELISE.

Peut-on être auſſi fou? Toute la nuit entiere
Vous avez en dormant ronflé d'une maniere
Que je n'ai pas clos l'œil, & ſi je n'ai rien vû,
C'eſt quelque ſonge affreux qui vous aura déçû.

FOLIDOR.

Quoi ! ce ſeroit un ſonge ?

ELISE.

Oüi, je vous en aſſûre.

FOLIDOR.

Que je ſerois heureux ! Mais par quelle avanture
Aurois-je fait de l'or ? dites moi.

ELISE.

Par hazard.
N'aviez-vous pas eſpoir d'en faire tôt ou tard ?

FOLIDOR.

Oüi, vous avez raiſon ; & c'eſt peut-être un ſonge,
Qui ſe mêlant d'abord au chagrin qui me ronge,
Aura dans mon eſprit paſſé pour vérité.

SCENE VII.

FOLIDOR, ELISE, NERINE.

NERINE.

Monſieur....

FOLIDOR.

Où Francillon s'étoit-il arrêté ?

NERINE

Monſieur....

FOLIDOR.

Hé bien, Monſieur?

NERINE.

Je ne trouve perſonne,
Ni Fils, ni précepteur.

FOLIDOR.

Ah! que cela m'étonne!

(*tirant ſes clefs*)

Voilà mes clefs, je ſçais que toute ma maiſon
Eſt doublement fermée! Ah! je perds la raiſon.
Je ne me connois plus, & je n'y vois plus goute.
Le Diable les a pris pour les gages ſans doute.
Polycraſſe,

POLYCRASSE *de deſſous la trape.*

Monſieur?

FOLIDOR.

Je ne me trompois pas.
D'où me répondez-vous?

POLYCRASSE.

On nous tient ici bas.

ELISE.

Je ne ſçais plus qu'en dire, & la choſe eſt trop forte.

(*Elle lui arrache ſes clefs.*)

Donnez-moi promptement les clefs de notre porte,
Je veux ſortir.

FOLIDOR.

Reſtez.

ELISE *ſuyant.*

J'ai trop de peur, je cours
Pour vous faire venir au plûtôt du ſecours.

SCENE VIII.

FOLIDOR, VALENTIN *ſortant de deſſous la table pour rentrer dans la trape.*

FOLIDOR.

JE ſors auſſi.... Mais Ciel? que vois-je ſous la table?
Ah! me voila perdu. Qu'eſt-ce là?

VALENTIN *effrayé.*

C'eſt le Diable.

FOLIDOR *effrayé.*

Ah!

VALENTIN *ſe raſſurant peu à peu.*

Si tu fais du bruit je te tordrai le coû.
J'aurois pû me changer en Ours, en Loup-garou,
En Greffier, en Sergent, en bête plus vilaine.
Mais pour moins t'effrayer, j'ai pris figure humaine.

Tu t'étonnes de voir le Diable ainsi vêtu.
Cette nuit je te suis autrement apparu,
Beau diamant au doigt, pomme d'or à la canne,
L'air fier, j'étois alors Commis de la Doûanne :
Mais ayant par hazard trouvé dans mon chemin
Un laquais, qui lassé de son triste destin,
M'a dit qu'il se donnoit à moi, si ma puissance
Le pouvoit sur le champ tirer de l'indigence ;
Aussi-tôt j'ai troqué mon habit pour le sien ;
J'en ai fait un Commis, & l'ai changé si bien,
Que lui-même à present a peine à se connoître.

FOLIDOR.

Helas ! dans quelque état que vous puissiez paroître,
Sçachant que c'est le Diable, en a-t-on moins de peur ?

VALENTIN.

Là, ne t'allarme point, dissipe ta frayeur ;
Je ne viens point encore pour prendre ta personne
Ce n'est que dans un mois.

FOLIDOR.

Au Diable l'on se donne
En lisant un Grimoire ?

VALENTIN.

Hé ! n'es-tu pas content ?
Je t'ai fait hier trouver ce que tu cherchois tant.
Tu n'as qu'à souhaiter.

FOLIDOR.

Je ſuis inconſolable.
Ayez pitié de moi.

VALENTIN.

Le Diable pitoyable !
Tu te moçques ; tes pleurs ſont ici ſuperflus.

FOLIDOR.

Et mon fils, mon cher fils ?

VALENTIN.

Tu ne le verras plus.
Car lorſque je ſerai contraint de te le rendre,
C'eſt dans ce même inſtant que je viendrai te prendre.

FOLIDOR.

Hé quoi ! tous mes efforts ne me ſervent de rien ?
Je ne me puis ſauver ?

VALENTIN.

Il n'en eſt qu'un moyen.

FOLIDOR.

Quel eſt-il ? ah ! déja l'eſpoir rentre en mon ame.

VALENTIN.

De me donner quelqu'autre en ta place.

FOLIDOR.

Ma femme.
Prenez, je vous la donne, & de grand cœur, ma foi.

VALENTIN.

Oh ! je n'en doute pas ; mais je n'en veux point, moi.
Des femmes j'en ai tant que je n'en ſçais que faire ;
C'eſt de tous les maris le préſent ordinaire.
Tu m'a donné la tienne un million de fois,
Je n'en ai point voulu.

FOLIDOR.

De qui donc faire choix ?
Si j'avois des parens encore ! mais ma famille
Conſiſte ſeulement en mon fils & ma fille.

VALENTIN.

Pour la fille, encor paſſe.

FOLIDOR.

Oui, mais ....

VALENTIN.

Tu la hais fort,
Je le ſçais.

FOLIDOR.

Il eſt vrai, mais j'aurois un remord.
Donner ma fille au Diable ! Ah ! la choſe eſt trop forte.

VALENTIN.

Fais comme tu voudras ; dans un mois je t'emporte.

FOLIDOR.

Si vous pouviez ſçavoir le cruel embarras ....

VALENTIN.

Ponr t'en tirer, apprens ce que tu ne ſçais pas.

La fille en queſtion n'eſt nullement ta fille ,
Les Diables ſçavent tout. Autrefois certain drille ,
En contoit à ta femme.

FOLIDOR.

Et c'eſt de leurs amours
Que cette fille vient ? je m'en doutai toujours.
Je cherchois la raiſon de ma haine implacable.
Puiſqu'Hortenſe n'eſt point à moi, qu'elle aille au
Diable ,
Prenez-là , j'y conſens. Mais parlons entre nous.
Alors que vous l'aurez , dites , qu'en ferez-vous ?

VALENTIN *embaraſſé*.

J'en ferai .... Mais que ſçais-je ? .... Une beauté
brillante ,
Qui ne trouvera point de cœur qu'elle n'enchante ;
J'en rendrai mille gens à la rage amoureux ;
Et comme elle n'aura que des rigueurs pour eux ,
Ils ſe donneront tous au Diable pour lui plaire ,
Et ce ſont des Sujets qu'elle ſçaura me faire.

FOLIDOR.

Vous la laiſſerez donc en pleine liberté ?

VALENTIN.

Aſſurément.

FOLIDOR.

Et moi , vous m'auriez emporté ?

VALENTIN.

Ça , concluons un peu ; crois-tu que cette Hortenſe
Conſente à ſe donner à moi ſans répugnance ?

FOLIDOR.

Vous connoiſſant pour Diable, elle n'en fera rien;
Et vous croyant Laquais, c'eſt encor pis.

VALENTIN.

Hé bien
Je vais changer d'habit.

FOLIDOR.

Changez plûtôt de mine;
Car à voir vos yeux ſeuls, aiſément on devine
Que vous êtes le Diable.

VALENTIN.

Ainſi, pour l'abuſer,
Je vais en beau blondin me metamorphoſer.
Elle avoit un amant?

FOLIDOR.

Oui, qu'on nommoit Léandre.

VALENTIN.

J'en connois la figure, & je m'en vais la prendre.

FOLIDOR.

Ah! pour ne vous point voir je détourne le yeux,
Et voudrois pour beaucoup être loin de ces lieux.

Dans le tems que Valentin s'enſonce dans la trape, Léandre ſort de deſſous le Théâtre, & parôit à ſa Place.

SCENE IX.

LEANDRE, FOLIDOR.

LEANDRE.

POurquoi ? ce changement est-il si formidable ?

FOLIDOR *effrayé*

Ah ! que vois-je ? où s'étend la puissance du Diable !
J'ai de la peine à croire encor ce que je vois.
Comment donc ? le visage, & la taille & la voix ;
On diroit de Léandre.

LEANDRE.

Avec cette figure
Pourrons-nous l'abuser ?

FOLIDOR.

Oh ! la chose est bien sûre.

LEANDRE.

Qu'elle vienne au plutôt.

FOLIDOR.

Oui, mais auparavant
Je veux revoir mon fils ; vous trompez fort souvent,
Vous autres Diables.

LEANDRE.

Non, ne crains rien.

FOLIDOR.

Oh ! de grace,
Rendez-moi mon cher fils, & même Polycrasse.

LEANDRE. (*à part.*)

Je crains malgré l'argent que je leur ai donné,
Que le vin qu'ils ont bû ....

FOLIDOR.

Vous semblez étonné.
Qu'a-t-on fait de mon fils ? hélas ! que j'appréhende....
Comment ? ne pouvez-vous m'accorder ma demande ?

LEANDRE.

Il faut te satisfaire. Esprits qui m'écoutez,
Qu'on relâche à l'instant ceux qu'on tient arrêtés.



SCENE X.

FOLIDOR, LEANDRE, POLYCRASSE & FRANCILLON *sortans de dessous le théatre, yvres.*

FOLIDOR.

Ah ! voilà mon cher fils ! Viens-ça que je t'embrasse.
Et je revois aussi ce pauvre Polycrasse !
Ils ne me disent rien, & semblent endormis.

LEANDRE.

C'est que du charme encore ils ne sont pas remis.
(*à part.*)
Qu'ils sont yvres !

FOLIDOR.

Enfin j'ai brisé votre chaîne.

LEANDRE.

Finissons notre affaire.

FOLIDOR.

On a bien de la peine
Pour ravoir....

POLYCRASSE *yvre.*

Facilis descensus Averni.

FOLIDOR.

Mon fils, reconnois-moi.

FRANCILLON *yvre.*

Bon jour, *vinum vini.*

LEANDRE *à part.*

J'enrage, ils vont parler.

FOLIDOR.

Comment donc? qu'eſt-ce à dire?

FRANCILLON *yvre.*

C'eſt-à-dire du vin.

FOLIDOR.

Du vin?

POLYCRASSE *yvre.*

Je ſçais l'inſtruire.

Avant qu'il ſoit dix ans j'en veux faire un Docteur.

FRANCILLON *yvre.*

Non, non, je ne veux pas, je veux être ſoufleur.
Je ne ſoufle pas mal; au moins.

FOLIDOR.

Il paroît yvre.

FRANCILLON *yvre.*

La bouteille ſera déſormais mon ſeul livre.
Je ne veux point avoir un autre rudiment.

FOLIDOR.

Quels diſcours ſont-ce-là?

LEANDRE.

C'eſt un enchantement.

FRANCILLON *yvre.*

Oui, je ſuis enchanté. Votre vin, cher beau-frere,

Eſt un vin . . . . Il en faut faire boire à mon pere.
Retournons aux Enfers.

LEANDRE *à part.*

Ah ! me voilà perdu !

(*à Polycraſſe.*)

Faites-le taire au moins ?

POLYCRASSE *yvre.*

Oui, paix ; le voilà tû.
Et moi, je vais parler. Le vin . . . .

LEANDRE *à part.*

Que va-t-il dire ?

POLYCRASSE *yvre.*

Voilà la grande erreur.

LEANDRE *à part.*

Je ſouffre le martyre.

POLYCRASSE *yvre.*

Quand on trouve du vin mauvais, on dit d'abord:
Voilà du vin du Diable.

FOLIDOR.

Hé bien !

POLYCRASSE *yvre.*

On a grand tort.
Le vin du Diable eſt bon, n'eſt-il pas vrai ?

FRANCILLON *yvre.*

Sans doute.
Allons-en boire encore, & que mon pere en goûte.

FOLIDOR.

Reſteront-ils long-tems dans cet égarement ?

LEANDRE.

Je vais les en tirer dans ce même moment.
Le charme finira tout aussi-tôt qu'Hortense,
Livrée entre mes mains ..... La voici qui s'avance.

SCENE XI.

FOLIDOR, ELISE, LEANDRE, HORTENSE, NERINE, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres.*

ELISE *à Hortense, bas.*

Je suis assez instruite, & vais vous seconder.
(à Folidor.)
Et bien, vous aviez tort de vous intimider.
Votre fils retrouvé vous tire enfin de peine,
Mais Léandre en ces lieux ! quelle affaire l'ameine !

FOLIDOR *à Elise.*

(à Hortense.)
Je lui donne ma fille. Oui, je veux aujourd'hui.
Après tant de refus que vous soyez à lui.
N'y consentez-vous pas ?

HORTENSE.

Si j'y consens, mon Pere?
Ah! je ferai toujours ce qui pourra vous plaire.

ELISE.

Léandre, emmenez-la chez vous, & promptement,
De crainte qu'il ne change encor de sentimens.

FOLIDOR.

Je n'en changerai point, & consens qu'il l'emmenne.

LEANDRE *emmenant Hortense.*

Monsieur, jusqu'au revoir.

FOLIDOR.

N'en prenez pas la peine.

SCENE XII.

FOLIDOR, ELISE, POLICRASSE, & FRANCILLON *yvres.*

ELISE.

C'A réjouissons-nous.

FOLIDOR.

Vous en avez sujet.
A qui croyez-vous donc donner ce cher objet,
Ce bel enfant, qui m'est venu de contre-bande?

ELISE.

A Léandre. Voyez la plaisante demande?

FOLIDOR.

De joye en ce moment vos sens en sont ravis.

ELISE.

Sans doute.

FOLIDOR.

C'eſt donc là Léandre, à votre avis ?

ELISE.

Si ce n'eſt pas Léandre, il eſt en tout ſemblable.
Et qui ſeroit-ce donc, s'il vous plait ?

FOLIDOR.

C'eſt le Diable,
Qui ſans ce beau préſent m'auroit rompu le cou.

ELISE.

Par ma foi, mon Mari, vous êtes un grand fou.

SCENE DERNIERE.

FOLIDOR, ELISE, VALENTIN, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres*, NERINE, MUSICIENS, MUSICIENNES.

VALENTIN.

PLace, place, Meſſieurs; voici de la Muſique
Que le Diable conduit.

FOLIDOR.

Du moins que l'on m'explique....

UNE MUSICIENNE *chante.*

Tu crois au Diable abandonner Hortenſe.
Elle ſe voit dans les bras de l'Amour.
De ſon Amant tu trompois l'eſperance ;
Mais il a ſçû tromper ta vigilance.
Chacun à ſon tour.

II. MUSICIENNE.

Pour obtenir la main de ſa Maîtreſſe,
Léandre fait le Diable dans ce jour ;
Et dès demain, pour prix de ſa tendreſſe,
Elle ſera peut-être la Diableſſe.
Chacun à ſon tour.

FOLIDOR.

Comment donc, s'il vous plaît ? Que veut dire ceci !
Laiſſez-là vos chanſons ! je veux être éclairci.

ELISE.

Quel éclairciſſement vous faut-il davantage ?
Vous êtes pris pour dupe.

FOLIDOR.

Oh ! qu'entens-je ? j'enrage.
Comment donc, malheureux, vous oſez me duper ?

VALENTIN.

Monſieur, je vous trompois, je viens vous détromper,
Je ne ſuis point le Diable.

FOLIDOR.

Et quel es-tu donc traître.

VALENTIN.

Mon nom eſt Valentin, & Léandre eſt mon Maître.
Sçachant que vous vouliez trouver abſolument,
Ce que tant d'autres fous ont cherché vainement
J'ai voulu là-deſſus contenter votre envie;
Et ce que n'avoient pû vos ſecrets de chymie?
Votre fils Francillon l'a fait par mon moyen.
J'ai mis entre ſes mains un lingot d'or.

FOLIDOR.

Hé bien?

FRANCILLON *yvre.*

Hé bien, je l'ai jetté dans le creuſet mon pere.

FOLIDOR.

Comment, coquin, c'eſt toi?....

FRANCILLON *yvre.*

Tout doux point de colere.

FOLIDOR.

Puis-je croire.....

FRANCILLON *yvre.*

Croyez que je ne vous mens pas.

POLYCRASSE *yvre.*

L'Enfant dit vrai, Monſieur, *in vino veritas.*
Mais il faut châtier le vin dans la jeuneſſe.

FRANCILLON *yvre.*

Me châtier!

FOLIDOR *à Polycraſſe.*

Et vous, avec votre ſageſſe,
Avec votre air çagot, vos diſcours de Pédant....

FRANCILLON *yvre.*

Il faudroit lui donner le fouet.

POLYCRASSE *yvre.*

Impertinent !

FRANCILLON *yvre.*

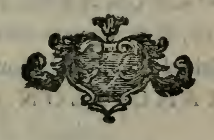
Vous êtes un yvrogne.

FOLIDOR.

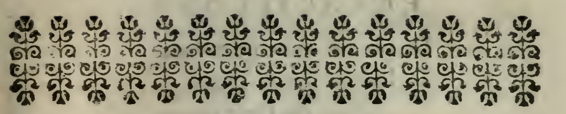
Ah ! je me désespere.
Se peut-il ? . . Mais j'ai tort de me mettre en colere.
Personne n'a jamais au monde eu tant de peur.
Mais puisque je me vois remis de ma frayeur,
Je vous pardonne à tous, & ne veux de ma vie
Ni soufler, ni chercher de secrets de chymie.
Mais que je sçache au moins comment dans ma maison . . . .

VALENTIN.

Suffit. De tout cela nous vous rendrons raison.
Nous en ferons tantôt l'entretien de la table ;
A présent achevons la musique du Diable.



DIVERTISSEMENT



DIVERTISSEMENT
en Musique.

I. MUSICIEN.

L'Honneur, l'Argent, l'Amour,
Sont trois Diables
Impitoyables,
Qui se combattent tour à tour.
La Place d'Armes
Est un jeune cœur,
Que défend le Diable d'Honneur.
Le Diable d'Amour par ses charmes,
Par ses larmes,
Cherche à s'en rendre vainqueur,
Avec ses fléches
Il fait des breches :
Mais le Diable d'Argent d'un plein saut
Monte à l'assaut.

FRANCILLON *yvre.*

Du vin de mon Beau-frere
Je boirois ſoir & matin.
Plus de Deſpautere,
De Rudiment, de Grammaire.
Du vin.

I. MUSICIEN.

Une femme toujours égale,
Des Amans heureux & diſcrets;
C'eſt la Pierre Philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

II. MUSICIEN.

Un Gaſcon qui ſouvent regale,
Un Normand qui hait le Procès,
C'eſt la Pierre Philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

I. MUSICIEN.

Ah! que l'Hymen eſt agréable
Pour un jour;
Tout y plait, tout en eſt aimable,
C'eſt l'Amour.
Le lendemain n'eſt pas ſemblable.
Dans une nuit
Tout eſt détruit.
Le Soleil luit,
L'Amour s'enfuit,
C'eſt le Diable.

VALENTIN.

Ah! que le Parterre eſt aimable,
Dans ce jour!
Son bon goût nous eſt favorable,
C'eſt l'Amour.
Quand une Piece eſt déteſtable,
Quelle rumeur!
Quelle fureur
Contre l'Acteur,
Contre l'Auteur!
C'eſt le Diable.

FIN.



LA
FAMILLE EXTRAVAGANTE,
COMEDIE.

Représentée en 1711.

ACTEURS.

MAdame RISSOLE', mere de Piétremine, amoureuſe de Cléon.

PIETREMINE, Procureur, Tuteur & amoureux d'Eliſe.

LUCRECE, ſœur de Piétremine, amoureuſe de Cléon.

SUZON, fille de Piétremine, amoureuſe de Cléon.

CLEON, amant d'Eliſe.

ELISE, amante de Cléon.

BAZOCHE, Clerc de Piétremine.

LISETTE, ſervante de Piétremine.

S. GERMAIN, valet de Cléon.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Piétremine.



LA FAMILLE EXTRAVAGANTE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *ſeule.*



E voici ſeule enfin, parlons un peu raiſon ;
Cléon & ſon Valet ſont dans cette maiſon
Cachés depuis hier, & par mon aſſiſtance :
Si notre Maître en a la moindre connoiſſance,
Je ſuis perdue ; auſſi je ſuis riche à jamais,

Si de Cléon je fais réussir les projets !
Il ne contente pas par de vaines paroles ,
Il nous a consigné déja cinq cens pistoles ;
Et s'il enleve Elise à notre Procureur ,
Je puis bien m'assurer qu'il fera mon bonheur.
Il faut gagner le Clerc il fera cette affaire :
Mille écus bien comptans , & l'espoir de me plaire ,
Me répondent de lui. Voici ce dont j'ai peur.
Le Procureur céans a sa mere , sa sœur ,
Et sa fille ; elles sont sans cesse à leur fenêtre ,
Déja plus d'une fois voyant Cléon paroître ,
Elles m'ont demandé (mais chacune en secret)
Quel étoit ce Monsieur si charmant , si bien fait ,
Qui passoit si souvent. Elles en sont charmées ,
Et sont folles assez pour croire en être aimées.
Les voici toutes trois avec le Procureur ,
Tâchons de penétrer jusqu'au fond de leur cœur.



SCENE

SCENE II.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, LUCRESSE, SUZON, LISETTE.

PIETREMINE.

MA mere, finiſſez vos proverbes des halles,
Sentences du vieux tems, fades & trivales;
On n'entend que cela dans toute la maiſon,
Et ma fille & ma ſœur les mettent en chanſon :
Jour & nuit l'une & l'autre à compoſer s'applique :
De pitoyables vers, de mauvaiſes muſique ....

Me. RISSOLE'.

Soit vous n'entendrez plus proverbes ni chanſons,
Mais, revenons un peu, de grace, à nos moutons :
Ce ſont vos actions, & non pas mon langage,
Qu'il vous faut condamner. Ce ſecond mariage ....

PIETREMINE.

Eh bien j'adore Eliſe, & prétend l'épouſer ;
Vos proverbes en vain s'y voudroient oppoſer :
Eliſe eſt ma pupile, étant ſous ma tutelle,
Ma mere en ma faveur je veux diſpoſer d'elle,

LUCRECE.

Entendez-nous.

PIETREMINE.

Ma fœur, j'en ai trop entendu.

SUZON.

Mais, mon pere.,..

PIETREMINE.

Ma fille, autant de tems perdu.

Me. RISSOLE'

Vous devez avant tout pourvoir votre famille ;
Mariez votre fœur, mariez votre fille.

PIETREMINE.

Et votre mere auffi, n'eft-ce pas.

Me. RISSOLE'

Pourquoi non ?
Et fans tous les caquets & le qu'en dira-t-on....
Un jeune homme.... fuffit.

PIETREMINE.

A votre âge, ma mere,

Me. RISSOLE'.

Suis-je fi décrépite & hors d'état de plaire ?

PIETREMINE.

Non, pas : mais....

Me. RISSOLE'.

Rira bien, qui rira le dernier
Vous n'avez que demain toûjours vous marier.
Je vous fuivrai de près.

LUCRECE.

Je ne tarderai guére.

A me pourvoir aussi.

PIETREMINE.

Vous, ma sœur ?

LUCRECE.

Oüi, mon frere.

PIETREMINE.

A l'amour jusqu'ici vous aviez résisté.

LUCRECE.

Il ne faut qu'un moment.

SUZON.

Pour moi de mon côté

Je suivrai leur exemple.

PIETREMINE.

Oh ce n'est pas de même.

SUZON.

Pardonnez-moi, mon Pere, & déja quelqu'un m'aime.

Que j'aime aussi.

PIETREMINE.

Comment chacune a donc le sien ?

LISETTE.

On veut vous imiter.

PIETREMINE.

Je l'empêcherai bien.

Me. RISSOLÉ.

Mariez-vous, vous dis-je, & puis laissez-nous faire...

PIETREMINE.

Oh morbleu ! ces diſcours me mettent en colere,
Je ſens monter ma bile, il vaut mieux m'en aller.

SCENE III.

Me. RISSOLE', LUCRECE, SUZON, LISETTE.

LISETTE.

IL eſt ſi tranſporté qu'il ne ſçauroit parler ;
Au déſeſpoir au moins vous allez le réduire.

Me. RISSOLE'.

La choſe eſt maintenant au point où je déſire ;
J'aurois donné ſujet à chacun de crier,
D'aller de but en blanc ainſi me marier.
Il m'en fourni enfin un prétexte valable :
On dira que voyant mon fils déraiſonnable,
J'ai voulu le punir. Cependant c'eſt l'amour,
Mes enfans, qui m'occupe & la nuit & le jour.

LISETTE.

Et qui donc aimez-vous ?

Me. RISSOLE'.

Tu le ſçais bien, Liſette :
Mais n'en dis rien au moins.

LISETTE.

Allez je ſuis diſcrette.

à Lucrece.

Et vous ?

LUCRECE.

Tu le ſçais bien auſſi.

LISETTE.

Je m'en ſouviens,

Et cet amant ſouvent a fait nos entretiens.

à Suzon.

Quand à vous, c'eſt celui qui l'autre jour ....

SUZON.

Lui-même,

Celui que je t'ai dit.

LISETTE.

Vous aimez, on vous aime,

Mais cet amour encor n'a parlé que des yeux.

LUCRECE.

O ! contrainte cruelle !

Me. RISSOLE'.

O ! langage ennuyeux !

LUCRECE.

Très-ennuyeux ſans doute, & c'eſt le ſeul langage,

Que dans cette maiſon l'on peut mettre en uſage.

On n'en ſort point. Mon frere eſt brutal ; un amant

Ne veut point eſſuyer un mauvais compliment.

Ne parler que des yeux !

SUZON.

Oh je fais davantage ;
Mon amant a trouvé le plus joli langage,
Les soirs sous ma fenêtre, il demeure arrêté :
Il tousse, il éternuë.

LISETTE.

Eh bien.

SUZON.

De mon côté
Je tousse, j'éternuë aussi.

LISETTE.

Belle maniére
De se faire l'amour !

SUZON.

Toute la nuit entiere ... :
Mais mon pere revient.

Me. RISSOLE'.

Allons, montons là-haut ;
Mes enfans, nous prendrons les mesures qu'il faut.



SCENE IV.

LISETTE *ſeule.*

JE ne me trompois point, chacune croit qu'on l'aime,
Et ſans en rien ſçavoir elles aiment le même.
Cet amant perdu, qui leur parle des yeux,
C'eſt Cléon qui rodoit toûjours près de ces lieux.
Dans l'eſpoir d'y voir ſeule Eliſe à ſa fenêtre.
Comme en divers momens elles l'ont vû paroître,
Chacune a pris pour ſoi les ſignaux amoureux
Que Cléon ne faiſoit qu'à l'objet de ſes vœux.

SCENE V.

PIETREMINE, LISETTE.

PIETRÉMINE.

LIſette, ſçais-tu bien que ma famille eſt folle?

LISETTE.

Elle eſt bien amoureuſe au moins.

PIETREMINE.

Cela désole ;
Parce que j'aime, il faut que chacun aime ici ;
Je me marie, on veut se marier aussi.
Je m'en mocque, & je fais ce soir mes fiançailles.

LISETTE.

Et sans doute demain, Monsieur, les épousailles!

PIETREMINE.

Et de très-grand matin. Que j'ai bien eu raison
De tenir renfermée Elise en ma maison :
Ne voyant que moi d'homme, elle a perdu l'idée
De Cléon, dont ailleurs elle étoit obsédée.

LISETTE.

Quel-est-il ce Cléon ?

PIETREMINE.

Je ne l'ai jamais vû ;
Feu son pere pourtant m'étoit assez connu,
Mais cela ne fait rien à la présente affaire :
Pour la hâter, mon Clerc jadis Clerc de Notaire
Dresse notre contrat.

LISETTE.

Il se mêle de tout
Votre Clerc.

PIETREMINE.

Il n'est rien dont il ne vienne à bout ;
C'est le plus habile homme.

LISETTE.

Ah pour habile passe ;

Mais pour homme, il n'en a tout au plus que la face,
C'est un nain ; cependant il a bien quarante ans.

PIETREMINE.

Quel qu'il soit, je suis fort content de ses talens.

LISETTE.

Laissons cela, parlons du festin, de la danse.

PIETREMINE.

Oh tout est commandé, même payé d'avance.
Cela me coûte un peu : mais j'ai plusieurs procès
Où je redoublerai le mémoire des frais :
C'est de l'argent qui doit retourner dans ma poche ;
Et mon Clerc.... Mais il vient.

SCENE VI.

PIETREMINE, BAZOCHE, LISETTE.

PIETREMINE.

Bon-jour, Monsieur Bazoche.

BAZOCHE.

Serviteur.

PIETREMINE.

Laisse-nous, Lisette.

LISETTE.

J'entens bien,

(Elle écoute derriere)

Ecoutons quel sera pourtant leur entretien.

PIETREMINE.

Hé bien, tout est-il prêt ? avez vous mis les clauses,
Comme je souhaitois ?

BAZOCHE.

J'ai bien mis d'autres choses,
Au contrat que j'ai fait vous ne reconnoissez
Que le quart des grands biens d'Elise.

PIETREMINE.

C'est assez,
Et ce contrat est-il à l'autre tout semblable ?

BAZOCHE.

On ne peut distinguer le faux du véritable ;
Le Notaire tantôt n'y reconnoîtra rien.

PIETREMINE.

Vous êtes assûré de l'escamoter bien.

BAZOCHE.

Si j'en suis assuré ; laissez, laissez moi faire,
J'ai bien fait d'autres tours étant Clerc de Notaire.

PIETREMINE.

Vous aurez cent loüis comme je vous ai dit ;
Les voila bien comptés.

BAZOCHE.

Monsieur, cela suffit.

PIETREMINE.

Adieu.

BAZOCHE *Allant après lui.*

Mais cependant ſi pour plus d'aſſurance,
Et pour m'encourager vous les donniez d'avance ;
Des ſcrupules ſouvent me prennent.

PIETREMINE.

Les voila ;
Et rejettez bien loin tous ces ſcrupules-là.

BAZOCHE, *mettant la bourſe dans ſa poche.*

Ils ſont paſſés.

PIETREMINE.

Je vais amener le Notaire,
Tenez les contrats prêts, je ne tarderai guére.

SCENE VII.

BAZOCHE, LISETTE.

BAZOCHE.

VOilà ma conſcience à préſent en repos.

LISETTE.

Peut-on avoir l'honneur de vous dire deux mots ?

BAZOCHE.

Plûtôt quatre ; tu ſçais que ma joye eſt extrême
Lorſque je t'entretiens, & que toûjours je t'aime.

LISETTE.

Si vous m'aimez, voici le tems de l'éprouver ;
Il faut . . . Mais je ne ſçais ſi je dois achever.

BAZOCHE.

Parle ; eſt-ce la pudeur qui te ferme la bouche ?
Te repentirois-tu d'avoir été farouche ?
Et l'amour m'auroit-il vangé de ta froideur ?
Ne t'auroit-il point fait quelque bleſſure au cœur ?
Je ſuis bon Médecin, & je t'offre mon aide.

LISETTE.

Oui vous êtes d'amour, je penſe un vrai remede,
Et je m'en ſervirai quand j'en aurai beſoin :
Maintenant je vous veux charger d'un autre ſoin.
Vous avez cent louis.

BAZOCHE.

Oh ! oh !

LISETTE.

Seriez-vous homme.
A les quitter ?

BAZOCHE.

Non pas.

LISETTE.

Mais pour prendre une ſomme
Un peu plus forte.

BAZOCHE.

Ah bon, à cela je conſens.

LISETTE.

Au lieu de cent louis toucher trois mille francs.

Cela vous plairoit-il ?

BAZOCHE.

Très-fort ; & pourquoi faire ?

LISETTE.

Vous le ſçaurez. D'ailleurs vous cherchez à me plaire,
Et vous me plairez fort ſi vous faites cela :
Mais il faut me jurer . . . .

BAZOCHE.

J'en jure, touche-là ;
Il n'eſt rien que pour toi je ne puiſſe entreprendre ;
Faut-il nuire, obliger, faut-il pendre, dépendre,
Faire du mal, du bien, jurer à faux, à vrai ?
De mon amour pour toi tu peux faire l'eſſai.

LISETTE.

Il ne faut que tromper.

BAZOCHE.

Qui ?

LISETTE.

Monſieur Piétremine.

BAZOCHE.

Quoi notre Procureur ? Aiſément je devine ;
Faire épouſer Eliſe à quelqu'autre ?

LISETTE.

A Cléon.

BAZOCHE.

Cléon ! je le connois, c'eſt un joli garçon,

(*à part.*)

A qui le Procureur à la mort de ſon pere,
A volé tant de bien.

LISETTE.

Ferez-vous cette affaire ?

BAZOCHE.

Oui-dà je la ferai, mais pour l'amour de toi.
Ce ſont trois mille francs que l'on me donne à moi ?

LISETTE.

Autant.

BAZOCHE.

Ce n'eſt pas trop ; mais parce que je t'aime.
Et quand les donne-t-on ?

LISETTE.

Quand ? à cette heure même.

BAZOCHE.

Va donc me les chercher.

LISETTE.

Ils ſont dans la maiſon.

BAZOCHE.

Je vais tout préparer pour cette trahiſon
Faire un Contrat au nom de Cléon & d'Eliſe,
Que notre Procureur ſans crainte de ſurpriſe
Va ſigner en croyant ſigner le ſien.

LISETTE.

Fort bien.

Allez dans votre Etude, & ne négligez rien.

Mais si l'on vous offroit une plus forte somme
Pour nous trahir ?

BAZOCHE.

Oh non, je deviens honnête homme :
Je quitte métier après ce grand coup-là ;
Friponer un fripon est mon *nec plus ultra*.

SCENE VIII.

LISETTE *seule*.

MOnsieur Bazoche va travailler avec zele ;
Pour Elise & Cléon, quelle bonne nouvelle !
Qui croiroit après tout qu'on trouvât tant d'esprit
Dans un corps si mal fait, si laid & si petit !
Sa figure est, ma foi, des plus désagréables :
Si tous les Procureurs avoient des Clercs semblables,
On ne verroit pas tant de desordres chez eux,
Et les enfans qu'ils ont leur ressembleroient mieux.
Ah ! voici le valet de Cléon.



SCENE IX.

S. GERMAIN, LISETTE.

S. GERMAIN.

Piétremine
Vient de ſortir ; j'étois caché dans la cuiſine,
Où je mourois de faim. J'ai paſſé cette nuit
Caché dans votre cave à côté d'un grand muid.
Je l'ai percé, néant, rien n'eſt venu. La rage
Puiſſe crever ton Maître ; ha quel maudit ménage !
Je n'ai mangé ni bû depuis hier.

LISETTE.

Comment,
Il n'étoit rien reſté du ſoupé ?

S. GERMAIN.

Non vraiment ;
Les Clercs laiſſent-ils rien jamais ſur leurs aſſiettes ?
Chacun ſçait qu'ils ont ſoin de les rendre bien nettes.

LISETTE.

Tu te plains, & ton Maître eſt auſſi mal que toi
Là haut dans le grenier.

S. GERMAIN.

Bon, voilà bien de quoi :
Au

Au dessus de la chambre où couche sa maitresse,
Songe-t-il à manger dans l'ardeur qui le presse?
Il vit d'amour, mon Maître.

LISETTE.

Hé bien, fais comme lui;
Pour te nourir tu n'as qu'à m'aimer.

S. GERMAIN.

Vraiment oui;
T'aimer pour me nourir ce seroit le contraire,
Cela me secheroit encor plus.

LISETTE.

Comment faire?
Personne ne sçauroit rester dans ce logis,
Piétremine a ses clefs dans sa poche.

S. GERMAIN.

Tant pis;
Il n'y falloit donc pas entrer. Ah je déteste
Et je maudis cent fois l'occasion funeste
D'hier au soir.

LISETTE.

Tantôt ta peine finira;
Un splendide festin ici se donnera.

S. GERMAIN.

Si j'attrape un chapon aussi-tôt je l'empoche.

LISETTE.

Adieu, je vais chercher de l'argent pour Bazoche.

S. GERMAIN.

Bazoche? garde-toi de te fier à lui,

C'eſt un fripon.

LISETTE.

D'accord : mais enfin aujourd'hui
Il nous ſert.

S. GERMAIN.

Et comment ?

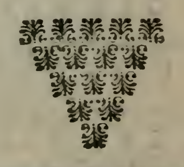
LISETTE.

Tu ſçauras toute choſe ;
Les affaires vont bien, je te quitte & pour cauſe.

SCENE X

S. GERMAIN *ſeul.*

LEs affaires vont bien, vont mal, & S. Germain,
Pendant tout ce tems-là meurt de ſoif & de faim ;
Et de peur ; car enfin ſi Monſieur Piétremine
Me trouve en ſa maiſon, il a l'humeur mutine.



SCENE XI.

Me. RISSOLE', S. GERMAIN.

Me. RISSOLE'. *essoufflée.*

DE quel côté peut-il avoir tourné ses pas ?

S. GERMAIN *bas.*

Quelqu'un vient, cachons nous.

Me. RISSOLE'.

Je ne me trompe pas.
C'est mon amant là haut que j'ai vû ; c'est lui-même.
Et voici son ami de plus. Quel stratagême
Vous a donc fait entrer ici tous deux !

S. GERMAIN.

Comment
Tous deux ?

Me. RISSOLE'.

N'êtes-vous pas l'ami de mon amant !
Avec lui plusieurs fois je vous ai vû paroitre,
Et même hier encore étant à ma fenêtre....

S. GERMAIN *bas.*

Elle veut parler de Cléon. Mais comment
Et par quelle raison le croire son amant ?

Me. RISSOLE'.

Je viens de l'entrevoir là haut : à l'instant même

Je l'ai perdu de vûe ; ah ! quelle peine extrême !
Où croyez-vous qu'il ſoit ?

S. GERMAIN.

Ma foi je n'en ſçais rien.

Me. RISSOLE'.

Etant ſon bon ami vous le connoiſſez bien ;
Mes yeux ont dans les ſiens pour moi crû voir ſa flâme.
Ne me trompoient-ils point ? M'aime-t-il ?

S. GERMAIN.

Mais, Madame....

Me. RISSOLE'.

Parlez ſincerement, vous connoiſſez ſon cœur.

S. GERMAIN *bas.*

Pour nous tirer d'affaire, appuyons ſon erreur.

(*haut.*)

Oui de votre fenêtre au profond de ſon ame,
Nos yeux ont ſçû lancer une ſi vive flâme,
Qu'il eſt tout plein de vous. J'ai fait de vains efforts.
Pour vous en arracher, il a le diable au corps.
Je lui dis tous les jours : Que prétendez-vous faire !
Cette Dame pourroît être votre grand'mere,

Me. RISSOLE'.

Pourquoi dire cela ?

S. GERMAIN.

Mon Dieu, j'ai mes raiſons.
Voulez-vous l'envoyer aux petites maiſons ?

Me. RISSOLE'.

Il eſt d'autres moyens . . . .

S. GERMAIN.

J'en dis bien davantage ;
Et ne m'arrête point ſeulement ſur votre âge ;
Je m'éfforce à trouver mille défauts en vous,
La foi que vous gardez ſur tout à votre époux.

Me. RISSOLE'.

Mon époux ? il eſt mort.

S. GERMAIN.

Je le ſçais bien, Madame ;
Et que ſa cendre encor fait durer votre flâme.

Me. RISSOLE'.

Non, non elle eſt éteinte & j'ai ſçû m'en guerir :
C'eſt ſa faute, pourquoi s'eſt-il laiſſé mourir ?
Aimer un mari mort ! fi donc quelle folie !
On a bien de la peine à les aimer en vie.
Parlons de votre ami : qu'il m'a paru bien fait !

S. GERMAIN.

Tenez, regradez-moi, vous voyez ſon portrait.

Me. RISSOLE'.

Ah ! que ſa taille eſt bien au deſſus de la vôtre.

S. GERMAIN.

Nous portons cependant les habits l'un de l'autre.

Me. RISSOLE'.

Cela ne ſe peut pas, vous paroiſſez rempli.

S. GERMAIN.

Il les porte d'abord pour y donner le pli,

Et je les uſe après.

Me. RISSOLE'.

Pourquoi donc ce ménage ?

S. GERMAIN.

C'eſt que nous nous aimons on ne peut davantage ;
Nous demeurons enſemble , & c'eſt une union ,
Nous nous ſervons l'un l'autre en toute occaſion ;
Je le peigne , il m'étrille , il m'emprunte , il me prête ,
Je le tiens toujours propre & ſouvent le vergete ,
Il épouſte par fois auſſi mon juſte-au-corps ;
A nous complaire enfin nous mettons nos efforts.

Me. RISSOLE'.

Vous êtes ſon valet ?

S. GERMAIN.

C'eſt à peu près de même.

Me. RISSOLE'.

Je comprends bien cela. Mais croyez-vous qu'il m'aime ?

S. GERMAIN.

En pouvez-vous douter ?

Me. RISSOLE'.

Que fait-il à préſent ?
Si ſon cœur reſſentoit ce que le mien reſſent !

S. GERMAIN.

Il eſt plus amoureux encor que vous , je gage :
Mais c'eſt qu'il eſt timide on ne peut davantage ;
C'eſt un amant tranſi . . . .

Me. RISSOLE'.

Fy, cela me déplaît ;
J'aime un amant folâtre.

S. GERMAIN.

Oh, jamais il ne l'eſt,

Me. RISSOLE'.

Un amant enjoué.

S. GERMAIN.

Si j'avois été femme,
Ma foi j'aurois été de votre goût, Madame ;
Ah ! que j'aurois aimé ces jeunes gens badins
Sans ceſſe à vos genoux à vous baiſer les mains,
Qui vous donnent cent fois occaſion de dire ?

(Contrefaiſant ſa voix.)

Mais arrêtez-vous donc, fy donc, eſt-ce pour rire ?
Allons, petit fripon, vous perdez le reſpect.

Me. RISSOLE'.

Ah ! c'en eſt trop auſſi, l'on doit....

S. GERMAIN.

A votre aſpect
Mon maître pâlira. De loin ſes yeux font rage :
Mais de près il eſt ſot à force d'être ſage.

Me. RISSOLE'.

Qu'il ſoit comme il voudra, c'eſt un garçon bien fait ;
Dans le monde on n'a pas toute choſe à ſouhait :
On prend ce que l'on trouve en ce ſiécle où nous ſommes,

Et l'on n'a jamais vû telle disette d'hommes.
Allons, je veux passer sur les défauts qu'il a ;
Je m'en vais le chercher là haut.

S. GERMAIN *voulant l'arrêter.*

Demeurez-là,
Je le ferai descendre.

Me. RISSOLE'.

Il faut que de ma bouche
Il apprenne à l'instant que son amour me touche ;
Il faut prendre la bale au bond : souvent le tems . . .

S. GERMAIN.

Mais du moins qu'avec vous . . . .

Me. RISSOLE'.

Non, je vous le défens.

SCENE XII.

S. GERMAIN *seul.*

ELle va tout gâter ; que va-t-elle lui dire ?
Que lui répondra-t-il ? Le voici, je respire ;
Je puis le prévenir.



SCENE

SCENE XIII.

CLEON, S. GERMAIN.

CLEON.

Saint Germain, quel malheur!
Je viens de rencontrer la sœur du Procureur.

S. GERMAIN.

Quoi, Lucrece?

CLEON.

Oüi Lucrece?

S. GERMAIN.

En voila bien d'un autre,
Nous avons donc ainsi trouvé chacun la nôtre:
J'ai rencontré la mere.

CLEON.

Ah malheureux! pourquoi
Ne te pas mieux cacher?

S. GERMAIN.

Et vous tout comme moi,
Pourquoi vous montrez-vous? Mais enfin à la Belle
Qu'avez-vous dit?

CLEON.

J'ai dit que je venois pour elle;

Que je l'aimois.

S. GERMAIN.

Comment ?

CLEON.

Trop long-tems interdit,
Cette feinte à propos m'eſt venuë en l'eſprit.
Voyant ſortir quelqu'un de la chambre d'Eliſe,
J'ai crû que c'étoit elle : O ciel ! quelle ſurpriſe ?
Quand m'approchant plus près j'ai connu mon erreur.
C'étoit Lucrece. Un froid ma glacé tout le cœur ;
Mais reprenant mes ſens : Adorable Lucrece,
Ai-je dit, pardonnez un excès de tendreſſe
Qui m'a fait hazarder .... Au fond je ne ſçais pas
Ce que j'ai pû lui dire en un tel embarras.
Mais j'enrage ; elle croit mon amour ſi ſincere,
Qu'elle veut en parler tout à l'heure à ſon frere :
Elle a même ajoûté que s'il la refuſoit
A me ſuivre partout elle ſe diſpoſoit,
Et que pour s'affranchir d'un trop rude eſclavage,
Elle ſe laiſſeroit enlever.

S. GERMAIN.

Bon, courage.
Apprenez que la vieille ... Elle vient ſur vos pas.

SCENE XIV.

Me. RISSOLE', CLEON, S. GERMAIN.

Me. RISSOLE'.

JE vous cherchois en haut, & vous êtes en bas.
De votre passion suffisamment instruite....,

CLEON *à saint Germain.*

Que veut dire cela?

S. GERMAIN.

Vous verrez dans la suite.

Me. RISSOLE'.

Je viens vous secourir.

S. GERMAIN.

L'agréable secours!

Me. RISSOLE' *à Cléon.*

Vous ne languirez pas long-tems dans vos amours.

CLEON *étonné.*

Comment?

Me. RISSOLE'.

Votre valet m'a tout dit.

CLEON.

Lui, Madame?

bas à S. Germain.

Quoi d'Elise & de moi tu découvres la flâme !
Veux-tu nous perdre ?

S. GERMAIN. *bas à Cleon.*

Hé non, attendez un moment.

Me. RISSOLE'.

Je viens vous assurer de mon consentement.
Je veux malgré mon Fils....

CLEON.

Avec cette assurance,
Madame, j'ose encor former quelque espérance.

Me. RISSOLE'.

Esperez, esperez.

CLEON *se jettant à ses genoux.*

Que cet espoir m'est doux !
Souffrez qu'en ce moment j'embrasse vos genoux.

Me. RISSOLE' *à saint Germain.*

Votre maître vraiment n'a point tant d'indolence.

S. GERMAIN.

Il faut donc que l'objet ait beaucoup de puissance,
Vous avez là des yeux perçans, aigus....

Me. RISSOLE'

Ho ! ho !

S. GERMAIN *bas.*

Dans l'éclaircissement gare le *qui pro quo.*

Me. RISSOLE'.

Hé bien, mon cher, à quand cet heureux hymenée ?

CLEON.

Pour moi toûjours trop tard en viendra la journée ?
Mais votre fils....

Me. RISSOLE'.

Mon fils, vous dis-je, eſt un benêt.
Je ne regarde point ici ſon intérêt.
Comme il te fait fais lui. Son Eliſe qu'il aime,
Par exemple il l'épouſe, & j'en ferai de même.

CLEON *ſurpris.*

Il l'épouſe ?

Me. RISSOLE'.

Demain, ſans mon conſentement.
Qu'ai-je beſoin du ſien ?

S. GERMAIN *bas.*

Voici le dénouement,

CLEON *bas.*

Quelle ſurpriſe !

Me. RISSOLE'.

Allez, je ſerai votre femme,
Je m'embaraſſe peu qu'il l'approuve ou le blâme.

CLEON *à S. Germain, bas.*

D'où vient donc que tu m'a joué d'un pareil tour ?

S. GERMAIN, *bas à Cleon.*

Il l'a fallu pour mieux cacher votre autre amour,

Me. RISSOLE', *à Cleon.*

Vous ne dites plus rien, près de m'avoir pour femme !

S. GERMAIN.

C'est sa timidité qui lui reprend, Madame.
Je vous l'avois bien dit.

Me. RISSOLE'.

Il se corrigera.

S. GERMAIN.

Non, je crois que jamais cela ne changera.

Me. RISSOLE'.

Il n'importe, il me plaît, & l'affaire est concluë,
Marchandise qui plaît est à demi venduë.

CLEON, *à part.*

J'enrage.

Me. RISSOLE', *croyant qu'il soûpire.*

Ce soûpir augmente mon amour;
Mais adieu, je pourrois soûpirer à mon tour:
Il faut me contenir.

CLEON, *à part.*

Que la peste te créve.

Me. RISSOLE'.

Vous soûpirez encore? Ah je demande tréve,
Je m'en vais revenir; je veux laisser passer
Un torrent de soûpirs qui viennent m'oppresser.



SCENE XV.

CLEON, S. GERMAIN.

CLEON.

PEut-on encor ſonger à l'amour à cet âge.
Elle a perdu l'eſprit, avec ſon mariage.

SCENE XVI.

CLEON, SUZON, S. GERMAIN.

SUZON, *en entrant à part.*

MAriage ! ce mot me réjouit ; voyons.

S. GERMAIN, *à Cleon*

Voici quelqu'un encore.

CLEON, *à S. Germain.*

Oh pour le coup fuyons ;
C'eſt ſans doute la ſœur.

S. GERMAIN.

Non, Monſieur, c'eſt la fille

CLEON *à S. Germain.*

Je ſerai rencontré de toute la famille.

SUZON *à Cleon.*

Ah ! c'eſt vous à la fin, je vous vois de plus près,
Je n'aimois point du tout nos entretiens muets :
Votre geſte & vos yeux d'une façon charmante
Avoient beau s'exprimer, je n'étois point contente.
Quand viendra le moment de me voir près de lui ?
Diſois-je ; je n'oſois l'eſperer aujourd'hui ;
Cela vous ennuyoit autant que moi, je gage :
Mais que diſiez-vous-là parlant de mariage;
Venez-vous à mon pere ici me demander ?

S. GERMAIN.

à part. *à Cleon.*

Autre piéce nouvelle .... Allons donc ſans tarder,
Monſieur, répondez-lui.

CLEON *bas.*

La cruelle avanture :
Oh ! je crois pour le coup que c'eſt une gageure.

S. GERMAIN.

à part *à Suzon bas.*

Il faut la ſoutenir ; je vais parler pour vous.
Oüi, Monſieur vient ici pour être votre époux.

CLEON *bas.*

Que vas-tu dire encore ?

S. GERMAIN.

Mais l'eſpoir & la crainte

Combattant dans ſon cœur le tiennent en contrainte,
Lui coupent la parole.

SUZON.

Et pourquoi donc cela ?
Dans mon cœur je reſſens auſſi ces choſes là,
Et ſi je parle bien.

S. GERMAIN.

C'eſt que dans une femme
La parole jamais ne manque qu'avec l'ame,

Bas à Cleon.

Si vous ne dites mot vous allez gâter tout.

CLEON, *à S. Germain.*

Je me laſſe à la fin....

S. GERMAIN, *à Cleon.*

Allez juſques au bout.

CLEON.

A Suzon *à S. Germain.*

L'amour que vos beaux... Que veux-tu que je diſe ?

S. GERMAIN.

Achevez, duſſiez-vous dire quelque ſottiſe.

CLEON, *à Suzon.*

Craignant que votre pere enflammé de couroux,
Me rencontrant ici ne s'en vange ſur vous,
Je demeure ſans voix dans ce triſte ſilence;
Voyez de mon amour toute la violence.

SUZON.

Hé quoi ! n'auriez-vous pas la force de parler

A mon pere ?

S. GERMAIN.

D'abord il faut vous en aller,
Il ne faut pas qu'ici l'on vous rencontre ensemble.
Montez là-haut.

SUZON.

J'y vais. Mais enfin il me semble
Que Monsieur ne venant ici que pour me voir,
Il faut bien qu'il me voye.

S. GERMAIN.

Il vous verra ce soir;
Laissez-nous seuls, vous dis-je, aborder votre pere.

SUZON.

Prenez bien votre tems.

S. GERMAIN.

Allez, laissez-nous faire.

SUZON, *revenant sur ses pas.*

Mais, Monsieur, si mon Pere alloit vous refuser,
Ne vous rebutez pas; Je puis vous épouser
Sans son consentement; ma mere a fait de même,
Et ma grand'mere aussi.

S. GERMAIN.

Vraiment lorsque l'on s'aime
C'est la régle à présent.

SUZON.

Les Peres de tout tems
Ont dans notre famille été d'étranges gens,
Et les filles toûjours ont eu de l'industrie.

S. GERMAIN.

Ce que c'eſt que ſçavoir ſa généalogie,
Et qu'il eſt beau ſur tout d'imiter ſes ayeux.

CLEON, *à S. Germain.*

Ne finiras-tu point ce diſcours ennuyeux.

S. GERMAIN, *à Suzon.*

Ma foi, vous nous perdez à reſter davantage.

SUZON.

Adieu, puiſqu'il le faut.

S. GERMAIN.

Adieu donc, bon voyage.

SCENE XVII.

CLEON, S. GERMAIN.

CLEON.

TOut extravague ici, grand'mere, fille & ſœur;

S. GERMAIN.

En voila de tout âge & de toute couleur.

CLEON.

Que je ſuis malheureux!

S. GERMAIN.

Blondes, blanches & brunes;
On vous peut appeller homme à bonnes fortunes....

CLEON.

Je n'ai pû d'aujourd'hui parler un ſeul moment
A ma charmante Eliſe : il faut que juſtement
Je trouve en mon chemin les objets que j'évite ;
Tout ceci me recule, & j'en crains fort la ſuite,
Que j'aille, que je vienne, ou là-haut ou là-bas,
Ces trois folles ſans ceſſe obſerveront mes pas.
Enfin je vois Eliſe.

SCENE XVIII.

CLEON, ELISE, S. GERMAIN.

ELISE.

AH Cléon !

CLEON.

Ah Madame !
Pouvez-vous concevoir le trouble de mon ame ?

ELISE.

Je viens le diſſiper, je m'en flatte du moins,
Et vous dire qu'après tant de peine & de ſoins
Notre bonheur eſt proche.

CLEON.

Et ſur quelle aſſurance ?...

ELISE.

Lisette a mis le Clerc de notre intelligence,
Et le contrat, dit-elle, est fait en votre nom.

CLEON.

Que peut-on esperer d'un fourbe, d'un fripon?

ELISE.

Les mille écus que vient de lui porter Lisette....

CLEON.

Sçachez une autre chose encor qui m'inquiete.

ELISE.

Je m'en doute.

CLEON.

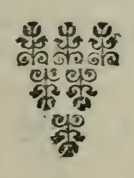
La mere, & la fille & la sœur.
D'un fol entêtement....

ELISE.

Je sçais cela par cœur,
Lisette m'a tout dit.

CLEON.

De plus....



SCENE XIX.

CLEON, ELISE, S. GERMAIN, LISETTE.

LISETTE.

Mademoiselle,
On n'attend plus que vous.

CLEON.

Quelle triste nouvelle !

LISETTE.

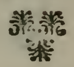
Depuis assez long-tems le Notaire est là-bas.
Et Piétremine ici peut monter sur mes pas ;
Descendez.

CLEON.

Si ce Clerc par un retour indigne ....

ELISE.

Je ne signerai rien sans voir ce que je signe.
Demeurez en repos.



SCENE XX.

CLEON, LISETTE, S. GERMAIN.

CLEON.

AH ! que d'affreux momens !
Lisette, à revenir sera-t-elle long-tems ?

LISETTE.

Elle sort.

CLEON.

Si ce Clerc....

LISETTE.

J'en répons sur ma vie ;
Allez, de vous servir il montre trop d'envie :
J'ai vû les deux Contrats ; l'un est en votre nom,
Et c'est celui qui doit se rencontrer le bon.
Pour les abuser tous il fera lire l'autre,
Et pour faire signer présentera le vôtre.
Pour bien escamoter ses doigts paroissent faits,
Quand il auroit été joueur de gobelets :
Mais adieu, je m'en vais songer à mon affaire,
Et mettre le couvert.

S. GERMAIN.

Si j'étois nécessaire....

LISETTE.

Je t'entens; viens, ſuis-moi. Vous, n'apprehendez
rien,
Bazoche m'a fait ſigne, & le tout ira bien.

SCENE XXI.

CLEON *ſeul.*

JUſqu'au dernier moment je ne ſuis point tran-
quile,
Je crains que le projet ne devienne inutile.
Comment pouvoir tromper Notaire & Procureur?
Cela ne ſe peut pas ſans un coup de bonheur,
Quoi qu'ait promis le Clerc en recevant la ſomme....



SCENE

SCENE XXII.

PIETREMINE, CLEON.

PIETREMINE *appercevant Cléon.*

J'Ai ſigné. Voyons ſi Liſette ..... Mais quel homme ....

CLEON *voyant Piétremine.*

Oh Ciel !

PIETREMINE.

Que faites-vous, Monſieur, dans ma maiſon ?

CLEON *embaraſſé.*

Monſieur, je viens...j'étois...Mais j'en rendrai raiſon
Une autre fois.

PIETREMINE.

Comment ?

CLEON *à part.*

Quelle cruelle peine !

PIETREMINE.

Oh! nous ſçaurons pourtant quel deſſein vous amene.
Au voleur, au ſecours.

CLEON.

Ai-je l'air d'un voleur ?

PIETREMINE.

Que ſçais-je ? vous avez celui d'un ſuborneur

Sous des habits dorés on voit tant de canailles.

CLEON.

Quoi ....

PIETREMINE.

Vous avez paſſé pardeſſus les murailles,
Ma maiſon eſt fermée. Au voleur, au voleur.

SCENE XXIII.

PIETREMINE, CLEON, LISETTE.

LISETTE *à part.*

O Ciel ! tout eſt perdu. Que voulez-vous, Monſieur ?

PIETREMINE.

Que l'on m'aille chercher & vîte un Commiſſaire.

LISETTE.

Dans un tel embaras hélas ! que vais-je faire ?

PIETREMINE.

Voilà mes clefs, va, cours.

LISETTE.

J'y vais.

PIETREMINE.

Dans mon logis
Venir effrontément !

SCENE XXIV.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, CLEON.

Me. RISSOLE'.

Que faites-vous, mon Fils?
Il vous sied bien vraiment de vous mettre en colere
Contre Monsieur qui doit être votre beau-pere.

PIETREMINE.

Mon beau-pere? Quoi c'est.... allez vous radotez.

Me. RISSOLE'.

Je radote? comment pendard, vous m'insultez!

PIETREMINE.

Je ne souffrirai point pareille extravagance,
Et ....

Me. RISSOLE', *à Cléon.*

De votre beau-fils châtiez l'insolence.

PIETREMINE.

Morbleu!



SCENE XXV.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, CLEON, LUCRECE.

LUCRECE.

QU'a donc mon Frere à se mettre en couroux ?
C'est contre mon amant : ah ! mon Frere, tout doux,
Vous devez approuver un amour légitime ,
Monsieur est honnête homme & peut m'aimer sans crime ;
S'il s'est caché céans , c'est pour l'amour de moi ,
Il m'a donné son cœur , il a reçû ma foi :
De notre engagement je venois vous instruire.

PIETREMINE.

Que diable celle-ci vient-elle encor me dire ?

CLEON.

S'est-on jamais trouvé dans un semblable cas ?

LUCRECE.

Mon Frere , au nom du Ciel ne le rebutez pas.

Me. RISSOLE'.

Quoi , Monsieur ? . . .

LUCRECE.

Oui , Monsieur me veut prendre pour femme ,

Je l'aime, couronnez une si belle flâme.

PIETREMINE.

Ma Mere, vous disiez ....

Me. RISSOLE'.

Oh ! je l'épouserai,

LUCRECE.

Vous, ma Mere ?

Me. RISSOLE'.

Moi-même, ou je l'étranglerai.

SCENE XXVI.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, LUCRECE, SUZON, CLEON.

SUZON.

Vous querellez, Monsieur, & pourquoi, ma Grand'mere ?

Me. RISSOLE'.

Laissez-nous en repos, ce n'est pas votre affaire. Petit perfide.

SUZON.

Hélas ! ne le grondez donc pas,

Il vient pour m'épouser au moins.

CLEON.

Autre embarras.

PIETREMINE.

Il en veut à ma Fille auſſi ?

SUZON.

Vraiment ſans doute.

PIETREMINE.

Pour le coup je m'y perds, & je n'y vois plus goute.

SUZON.

En mariage il vient ici me demander :
N'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

PIETREMINE.

Il faut vous accorder.
Il veut être à la fois mon gendre, mon beau-pere,
Et mon beau-frere encor.

SUZON.

Quel eſt donc ce myſtere ?

CLEON.

Monſieur, il n'eſt plus tems de vous rien déguiſer ...

PIETREMINE.

Parbleu, vous n'avez plus qu'à vouloir m'épouſer,
Et vous ſerez l'époux de toute la famille.

SUZON.

Queveut dire cela, mon Pere ?

PIETREMINE.

C'eſt, ma Fille,
Que ce galant en veut à toute la maiſon :
Mais tout-à-l'heure enfin nous en aurons raiſon,
Voici le Commiſſaire.

SUZON.

Affronteur.

Me. RISSOLE'.

Ingrat.

LUCRECE.

Traitre.

SCENE XXVII.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, CLEON, LUCRECE, SUZON, S. GERMAIN *en Commissaire.* LISETTE.

LISETTE, *bas à S. Germain.*

De leurs mains au plûtôt il faut tirer ton Maître.

S. GERMAIN *en Commissaire.*

Laisse faire.

LISETTE.

En passant j'ai rencontré Monsieur,

S. GERMAIN *en Commissaire.*

Qu'est-ce donc que ceci ?

PIETREMINE.

C'est un larron d'honneur,
Qui subornoit ma Mere & ma Sœur & ma Fille.

S. GERMAIN *en Commissaire.*

Il est arrivé pis dans plus d'une famille.

Mais pour tenir la bride à tous ces fripons-là,
Qui ne font aujourd'hui métier que de cela,
En prison.

CLEON.

Quoi, Monsieur?

S. GERMAIN, *en Commissaire le tirant.*

En prison tout à l'heure.

Me. RISSOLE' *en pleurant.*

En prison!

LUCRECE *en pleurant.*

En prison!

SUZON, *en pleurant.*

En prison!

S. GERMAIN, *en Commissaire.*

Quoi tout pleure?
La pitié ne doit point entrer dans votre cœur.
Montrez-vous mere, fille, & sœur de Procureur;
Si le mot de prison rend votre cœur si tendre,
Et que sera-ce donc quand je le ferai pendre!

LUCRECE.

Le pendre?

SUZON.

Pour cela?

Me. RISSOLE'.

Mon Fils, allons tous doux.

PIETREMINE *bas au Commissaire.*

Quand il sera pendu que diable en aurons nous?
Tirons-en de l'argent.

S. GERMAIN

S. GERMAIN, *en Commissaire.*

Je sçais bien mon affaire

Faisons lui toûjours peur.

PIETREMINE.

Le brave Commissaire.

S. GERMAIN, *en Commissaire.*

Nous aurons intérêts, dommages & dépens.

SCENE DERNIERE.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, LUCRECE, SUZON, CLEON, ELISE, BAZOCHE, LISETTE, S. GERMAIN.

ELISE.

JE viens pour mettre fin au grand bruit que j'entens.

PIETREMINE.

Ah ma femme!

ELISE.

Ce nom ne m'est pas dû.

PIETREMINE.

Ma bonne,

Quand le Contrat est fait, c'est un nom qu'on se donne.

ELISE.

Quand le Contrat eſt fait on ſe donne ce nom ?
J'appelle donc Monſieur mon mari.

PIETREMINE.

Quoi ?

ELISE.

Cleon ;
Remerciez Monſieur, d'avoir de bonne grace
Signé notre Contrat.

PIETREMINE.

Oh ! celui-là me paſſe,
Il veut ma femme encor ; quel diable d'épouſeur.

CLEON.

Je ne veux qu'elle ſeule, elle fait mon bonheur.
Meſdames contre moi n'ayez point de colere ;
Pour obtenir Eliſe il étoit néceſſaire....

PIETREMINE.

Mais ſçachons donc comment elle peut être à vous ?

LISETTE.

Vous avez crû ſigner le Contrat comme époux,
Et vous l'avez ſigné comme tuteur.

PIETREMINE.

J'enrage.
Et comment ai-je donc fait un ſi bel ouvrage ?

LISETTE.

Moyennant mille écus, Bazoche vous trahit ;
Demandez-lui plûtôt.

PIETREMINE, *à Bazoche.*

Eſt-il vrai ce qu'on dit ?

BAZOCHE.

Très-vrai, Monſieur, j'avois beſoin de cette ſomme,
Pour ceſſer d'être Clerc & me faire honnête homme.
Dans le monde il faut vivre avec un peu d'honneur,
Et pour faire une fin, je me fais Procureur.

PIETREMINE.

Bazoche me trahit ! lui qui toute ſa vie....

LUCRECE.

Je n'en ſuis point fâchée.

Me. RISSOLE'.

Et moi j'en ſuis ravie,
Vous comptiez ſans votre hôte, & c'étoit battre l'eau.
Il faut attendre au ſoir pour dire le jour beau.
(*Les violons préludent.*)
J'entens les violons.

PIETREMINE.

Le diable les emporte ;
Il eſt bien tems de rire.

Me. RISSOLE'.

Et pourquoi non ? qu'importe ?
Mes enfans, mal nouveau ſe guérit aiſément ;
Pour un amant perdu, l'on en retrouve cent.
Je ſçais bien que Marchand qui perd ne ſçauroit rire,
Mais où l'eſpoir n'eſt plus, l'amour bien-tôt expire.

ELISE.

Meſdames, contre moi n'ayez point de couroux.

LUCRECE.

Eliſe, votre amour vous excuſe envers nous.

PIETREMINE.

Et mes cent Loüis d'or.

BAZOCHE.

Ils me ſont dûs de reſte.

PIETREMINE.

Comment ?

BAZOCHE.

Je parlerai. Si quelqu'un me conteſte.

A Pietremine.

Vous ſçavez entre nous d'où vient tout votre bien ;
Et ſi je dis un mot.

PIETREMINE, *bas à Bazoche.*

Suffit, ne dites rien,
Quitte à quitte ; & pour vous, Cléon, je vous pardonne.
Eliſe eſt une fourbe, & je vous l'abandonne :
Puiſque fille elle a pû me jouer un tel trait,
Etant femme, jugez ce qu'elle m'auroit fait.
J'aurois droit de plaider pourtant, lorſqu'on dérobe.

S. GERMAIN, *quittant ſa robe.*

Si vous voulez plaider, je vous rends votre robe.
Et vous montre deſſous le valet de Cleon.

PIETREMINE.

Quoi ma robe ſervoit à couvrir un fripon ?

S. GERMAIN.

Fort à votre ſervice. Allons que dans la joye.
Et dans les flots de vin notre chagrin ſe noye ;
Et puiſque nous avons ici des violons ,
Il en faut profiter , rions , chantons , danſons.

LISETTE.

Il faudroit préparer quelque petite fête.

S. GERMAIN.

Pourquoi la préparer ? nous l'avons toute prête ,
Et chacun n'a qu'à mettre un proverbe en chanſon ;
On eſt dans ce goût-là céans.

LISETTE.

Il a raiſon ,
Cela divertira notre bonne Grand'mere ;
Proverbes & chanſons ſçûrent toujours lui plaire

S. GERMAIN.

Je ſçais m'en eſcrimer , auſſi quand je m'y mets ;
Je commence la fête , & j'en ai de tout prêts.

FIN.

LES PROVERBES,

DIVERTISSEMENT en Musique.

S. GERMAIN.

ALlons gai, Monſieur le Procureur ;
Contre fortune bon cœur.
Et montrez-vous joyeuſe,
Famille amoureuſe,
De la perte d'un amant
On ſe conſole aiſément,
Et dans ce ſiecle nôtre,
Un clou chaſſe l'autre.
Allons gai, Monſieur le Procureur ;
Contre fortune bon cœur.

Et dans ce ſiécle nôtre,
Un clou chaſſe l'autre.
Avoir un Amant à trois,
C'eſt aller contre les loix ;
Prenez-en trois chacune,

La chofe eſt commune.
Allons gay, Monſieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.

LUCRECE

Chaque jour à l'Amour dormant dans ſon berceau
Je joüois quelque tour nouveau;
Je détournois ſes traits, j'éteignois ſon flambeau,
Je déchirois ſon bandeau:
Il s'éveilla, je fus ſurpriſe.
Tant va la cruche à l'eau,
Qu'enfin elle ſe briſe.

Me. RISSOLE'.

Quand j'étois jeune & belle,
J'étois ſotte & cruelle;
O que d'heureux momens perdus!
Le tems paſſé ne revient plus.
Que de douceur charmante!
Que l'on vivroit content,
Si jeuneſſe ſçavoit,
Si Vieilleſſe pouvoit.

SUZON.

Si je trouvois un Amant
De bonne mine,

L'enverrois-je à ma voisine ?
Non vraiment.
S'il me disoit je t'aime,
Je répondrois de même,
Sans tant de façons,
Sans trop de raisons,
Sans chercher d'excuse,
Sans trouver de ruse,
Tu veux de moi,
Je veux de toi,
Voilà ma foi.
Qui refuse, muse.

ENTRE'E.

LUCRECE.

Mon amour est payé d'indifférence
Par un ingrat qu'un autre a sçû charmer ;
A mes dépens j'ai de l'expérience.
Il faut connoître avant qu'aimer.

LISETTE.

J'ai l'air joyeux, je ris, & je badine ;
Qui m'en croiroit plus facile auroit tort :
Il ne faut pas s'arrêter à la mine.
Il n'est pire eau, que l'eau qui dort.

BAZOCHE.

Aſſez long-tems j'ai ménagé Liſette,
Mais mon amour n'entend plus de raiſon ;
Et ſi jamais je la trouve ſeulette,
L'occaſion fait le larron.

Me. RISSOLE'.

A mon époux vivant j'étois fidelle,
J'avois juré de l'être après ſa mort,
Mais il n'eſt point de femme tourterelle,
Et les abſent ont toujours tort.

ENTRE'E.

LISETTE, *au Parterre.*

Au gré de nos tendres Amans
J'ai bien conduit cette manœuvre.
Meſſieurs, ſi vous êtes contens,
Applaudiſſez, voici le tems.
Toûjours *la fin couronne l'œuvre.*

S. GERMAIN, *au Parterre.*

J'invente un proverbe à l'inſtant,
Qui ne tombera pas à terre :
D'un Juge équitable & ſçavant,
On peut dire communément,
Il juge comme le Parterre.

Fin du Divertiſſement.

LA FOIRE S. LAURENT,

COMEDIE.

Représentée en 1709.

ACTEURS.

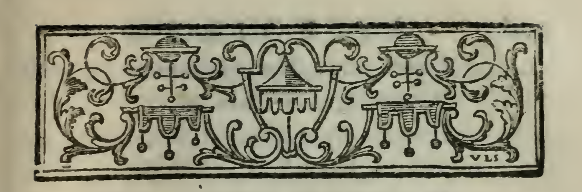
FRONIMOND, Pere de Lucile.
LUCILE, Fille de Fronimond,
Me. RAYMONDE, Belle-ſœur de Fronimond, amoureuſe de Therame.
THERAME, Amant de Lucile.
DANDINET, Gentil-homme de Beauce, Amoureux de Lucile.
LA VERDURE, Valet de Therame.
BLAISE, Payſan, Domeſtique de Therame.
GRISON, Valet de Fronimond.

BATELEURS.

L'ENROUE'.
GILLE.
BRAILLARD.

Pluſieurs Muſiciens & Muſiciennes, vêtus à l'Indienne.

La Scene eſt à la Foire S. Laurent.



LA FOIRE S. LAURENT.

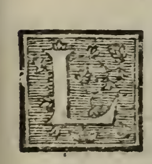
COMEDIE.

Le Théatre repréſente la Foire. Pluſieurs violons ſous des figures groteſques jouent des airs différens, pendant que pluſieurs Bateleurs & Farceurs appellent les paſſans.

SCENE PREMIERE.

L'ENROUE' GILLE BRAILLARD, THERAME, BLAISE.

L'ENROUE'



Es Danſeurs, Sauteurs, Voltigeurs,
Ce ne ſont point des bagatelles ;
On joue ici, Meſſieurs,
En perſonnes naturelles.

GILLE.

C'eſt ici chez nous ;

Entrez vîte ? dépêchez-vous.
Venez voir cette Parodie,
Avec ce Turc d'Italie.

BRAILLARD, *à Blaiſe.*

Voir ici ces beaux animaux,
Meſſieurs, le combat des Taureaux.
Ne vous amuſez pas davantage à la porte ;
Car on va commencer.

Les Bâteleurs, Farceurs & Violons rentrent dans leurs loges pour commencer leurs jeux.

BLAISE.

Le Diable vous emporte.
Eh morgué commencez, on ne commence pas,
Je nous en battons l'œil, jarni que de fracas :
Dans cette Foire-ci, l'on ne ſçauroit s'entendre.
Reprenons mon diſcours :

THERAME.

Et que veux-tu reprendre ?
Finis.

BLAISE.

Je diſois donc que j'avois de l'eſprit.

THERAME.

Je ſuis content de toi, mon cher Blaiſe, il ſuffit.

BLAISE.

Depuis un mois je ſuis venu de mon Village,
Dont vous êtes Seigneur, & j'ai déja fait rage.
C'eſt par moi.... Mais malgré tout ce que je vous fais.

Vous me laissez toujours laquais de vos laquais.

THERAME.

Va, j'aurai soin de toi ; cherche encor la Verdure,
Je ne puis m'en passer dans cette conjoncture.

BLAISE.

Je l'ai cherché par tout, & ne le trouve pas.

THERAME.

Où diantre est-il ? j'enrage, & dans cet embarras....

BLAISE.

Moi, je le chasserois.

THERAME.

Ah ! le voici.

SCENE II.

THERAME, LA VERDURE, BLAISE.

THERAME.

Quoi, traître,
Depuis trois jours entiers....

LA VERDURE.

Doucement notre Maître.

THERAME.

Lucile vient ici dans ce même moment,

Mon Rival l'y conduit. Cependant . . . .

LA VERDURE.

Doucement,

Que votre Rival vienne, & Lucile & ſon Pere,
Et toute leur ſéquelle : allez, laiſſez-moi faire.
Depuis trois jours entiers que je demeure ici,
Je ne me ſuis pas mal occupé, Dieu merci,
Et je n'ai pas toujours paſſé le tems à boire.
Soyez ſûr qu'il n'eſt point d'endroit dans cette Foire,
Dont vous ne ſoyez maître, enfin tout eſt à vous
L'homme aux Tableaux changeans, les Marchands, les Filoux,
L'homme ſans bras, le Turc, les Farceurs, juſqu'à Gille;
Tout eſt ici d'accord pour enlever Lucile.

THERAME.

Comment donc tous ces gens ſçavent notre ſecret?

LA VERDURE.

Quoiqu'ils ſoient tous à nous, ils ignorent le fait.
De leurs jeux ſeulement ils m'ont rendu le maître,
Sans pénétrer plus loin; & j'y ſçaurai paroître.
Sous leur propre figure : enfin je ne dis rien.
Vous verrez ſi tantôt je m'en tirerai bien;
Et ſi quand je m'en mêle on peut mieux contrefaire . . . .

THERAME.

THERAME.

Si mon Rival trop ſot, Fronimond trop ſevére,
Ne veulent point aller à ces ſpectacles-là ?

LA VERDURE.

La Foire ſaint Laurent n'a de beau que cela.
Quoiqu'il arrive enfin, j'enleverai Lucile.
L'argent que j'ai donné me rendra tout facile ;
De vos cent Louis d'or, auſſi je n'ai plus rien.

THERAME.

Quoi ! tout eſt dépenſé ?

LA VERDURE.

Bon, j'en ai mis du mien
L'homme ſans bras m'a pris lui ſeul trente piſtolles,
Jugez du reſte, & ſi ....

THERAME.

Du moins tu me conſoles,
Par l'eſpoir ....

LA VERDURE.

Eſperez que tout réuſſira.
Croyez-vous que Lucile auſſi conſentira
A cet enlevement ?

THERAME.

J'en ſuis ſûr. Voila Blaiſe
Qui vient d'apporter réponſe.

LA VERDURE.

J'en ſuis aiſe.
Lucile vous écrit, c'eſt la premiére fois.

THERAME.

On ne lui laiſſoit rien à ce que tu diſois,
Ni plume ni papier.

LA VERDURE.

Mais c'étoit elle-même
Qui l'avoit dit.

BLAISE.

Oh ! c'eſt que j'ai du ſtratagême.
Ce billet de Monſieur, ſans adreſſe ni rien,
Etoit bien chatouilleux. J'ai trouvé le moyen
De le rendre pourtant.

LA VERDURE.

C'eſt être bien habile ;
Car d'un pas Fronimond ne quitte point Lucile.

BLAISE.

Morguenne il n'a pas pu de moi ſe défier ;
Car j'ai fait le benêt, m'offrant pour Jardinier :
Bref, j'ai bien réuſſi malgré toute l'envie,
Je n'avois pourtant vu Lucile de ma vie.

LA VERDURE.

Quoi, jamais !

BLAISE.

Non morgué : c'eſt-là faire un grand coup.

LA VERDURE.

Tu l'as dû trouver belle.

BLAISE.

Un peu, mais pas beaucoup.

LA VERDURE.

Pas beaucoup !

BLAISE.

Non morgué.

THERAME.

Blaiſe eſt bien difficile.
Dans le monde il n'eſt rien au-deſſus de Lucile.

BLAISE.

Dame, je ne ſçais pas me connoître en biauté,
Quand c'eſt une biauté ſur tout de qualité ;
Ils ſe peinturont tant que je n'y connois goûte.
Il faut voir pour juger, n'eſt-il pas vrai ?

THERAME.

Sans doute.

BLAISE.

Or donc .... je ne ſçais plus ce que je vous diſois.

LA VERDURE.

Tu parlois de Lucile.

BLAISE.

Ah! oui je diſcourois
Avec le vieux vieillard, c'eſt je penſe ſon frere.

LA VERDURE.

Non ; c'eſt ſon pere.

BLAISE.

Enfin me tournant le derriére,
Il me l'a baillé belle à finir mon deſſein.
J'ai fait ſigne à Lucile, & j'ai mis dans ſa main
Le billet de Monſieur ; elle a quitté la place,

Et pis eſt revenue, & pis m'a de ſa grace
donné deux Louis d'or & réponſe au billet,
Et pis après....

THERAME.

Tu m'as raconté tout le fait:
Il s'agit maintenant d'enlever cette Belle.

LA VERDURE.

Blaiſe tout doucement va t'en au devant d'elle,
Et vient nous avertir.

BLAISE *bas.*

Oui... comme je viendrai;
J'en veux avoir l'honneur & je l'enleverai
Moi tout ſeul ſi je puis.

SCENE III.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

QU'a-t-on pû vous écrire?
Ne le puis-je ſçavoir?

THERAME.

Hélas! tu le peux lire.
Ma lettre lui parloit de cet enlevement,
La priant d'y donner un plein conſentement;
Tu vas voir ſa réponſe; elle eſt pourtant d'un ſtile...

LA VERDURE.

Qui vous plaît.

THERAME.

Non, je veux que l'on ſoit moins facile,
Qu'on ſe défende un peu.

LA VERDURE.

Monſieur, on ne voit plus
Dans ce ſiécle pervers de ces rudes vertus
Qui vous éclabouſſoient de dix pas à la ronde;
Demandez-le plûtôt à Madame Raymonde,
La tante de Lucile; elle eſt de ce vieux tems,
Et ſouvent le rappelle en liſant ſes Romans.
Elle vous aime un peu, pourtant la bonne Dame.

THERAME.

Ah! ne plaiſante point, & lis.

LA VERDURE, *liſant.*

Au beau Thérame.

De votre amour perſuadée,
Vous pouvez m'enlever, ma tendreſſe y conſent;
Je m'en forme une aimable idée,
Et je crois cela fort plaiſant.

La petite fripone, elle s'enhardit bien.

THERAME.

Ce ſtile me ſurprend & je n'y connois rien;
Car dans nos entretiens, ſérieuſe & timide,
J'amais rien de pareil.

LA VERDURE.

C'eſt l'Amour qui la guide;

Pour ſon enlévement, ſi l'on manque ce jour ;
Elle conçoit fort bien qu'il n'eſt plus de retour.
Mais à propos Griſon, le Valet de ſon pere,
Dans tout cet embarras nous ſeroit néceſſaire ;
Après avoir reçu de bon argent de vous,
Il nous néglige un peu.

THERAME.

Que peut-il plus pour nous ?
C'eſt par lui que j'ai ſçû que partie étoit faite,
Pour aller à la Foire, & depuis il la guette ;
Et c'eſt ſur ſon avis que je me rends ici,
Il doit même venir m'avertir : Le voici.



SCENE IV.

THERAME, LA VERDURE, GRISON.

THERAME.

HE bien, Griſon ?

GRISON.

Monſieur, voici tout notre monde ;
Pere, Rival, Maitreſſe, & Madame Raymonde.

THERAME.

Quoi ! cette vieille folle en eſt auſſi ! Tans pis.

GRISON.

Pourquoi donc ? vous étiez jadis ſi bons amis.

LA VERDURE.

Il feignoit de l'aimer afin de voir ſa niéce.

THERAME.

Laiſſons cela.

GRISON.

Toujours votre ſort l'intéreſſe ;
Elle vous compte encore au rang de ſes amans ;
Souvent elle vous nomme en liſant les Romans.
Cependant je lui crois quelqu'autre amour en tête ;
Car ſa Suivante, enfin, qui n'eſt pas une bête,

L'a vû tantôt répondre avec empressement
A certain billet doux.

LA VERDURE.

Et qui seroit l'amant ? . . .

GRISON.

Monsieur l'a bien été.

LA VERDURE.

Mais pour se moquer d'elle.

GRISON.

La Dame a crû pourtant la chose bien réelle ;
Encor . . . .

THERAME.

C'est trop parler d'un objet que je hais,
Finissez, & venons au plutôt aux effets.

GRISON.

Il n'est pas tems, nos gens sont aux Marionettes
Votre sot de Rival se plaît à leurs sornettes,
Et fait de tels éclats, que chacun rit de lui,
Il voudroit que cela ne finit d'aujourd'hui.

THERAME, *à la Verdure.*

As-tu mis là quelqu'un de notre intelligence ?

LA VERDURE.

Non, pouvois-je prévoir pareille extravagance ?
Et que votre Rival s'en iroit d'abord là ?

THERAME.

Il ne verra peut-être aujourd'hui que cela ?

GRISON.

Il veux voir tous les jeux ; mais ce qui m'embarasse,
C'est

C'est que la nuit s'approche, & que le tems se passe.
De plus ce Campagnard rit à tous les passans,
Il s'arrête à tous coups, admire à tous momens,
Et même en arrivant, l'une de ces Donzelles,
Que le premier venu ne trouve point cruelles,
L'a d'un petit souris un peu gracieusé,
Il s'y seroit ma foi volontiers amusé.

THERAME.

Avec tous ces défauts Fronimond l'idolâtre.
Où diantre a-t-il pêché ce maudit Gentillâtre ?
Dans le fond de la Beauce ; un homme sot, malfait.

GRISON.

C'est parce qu'il est Fils de Monsieur Dandinet,
Son ancien ami, qu'il aime, qu'il revere.

THERAME.

Après avoir reçû la parole du pere
Et le cœur de la fille, il faut que ce lourdaut
Se trouve en mon chemin, il faut enfin, il faut ... ?

LA VERDURE.

Il faut, mais il falloit en dégoûter le pere.
Et toi qui devois tant les brouiller ....

GRISON.

Comment faire ?
Quand le gendre fait mal, le beau pere applaudit,
Et le gendre d'ailleurs jamais ne contredit,
L'un approuve toujours, l'autre jamais ne blâme.
Quand j'aurois les talens & l'esprit d'une femme,
Je ne pourrois jamais brouiller de tels esprits,

C'est pourtant un écueil pour les meilleurs amis.
Mais les voici.

LA VERDURE.

Gardez d'être apparçû du Pere,
Entrez dans cette loge, & puis laissez-moi faire.

THERAME.

Que je voye un moment Lucile.

LA VERDURE.

Ah! sans tarder
Entrez.

THERAME.

Un seul moment.

LA VERDURE.

Non, c'est trop hazarder.
Ils entrent dans une loge.

SCENE V.

FRONIMOND, Me. RAYMONDE, LUCILE, DANDINET.

FRONIMOND.

NOn, je n'ai jamais vû de Gentil-homme en France
D'une meilleure humeur.

DANDINET.

Oh vraiment! je le pense.

FRONIMOND.

Vous reſſuſciteriez un mort.

DANDINET.

Je ſuis plaiſant,

N'eſt-ce pas ? jovial.

LUCILE *ſérieuſe.*

Oui fort réjouiſſant.

FRONIMOND.

Vous m'avez bien fait rire à ces Marionettes.
Ma Fille, qu'eſt-ce donc ? quelle mine vous faites ?
Vous ſoupirez, voyez votre futur époux,
Et ma ſœur, votre tante ; enfin voyez-nous tous,
Notre humeur vous devroit inſpirer de la joye.
Voyez.

LUCILE.

Que voulez-vous, mon Pere, que je voye ?
Je ne ſuis point contente, & je voudrois en vain.....

DANDINET.

Là, ne vous fâchez pas, vous la ſerez demain
Vous me poſſederez, ſoyez plus patiente ;
Si vous attendiez donc, comme a fait votre tante,
Des trente & quarante ans.

Me. RAYMONDE.

Pour avoir attendu,
Grace au Dieu de l'Amour, je n'aurai rien perdu ;
Il m'offre dans ce jour, m'ayant fait tant attendre,
Le ſujet le plus beau, le mieux fait, le plus tendre,
Qui ſoit ſous ſon empire.

FRONIMOND.

Avec tous vos Romans,
Ma ſœur, vous avez eû toujours quarante amans;
Mais ils n'étoient ma foi, tous que dans votre idée.

Me. RAYMONDE.

Oh! pour cette fois-ci j'en ſuis perſuadée,
La choſe eſt bien réelle, & j'en ai preuve en main.

FRONIMOND.

Mais quel eſt celui-ci?

Me. RAYMONDE.

Vous le ſçaurez demain.
Le plaiſir de l'amour n'eſt que dans le myſtere,
Dans les difficultés.

FRONIMOND.

Par ma foi pour bien faire,
Ma Sœur, vous devriez brûler tous ces Romans
Qui vous rempliſſent trop de leurs grands ſentimens.

DANDINET.

Faites tout comme moi: je ne lis aucun livre,
Et ſi j'ai de l'eſprit.

Me. RAYMONDE.

Le bel exemple à ſuivre!
Mais vous ſerez content, mon Frere; & mon eſpoir
Eſt de faire finir mon Roman dès ce ſoir;
La Foire me fournit une grande avanture,
Qui pourra parvenir à la race future.

FRONIMOND.

Ma foi vous êtes folle; avec tous vos diſcours!

Me. RAYMONDE.

J'ai folâtré long-tems avecque les Amours ;
Mais il faut en venir enfin au mariage ,
A la conclusion.

FRONIMOND.

Vous n'êtes plus en âge ,
Ma Sœur . . . .

Me. RAYMONDE.

Pour mieux parler je n'y suis pas encor ,
Mais mon Frere , l'Amour me fait prendre l'essor.

(Apercevant Blaise qui lui fait signe.)

Ne vois-je pas l'agent de l'objet de ma flâme.
Oui , je touche au moment , & je sens dans mon ame . . . .
Je vous quitte.

FRONIMOND.

Comment ! Pourquoi nous quittez-vous ?

Me. RAYMONDE.

Je quitte mes parens pour suivre mon époux ;
Adieu , l'amour l'emporte enfin sur la nature ,
Et dans peu vous sçaurez toute mon avanture.



SCENE VI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE.

FRONIMOND.

QUel galimatias !

DANDINET.

Vous la laiſſez aller ?

FRONIMOND.

Que faire, elle extravague, on a beau lui parler,
Point de raiſon, bien-tôt j'y prétens donner ordre.

DANDINET.

Elle vous donnera bien du fil à retordre.
Quand une femme eſt ſage, elle fait enrager ;
Jugez quand elle eſt folle !

FRONIMOND.

Il y faudra ſonger.



SCENE VII.

FRONIMOND, LUCILE, DANDINET, LA VERDURE.
sous la figure de Monsieur le Rat, qui montroit des tableaux à la Foire.

LA VERDURE.

VOir ici ces Tableaux changeans,
Vous en serez contens,
Bien contens;
Très contens.

DANDINET.

Voyons cela.

FRONIMOND.

Ce sont des bagatelles pures.

LA VERDURE.

Vous verrez ces belles Peintures,
Avec ces riches bordures,
Le tout, Messieurs, à peu de frais;
Ces beaux ouvrages,
Ont été faits
Par les mains des Sauvages,
Et vous en serez satisfaits,
Bien satisfaits,

Très satisfaits,
Fort satisfaits,
Extrêmement satisfaits.
La chose est très-bien ordonnée :
Vous y voyez le jour le plus beau de l'année.
L'amour sans interêt, avec la clef des cœurs.
Ne perdez point de tems, entrez vîte, Messieurs.

FRONIMOND.

Il faut avoir bonne cervelle....

LA VERDURE.

On ne prend qu'une bagatelle.
Vous y voyez de plus ce beau Tableau mouvant.
Entrez, Monsieur; & si vous n'êtes pas content,
Et si la chose n'est pas belle,
En sortant
Je vous rends votre argent;
Mais je suis assuré que vous serez content,
Bien content,
Fort content,
Très content,
Extrêmement content.

DANDINET.

Comment vous nomme-t-on ?

LA VERDURE.

Mon nom est Fatiguant.

FRONIMOND.

Aussi l'êtes-vous bien : toujours la même notte
Depuis dix ans, pour voir une chose aussi sotte..

LA VERDURE.

Je vous en prie entrez.

DANDINET.

Il faut bien s'amuſer ;

Il nous en prie, & moi je ne puis refuſer.

FRONIMOND.

Je reconnois bien là l'humeur de votre pere,

Il ſe livroit à tout.

DANDINET.

C'eſt tout comme ma mere ;

Qui, dit-on, n'a jamais rien refuſé : ma foi

Cela naît dans le ſang, faites tout comme moi ;

Entrez.

FRONIMOND *riant.*

Il le faut bien, puiſque l'on nous en prie

Quoiqu'au fond ce ne ſoit qu'une badinerie ;

Mais ce que vous voulez, il faut bien le vouloir.

LA VERDURE.

Pardonnez-moi, Monſieur, la choſe eſt belle à voir,

Très belle à voir,

Très jolie à voir,

Très curieuſe à voir,

Le Roy l'a voulu voir,

Ce n'eſt point menterie,

Et vous n'avez rien vû de pareil en la vie.

(*Ils entrent dans la loge.*)

SCENE VIII.

THERAME, LA VERDURE, GRISON.

LA VERDURE *à Therame.*

LE beau coup de filet, ne perdons point de tems,
Je m'en vais amuser le Vieillard là dedans,
Et Grison le benêt. Attendez votre proye,
Dans un moment d'ici, Monsieur, je vous l'envoye.

SCENE IX.

THERAME *seul.*

O trop heureux Therame ! ô moment fortuné !
Je vais ravir l'objet qui m'étoit destiné.
Je m'embarasse peu que le pere en murmure,
Qu'il veuille proceder contre une telle injure ;
Sa fille est toute à moi, je ne lui vole rien,
Je ne fais seulement que reprendre mon bien ;
Et Lucile y consent. La voici.

SCENE X.

THERAME, LUCILE *sortant de la loge.*

LUCILE.

Quoi, Thérame,
C'est vous, pouvez-vous bien vous hazarder ? . . . .

THERAME.

Madame.

LUCILE.

Si mon pere vous voit, à quoi m'exposez-vous.

THERAME.

Mes parens sçauront bien appaiser son couroux ;
Ne perdons point de tems, venez, belle Lucile.
Fuyons.

LUCILE.

A quoi tend donc ce discours inutile ?

THERAME.

Les momens nous sont chers.

LUCILE.

Quel est donc votre espoir ?
Me croyez-vous personne à trahir mon devoir ?

THERAME.

L'irrésolution nous va perdre, Madame,
Pour cet enlévement tout est prêt.

LUCILE.

Quoi, Thérame;
C'eſt un enlévement que vous me propoſez ?
Vous me connoiſſez mal, & vous vous abuſez ;
Je vous aime, il eſt vrai, & ne m'en ſçaurois taire;
Mais un ſi grand deſſein, une pareille affaire,
Meritoit bien du moins mon aveu.

THERAME *lui montrant la lettre.*

Ce projet
Par ce billet de vous....

LUCILE.

Comment donc, quel billet ?

THERAME.

Le billet ce matin qu'il vous a plû m'écrire,
Que voilà.

LUCILE *étonnée, prend la lettre.*

Donnez-moi.

THERAME.

Voulez-vous vous dédire ?

LUCILE.

Croyez.... Mon Pere vient, & tôt retirez-vous.

THERAME *ſe cachant.*

Juſte Ciel !

SCENE XI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE.

FRONIMOND.

Pourquoi donc vous éloigner de nous ?

LUCILE.

Je m'ennuyois de voir toutes ces bagatelles,
Je prenois un peu l'air.

DANDINET.

Voyons choses nouvelles,

FRONIMOND.

Faisons deux ou trois tours, & puis nous reviendrons.

DANDINET.

Voyons l'Homme sans bras.

FRONIMOND.

Tantôt nous le verrons ;
Grison suis-nous.



SCENE XII.

THERAME.

O Ciel ! que veut-elle me dire !
Quelle froideur après ce qu'elle vient d'écrire !
Pourquoi ſi bruſquement reprendre ſon billet ;
Elle rompt avec moi, je la perds, c'en eſt fait.
Hélas ! je me plaignois de la trouver facile.

SCENE XIII.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

QUoi vous êtes ici ! qu'a-t-on fait de Lucile !
L'avez-vous miſe en lieu de ſûreté. Mais quoi !
Quel deſeſpoir !

THERAME.

Lucile hélas ! trahit ma foi.

LA VERDURE.

En voilà bien d'un autre, à quoi ſert donc ſa lettre ?

THERAME.

A me deſeſperer.

LA VERDURE.

Ayant ſçû vous promettre....

THERAME.

Elle en vient de marquer un ſoudain repentir.

LA VERDURE.

Cependant de ces lieux il ne faut point partir.
Sans l'enlever. Je veux....

THERAME.

Quoi! ſans qu'elle y conſente!

LA VERDURE.

Les Filles ſont ſouvent d'humeur contrariante.
A toutes ces façons n'ayons aucun égard:
Pour vouloir s'en dédire, elle s'y prend trop tard.

THERAME.

Gardons-nous de lui faire un ſi ſenſible outrage.

LA VERDURE.

De ſon refus peut-être à preſent elle enrage,



SCENE XIV.

THERAME, GRISON, LA VERDURE.

GRISON.

Monsieur, Lucile vient de me prier tout bas,
De vous dire qu'elle est prête à suivre vos pas,
Qu'elle consent à tout ; que de votre innocence
Elle a presentement entiere connoissance.

LA VERDURE.

Ne sçavois-je pas bien qu'on se repentiroit ?

GRISON.

Elle m'a dit encor qu'elle vous instruiroit
D'un secret....

LA VERDURE.

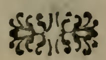
Tout cela n'étoit rien que grimace,

THERAME.

Enfin quoi qu'il en soit, que faut-il que je fasse ?

LA VERDURE.

Rien : demeurez ici, je vais avec Grison
Jouer à nos benêts un tour de ma façon.



SCENE

SCENE XV.

THERAME *seul.*

REprenons quelque eſpoir après ma juſte
crainte :
Votre flame pour moi n'eſt pas encore éteinte,
Adorable Lucile, & c'eſt aſſez pour moi ;
J'oſerai tout braver lorſque j'ai votre foi.

SCENE XVI.

THERAME, BLAISE.

BLAISE *eſſoufflé.*

A La fin vous voilà ; je cours toute la Foire
Sans vous trouver. Morgué j'ai gagné de quoi
boire.

THERAME.

Je n'ai bougé d'ici.

BLAISE.

La Verdure, ma foi,
Avec tout ſon eſprit n'a pas tant fait que moi.

THERAME.

Comment donc, qu'as tu fait ?

BLAISE.

Ayez l'ame joyeuſe ;
Je viens....

THERAME.

Quoi ?

BLAISE.

D'enlever enfin votre amoureuſe,
Moi ſeul j'ai fait le coup.

THERAME *en l'embraſſant.*

Ce que j'ai de bonheur
Me vient toujours par toi.

BLAISE.

Vous le voyez, Monſieur,
J'ai baillé ce matin votre lettre à Lucile,
Je l'enleve ce ſoir ; ſuis-je un garçon habile ?

THERAME.

Je ferai ta fortune.

BLAISE.

Oh je n'en doute pas :
Ça le merite bien .... Avec ſon grand ſtacas
La Verdure pourtant ne m'a pas fait la nique.

THERAME.

Mais où Lucile eſt-elle ?

BLAISE.

Elle eſt dans la boutique....
De ce certain Marchand ... Vous connoiſſez cela,
Un vendeur de tiſanne.

THERAME.

Elle n'eſt pas bien là :
Il faut l'en retirer en toute diligence ;
Conduis-moi.

BLAISE.

Baillez-vous un peu de patience
Il faut m'attendre ici, je vais vous l'amener.

THERAME.

Oui, mais ſi tu ne ſçais te précautionner
Le pere qui la cherche ...,

BLAISE.

Oh, j'ons de la prudence,
Et je ſçaurois fort bien avoir la prévoyance
De lui cacher le nez avec ſa coëffe.

THERAME.

Bon,
C'eſt bien dit.

BLAISE.

Je ſçavons raiſonner la raiſon.

THERAME.

Cours vîte, je t'attens.



SCENE XVII.

THERAME *seul.*

SAns chercher de finesse,
Des autres ce lourdaut a surpassé l'adresse ;
C'est par lui seul enfin que je vais être heureux ?
Il me rend possesseur de l'objet de mes vœux.
Mais voici la Verdure.

SCENE XVIII.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

ALlons, Monsieur, courage,
Grison a d'un Potier renversé l'étalage :
L'on retient Fronimond pour en payer les frais,
Disant qu'un Maître doit payer pour son laquais.
Il s'en deffend beaucoup. Pendant cette querelle,
Il vous est fort aisé d'enlever votre Belle.
Venez.

THERAME.

L'affaire eſt faite, il n'en eſt plus beſoin ;
Un plus adroit que toi vient d'en prendre le ſoin.

LA VERDURE.

Il faut donc qu'il ait fait très grande diligence ;
Car j'ai toujours couru dans mon impatience.

THERAME.

Elle eſt en mon pouvoir, il ſuffit.

LA VERDURE.

Ah fort bien :
Avouez cependant que c'eſt par mon moyen.

THERAME.

Non, je ne ſuis de tout redevable qu'à Blaiſe :
Lui ſeul a fait le coup.

LA VERDURE.

Monſieur, ne vous déplaiſe,
Je ne ſçaurois encor m'imaginer comment.



SCENE XIX.

THERAME, BLAISE, LA VERDURE, Me. RAYMONDE.

THERAME.

LE voici qui m'amene un objet si charmant,
Mais que vois-je !

BLAISE *à Thérame.*

Monsieur voilà votre Lucile.

à la Verdure.

Et vous, retirez-vous, vous êtes inutile.

LA VERDURE.

C'est là Lucile ?

BLAISE.

Hé oui celle à qui ce matin
J'ai rendu le billet.

LA VERDURE.

Au diable le matin.

BLAISE.

Otez donc votre coëffe afin que l'on vous voye.

LA VERDURE.

C'est Madame Raymonde.

Me. RAYMONDE.

Ah que je sens de joye !
La pudeur la combat : mais puisqu'à ce billet

J'ai répondu d'un ſtile ; enfin cela vaut fait.
Allons, enlevez-moi, j'ai lâché la parole,
Et de plus mon écrit.

LA VERDURE *à part.*

Maugrebleu de la folle

BLAISE *à Thérame.*

Vous ne lui dites rien. Parmi les gens de Cour
Ce ſont les femmes donc qui déclarent l'amour ?
Parmi nous payſans, cela n'eſt pas tout comme,
Et la femme morgué jamais n'agace l'homme.

Me. RAYMONDE.

Affrontons les dangers, & parcourons les mers
Que l'amour nous conduiſe au bout de l'Univers.
Quel plaiſir d'habiter un antre inacceſſible,
M'y voir ſeule avec vous.

LA VERDURE.

Et qu'un Monſtre terrible
S'en vînt vous devorer ; qu'après cela Monſieur
Au deſeſpoir penſât en mourir de douleur :
Que cela ſeroit beau !

Me. RAYMONDE.

Cher objet de ma flâme ;
Vous ne me dites rien.

BLAISE.

Allons, Monſieur Thérame ;
Morguenne embraſſez-là ſans faire de façon.

THERAME.

Tais-toi, maraut.

BLAISE.

Ah, ah! morgué c'eſt tout de bon.
Que diable a-t-il mangé?

THERAME *bas.*

Mon pauvre la Verdure,
Je n'ai recours qu'à toi dans ma triſte avanture.

LA VERDURE *à Thérame.*

(*à Me. Raymonde.*)

Ne vous démontez point, Madame, en ce moment
Je vais tout preparer pour votre enlévement:
Entrez dans cet endroit, dont Monſieur eſt le Maître.
Ne faites point de bruit, & gardez de paroître.

Me. RAYMONDE.

Quoi ſeule?

LA VERDURE.

Ce garçon dont l'eſprit eſt charmant,
Vous tiendra compagnie, & c'eſt pour un moment.

Me. RAYMONDE.

Un moment eſt beaucoup loin de ce que l'on aime.

BLAISE.

Je ſerai près de vous; c'eſt un autre lui-même.



SCENE

SCENE XX.

THERAME, LA VERDURE.

THERAME.

VOilà le dernier coup qui pouvoit me frapper.

LA VERDURE.

Où Diable ce lourdaut s'est-il allé tromper !
Mais aussi vous avez bien manqué de prudence,
Confier un billet d'une telle importance
Au plus sot ....

THERAME.

Tu sçais bien que je n'avois que lui,
Vous étiez tous ici.

LA VERDURE.

Mais pour comble d'ennui ....

SCENE XXI.

THERAME, LA VERDURE, GRISON.

GRISON.

A Quoi ſongez-vous donc, & que voulez-vous faire ?
Je mets dans l'embaras le rival & le pere.
Je fais ſigne à Lucile & perſonne ne vient ;
Quelle Indolence ici tous les deux vous retient ?
L'occaſion vingt fois s'eſt offerte.

THERAME.

J'enrage.
Ce maudit Blaiſe....

LA VERDURE.

Allons ſans tarder davantage....

GRISON.

Il n'eſt plus tems, nos gens viennent de ce côté.
Pour voir l'Homme ſans bras.

LA VERDURE.

Rien n'eſt encor gâté ;
L'Homme ſans bras n'eſt point à preſent à la Foire ;
A vos dépens il eſt au cabaret à boire ;
N'importe, il faut jouer d'un tour de mon métier ;
Je vais vous déguiſer, & vous viendrez crier.
Pour appeller le monde.

THERAME.

Ah ! fy.

LA VERDURE.

Laiſſez-moi faire.

THERAME.

Je ne pourrai jamais.

LA VERDURE.

Mais il eſt néceſſaire.
Monſieur, que vous jouiez un rôle en tout ceci.

THERAME.

Mais ....

LA VERDURE.

Pour mieux attraper le Vieillard. Le voici.
Entrez vîte.

THERAME.

Allons donc.

LA VERDURE.

Toi Griſon, fais enſorte
D'amuſer un moment le Vieillard à la porte.
Pour nous donner le tems.

CRISON.

Il ſuffit, j'entens bien.

SCENE XXII.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

FRONIMOND.

Voilà notre butor.

DANDINET.

Hé ne lui dites rien,
Je n'ai jamais tans pris de plaisir en ma vie.
Qu'en voyant renverser les pots, la poterie.

FRONIMOND.

Il m'en coûte, & cela n'est pas fort obligeant.

DANDINET.

Bon ! le plaisir valoit la moitié de l'argent.



SCENE XXIII.

THERAME *déguisé en Indien.* FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

THERAME.

C'est ici la victoire
De la Foire.
Venez voir cet Homme sans bras,
Qui fait avec ses pieds ce qu'on ne pourra croire,
Et ce qu'avec leurs mains d'autres ne feroient pas.

DANDINET.

Voyons l'Homme sans bras, c'est ici qu'il demeure.

THERAME.

Oui, Monsieur & l'on va commencer tout à l'heure.

DANDINET.

De quel pays est-il ?

THERAME.

Des Indes.

DANDINET.

Ah ! tant mieux.
Un Indien ; cela doit être curieux.

Si c'étoit un François, quand il feroit merveilles ;
Quand il enchanteroit les yeux & les oreilles,
Il ne me plairoit pas autant qu'un Indien :
Ah ! je suis là dessus d'un goût Parisien,
La nouveauté sur tout me plaît, bonne ou mauvaise.

THERAME.

Messieurs, mettez vous-là, vous verrez à votre aise.

On ouvre une premiere ferme.

DANDINET.

Plusieurs Indiens paroissent.

Hé bien, où donc est-il cet Indien sans bras ?

THERAME.

Monsieur, il va paroître, il ne commence pas ?
On chante auparavant.

DANDINET.

Hé bien donc que l'on chante :
Mais pourquoi ces chansons ? cela m'impatiente.

THERAME.

Les airs qu'on va chanter vous feront du plaisir ;
Le hazard les a faits selon votre désir,
C'est sur la nouvauté.

DANDINET.

Je l'aime à toute outrance.

THERAME.

Seoyez-vous donc, Messieurs, afin que l'on commence.

UNE INDIENNE *chante.*

PREMIER COUPLET.

La nouvauté rend la Foire féconde,
Dans ces lieux chacun abonde,
Malgré les chaleurs de l'Eté.
Quel charme, quels attraits attirent tant de monde?
La nouveauté.

SECOND COUPLET.

La nouvauté fait changer la fortune;
Une belle trop commune
Perd tout le prix de ſa beauté,
Qui vous fait tous courir de la blonde à la brune?
La nouveauté.

UN INDIEN *chante.*

Sans la nouvauté,
Tout ennuye
Dans la vie,
Sans la nouvauté.
Mon voiſin entêté,
Trouve ma femme jolie;
De la ſienne il eſt dégoûté,
Et j'en ſuis enchanté.

Ensemble.

Sans la nouveauté,
Tout ennuye
Dans la vie,
Sans la nouveauté.



SCENE XXIV.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, THERAME *déguisé en Indien*, GRISON, LA VERDURE *sous la figure de l'Homme sans bras.*

Quatre INDIENS.

Quatre Indiens conduisent un petit Théâtre; sur lequel est la Verdure sous la figure de l'Homme sans bras de la Foire. Il a à côté de lui deux autres Indiens qui jouent du Haut bois, & se mêlent avec l'Orquêstre pour jouer la marche sur laquelle ils arrivent.

LA VERDURE *ôte son chapeau avec son pied, & salue la compagnie.*

L'Indien sans pareil est votre serviteur,
Messieurs & Dames, c'est pour lui beaucoup d'honneur
De pouvoir divertir l'honnête compagnie ;
Et c'est de tout son cœur qu'il vous en remercie.

DANDINET *riant.*

Ma foi je suis sçavant, plus que je ne pensois,
Et j'entens l'Indien tout comme le François.

FRONIMOND.

Voir un homme sans bras n'est qu'une bagatelle,
Et ce n'est pas pour nous une chose nouvelle.

THERAME *déguisé.*

Ce qu'il fait de ses pieds en fait la rareté.

DANDINET.

Tenez, pour exciter la curiosité,
Vous devriez montrer une femme sans tête,

LAVERDURE.

Où diable la trouver ; il faudroit être bête,
Pour la vouloir chercher : l'on trouveroit bien mieux
Un homme sans cervelle, & même dans ces lieux.

DANDINET.

Cela s'adresse à vous, beau-pere, il vous regarde.

FRONIMOND.

Cela s'adresse à moi ?

LAVERDURE.

Non, Monsieur, je n'ai garde.

DANDINET.

Comment seroit-ce à moi ?

LAVERDURE.

Monsieur, je ne dis rien.

DANDINET.

Partageons entre nous le compliment.

FRONIMOND.

Fort bien.

LA VERDURE.

Meſſieurs, les Indiens ont pouvoir de tout dire.

DANDINET.

Allez, j'ai de l'eſprit, je prens cela pour rire.

FRONIMOND.

Ça voyons donc vos tours ;

LA VERDURE.

J'en vais faire un charmant.

Quelqu'un ſçait-il jouer au Piquet ?

DANDINET.

Oui vraiment ;

Perſonne en mon pays ne m'oſe tenir tête.

FRONIMOND.

Et moi ſans vanité je n'y ſuis pas trop bête.

LA VERDURE *bat les Cartes avec ſes pieds.*

Allons Meſſieurs, coupez, je vous donne la main.

FRONIMOND.

Ma foi, ce qu'il fait là paſſe l'effort humain !

THERAME *ôtant ſa barbe.*

Profitons du moment, adorable Lucile . . . .

LUCILE.

C'eſt vous, Thérame, ô Ciel !

THERAME.

Notre fuite eſt facile ;

Et ſi vous conſentez . . . .

LUCILE.

Oui, je consens à tout ;
Mon pere a mis enfin ma patience à bout ;
Et ma tante de plus par sa lettre.

THERAME.

Lucile ;
Nous en pourrons parler dans un tems plus tranquile :
Mais à present je crains que le moindre regard .... ;

LUCILE.

Allons.

SCENE XXV.

FRONIMOND, DANDINET, LA VERDURE.

LA VERDURE.

Je viens de faire une admirable écart ;
Parlez ; mais sans parler voilà mon jeu sur table ,
Et vous êtes repic , & capot.

DANDINET *voyant qu'il est capot.*

Comment Diable ?

FRONIMOND.

Il a filé la carte ; & pour nous abuser ....

LA VERDURE.

D'avoir la main subtile on ne peut m'accuser ,

Puiſque je n'en ai point.

DANDINET.

La choſe eſt admirable.
Ne pourriez vous point faire encore un tour ſemblable ?

LA VERDURE.

Non pas ; mais là-deſſus j'ai fait une chanſon,
Je vais l'accompagner avec mon Tympanon.

(*Il chante, & s'accompagne des pieds avec le Tympanon.*)

Si je n'ai mains ni bras,
C'eſt lorſqu'il faut rendre :
Meſſieurs, je n'en manque pas,
Quand il faut prendre :
Mais ſur tout pour duper un ſot,
Et le faire repic & capot,
Je ne ſuis pas manchot.

FRONIMOND.

C'en eſt aſſez, allons, Lucile. Où donc eſt-elle ?

LA VERDURE.

Vous plairoit-il encor quelque chanſon nouvelle ?

FROMIMOND, *ne voyant point Lucile.*

Allez au Diable, vous & votre nouveauté :
Lucile....

GRISON, *montrant un autre côté que celui par lequel Thérame a enlevé Lucile.*

Elle a paſſée, je crois, de ce côté.

FRONIMOND.

Toute ſeule ?

GRISON.

Je crois qu'un jeune homme l'emmene.

FRONIMOND.

Et tôt courons après.

DANDINET.

Bon, bon, c'eſt bien la peine.

FRONIMOND.

Comment donc ? pour ma Fille eſt-ce-là votre amour ?

DANDINET.

Il eſt tard à préſent, demain il ſera jour.
Cela ſe trouvera.

FRONIMOND.

Ciel ! quelle indifférence !
J'enrage, & j'ai trop loin porté la complaiſance.
J'ai refuſé ma fille à Thérame, pour vous ;
Je m'en repens.

DANDINET.

Ah ! ah !

FRONIMOND.

Vous n'êtes entre nous
Qu'une bête, un vrai ſot.

DANDINET.

Gageons que c'eſt mon pere
Qui vous écrit cela ; c'eſt ſon ſtyle ordinaire :
Il me donne toujours de ces ſobriquets-là.

FRONIMOND.

Que faire ? quel remede apporter à cela ?
Si celui qui l'enleve eſt de bonne famille,
Pour me vanger de vous je lui donne ma fille,

LA VERDURE.

Il eſt bon Gentil-homme, il n'eſt rien plus certain,
J'en léverai le pied, & s'il le faut la main.

Il leve le pied & la main enſemble, & quittant dans l'inſtant ſon habit d'Indien, il paroît tout d'un coup ſous ſa figure de Valet.

C'eſt Thérame.

FRONIMOND.

Comment ?

LA VERDURE.

Oüi, Monſieur, c'eſt mon Maître ;
Dans les bons ſentimens où je vous vois paroître,
Griſon, va le chercher.



SCENE XXVI.

FRONIMOND, Me. RAYMONDE, BLAISE, LA VERDURE.

Me. RAYMONDE.

Je m'ennuye à la fin,
Et je prétens sçavoir quel sera mon destin.
Hola, quelqu'un ici n'a-t-il point vû Thérame,
Mon ravisseur ? le trouble augmente dans mon ame.

FRONIMOND.

Que cherchez-vous, ma sœur ?

Me. RAYMONDE.

D'où viennent tous ces bruits !

LA VERDURE.

C'est un ènlévement.

Me. RAYMONDE.

J'en suis au moins, j'en suis,
N'allez pas m'oublier, c'est moi qui suis la Dame,

FRONIMOND.

Vous ?

Me. RAYMONDE.

Et le Cavalier est l'amoureux Thérame,
Qui m'enleve.

FRONIMOND.

FRONIMOND.

Comment ? & vous êtes ici ?
Et ma fille avec lui ?

Me. RAYMONDE.

Que veut dire ceci ?
On s'eſt trompé.

BLAISE.

Sans doute, & Madame eſt Lucile,

Me. RAYMONDE.

Non, je ne la ſuis pas.

BLAISE.

Je ſuis donc bien habile,
Et j'ai fait là, morguienne, un bel équiproquo,
Je connois à preſent que je ne ſuis qu'un ſot.

Me. RAYMONDE.

Quoi ! c'étoit pour Lucile ?

BLAISE.

Hé oüi morgué.

Me. RAYMONDE.

J'enrage.

BLAISE.

Et moi bien plus.

Me. RAYMONDE.

Je veux me vanger de l'outrage.

FRONIMOND.

Bon, à qui vous en prendre, il faut ma chere ſœur,
Avaler la pilule auſſi-bien que Monſieur.

(*Montrant Dandinet.*)

Voïci Thérame.

SCENE DERNIERE.

FRONIMOND, THERAME, LUCILE, Me. RAYMONDE, DANDINET, LA VERDURE, GRISON, BLAISE.

Me. RAYMONDE, *courant à Thérame.*

AH traître !

LA VERDURE, *la retenant.*

Ah doucement, Madame,

THERAME, *à Fronimond.*

Pour Lucile brûlant d'une innocente flâme ....

FRONIMOND.

Vous direz tout cela quand nous ferons chez nous.

LUCILE.

Mon pere ....

FRONIMOND.

Recevez Thérame pour époux,
Ma fille, j'y consens.

DANDINET.

Oüi, oüi, laissez-moi faire,
Mon pere le sçaura.

Me. RAYMONDE.

Pour moi dans ma colere,
Une vengeance affreuſe . . . .

LA VERDURE.

Ah ſans tant de raiſons ,
Laiſſez-nous , s'il vous plaît , achever nos chanſons,

FIN.





DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Indiens & Indiennes forment des danses à la maniere de leur Pays.

UNE INDIENNE *chante.*

DEux Papillons amoureux
D'une fleur brillante & nouvelle,
Voloient sans cesse autour d'elle.
Le plus aimable des deux
Sçut ravir une fleur si belle,
Tandis que l'autre malheureux
Vint se brûler à la chandelle,

ENTRE'E
d'Indiens & d'Indiennes.

UN INDIEN *chante.*

La Foire est franche, jeune Beauté,
Laissez dire un pere entêté,

La Foire eſt franche :
Qu'il choiſiſſe à ſa volonté ;
Mais ſi de quelqu'autre côté
Votre cœur panche ,
La Foire eſt franche.

UNE INDIENNE *chante.*

La Foire eſt franche , point de jaloux ;
Point de jalouſes parmi nous ,
La Foire eſt franche.
A ſa voiſine mon époux
Peut ici donner rendez-vous ;
Mais en revanche ,
La Foire eſt franche.

LA VERDURE *chante au Parterre.*

La Foire eſt franche , voici l'inſtant
Où chacun dit ſon ſentiment ,
La Foire eſt franche.
Nos ſoins n'aurons pas été vains ;
Si le Parterre bat des mains ;
C'eſt lui qui tranche ,
La Foire eſt franche.

Fin du Divertiſſement.

L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE.

COMEDIE

Représentée en 1711.

ACTEURS.

MAdame de FALIGNAC.
VALERE, Amant de Philaminte.
PHILAMINTE, jeune Veuve, amante de Valere.
FRONTIN, Valet de Valere.
LISETTE., Intriguante.
CRIQUET.

La Scene est à Paris dans la Maison de Madame de Falignac.

Cette piece a été imprimée ſous le nom du ſieur Alain ; cependant le feu ſieur le Grand s'en eſt déclaré l'Auteur, & c'eſt ſur ſa parole qu'on la met dans ſes œuvres.

L'EPREUVE



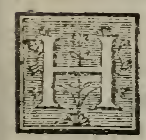
L'ÉPREUVE RECIPROQUE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, FRONTIN, *habillé en Financier.*

FRONTIN.



HE bien, Monsieur, mon nouveau Maître, nous voici donc chez Madame de Falignac ?

VALERE.

Oüi, Frontin.

FRONTIN.

Que de magnificence ! Ce que c'est que d'avoir de l'esprit ! On dit que la Maîtresse de ce logis a été

autrefois petite ſoubrette, & qu'aujourd'hui....

VALERE.

Aujourd'hui elle eſt veuve d'un Conſeiller de Province, qui lui a laiſſé quelque bien à la vérité; mais ſi elle ne donnoit pas à jouer, ce peu de bien ne ſuffiroit pas à ſoutenir cette magnificence qui te ſurprend.

FRONTIN.

Cette maiſon ne déſemplit point du matin juſqu'au ſoir: On y voit des Comtes, des Comteſſes, des Marquis, des Marquiſes, des Préſidens, des Préſidentes, des Abbez, des Abb..., Que diable ſçai-je? Il faut que ce ſoit ici le rendez-vous de tous les Nobles faineans de Paris. Apparemment que vous y venez ſouvent, Monſieur?

VALERE.

Je n'y ſuis jamais venu que pour voir Philaminte.

FRONTIN.

Cette jeune Veuve que vous aimez depuis ſi longtems, & que vous allez épouſer?

VALERE.

Elle vient ici avec moins de ſcrupule que par tout ailleurs, Madame de Falignac ayant été femme de chambre de ſa mere.

FRONTIN.

Cette Philaminte eſt belle ſans doute: elle vous aime autant que vous l'aimez.

VALERE.

Hélas !

FRONTIN.

Vous ſoupirez ?

VALERE.

Ne m'en parle point.

FRONTIN.

Comment ?

VALERE.

Je l'adore, & l'infidelle ! .... Ne m'en parle point, te dis-je.

FRONTIN.

Parlons donc d'autre choſe. Quoique nous nous connoiſſions vous & moi depuis long-tems, ce n'eſt que d'hier que je ſuis à votre ſervice ; vous m'habillez aujourd'hui manifiquement, vous m'amenez ici ſans me rien dire, je crois cependant qu'il eſt tems de m'inſtruire de votre deſſein. Que voulez-vous que j'entreprenne dans cet équipage ?

VALERE.

Je veux, mon cher Frontin, que tu contrefaſſe le Financier. Comme tu as demeuré long-tems chez Monſieur Patin le plus riche Financier de tout le Royaume, j'ai cru que tu pourrois mieux qu'un autre en avoir attrapé les manieres, & c'eſt ce qui m'a fait mettre tout en uſage pour t'attirer à mon ſervice.

FRONTIN.

J'ai fait une grande perte, & vous une grande acquiſition. Mais qui vous oblige à me faire paſſer pour Financier ?

VALERE.

Je ſuis jaloux, Frontin. Je veux tendre un piege à Philaminte, je veux éprouver ſa fidélité, & je t'ai choiſi. . . .

FRONTIN.

Oh parbleu, Monſieur, elle y ſera priſe ; elle ſuccombera, ne riſquez point le pacquet. Mettre une Veuve à l'épreuve d'un Financier, c'eſt pouſſer une terrible botte à ſa douleur, & ſurtout ce Financier étant fait comme moi.

VALERE.

Quoique Philaminte ſoit coquette, je n'oſe encore m'imaginer . . . .

FRONTIN.

C'eſt-à-dire que ſa coquetterie eſt entée ſur un ſauvageon de vertu.

VALERE.

Je ne doute point de ſa vertu. Dans toutes ſes actions, elle a toujours en vue le mariage.

FRONTIN.

Mais vous voulez ſçavoir ſi trouvant un plus riche parti, elle feroit d'humeur à l'accepter, ou à vous le ſacrifier ? Ma foi je n'approuve point votre délicateſſe. D'ailleurs irai-je dire de but en blanç à

Philaminte que je l'aime, que je ſuis Financier, que je veux l'épouſer?

VALERE.

Les choſes ſont plus avancées que tu ne penſes. Depuis que je ſuis brouillé avec elle, ſous le nom de Monſieur Patin, qu'elle n'a jamais vu, je lui ai déja fait tenir une riche agraphe de diamans avec un billet, dans lequel je lui propoſe un rendez-vous.

FRONTIN.

Eh bien?

VALERE.

Elle a reçû le tout avec la joye d'une coquette qui fait une nouvelle conquête.

FRONTIN.

Que voulez-vous davantage? voilà votre épreuve faite.

VALERE.

Mon amour ne peut encore la condamner tout à fait, elle aime le jeu paſſionnément; elle venoit peut-être de faire quelque perte conſidérable dans le tems que je lui ai fait tenir cette agraphe.

FRONTIN.

Il eſt vrai que les Joueurs qui perdent, ſont comme les gens qui ſe noyent, ils ſaiſiſſent dans le moment tout ce qu'on leur préſente.

VALERE.

Voilà où j'en ſuis, c'eſt à toi à achever.

FRONTIN.

En ce cas je jouerai bien mon rôle. Me voilà donc à la place de mon ancien maître le Financier. Cela arrive aſſez ſouvent dans ce métier-là.

VALERE.

Elle n'aura pas manqué de s'informer de Monſieur Patin. Ainſi ſonge à le bien copier, & à remplir l'idée qu'on pourra lui en avoir donnée.

FRONTIN.

Pour la taille d'abord elle eſt aſſez ſemblable. Je changerai ſeulement mon eſprit fin & délicat en des manieres bruſques & groſſieres : Je parlerai à tort & à travers, & je ne laiſſerai pas ſous cette naïveté affectée de me rendre agréable à Philaminte.

VALERE.

Fort bien.

FRONTIN.

Mais, Monſieur, pour faire le Financier, il faut avoir de l'argent ; je n'ai pas le ſol.

VALERE.

Tiens, voilà ma bourſe. Comme tu ne joueras ce perſonnage qu'un moment, ce qui eſt dedans te ſuffira pour faire bien les choſes : Songe ſeulement à répandre l'argent à propos.

FRONTIN.

Laiſſez-moi faire. Commençons par payer gracement celui qui va contrefaire le Financier.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN *se donnant de l'argent à lui-même.*

Tenez, Monſieur Frontin, voilà ce que je vous donne... Ah, Monſieur ! Je ne le prendrai point... Si vous ne le prenez point, je le garderai.

VALERE.

Ne badine pas. Quelqu'un vient, c'eſt Madame de Falignac, elle ſçait mon ſecret.

FRONTIN.

Ne jaſera-t-elle point ?

VALERE.

Elle eſt de mes amies.

SCENE II.

Me DE FALIGNAC, VALERE, FRONTIN.

VALERE.

BOn jour, Madame de Falignac.

Me. DE FALIGNAC.

Ah c'eſt vous, mon cher Valere : êtes-vous toujours fou ?

VALERE.

Plus que jamais, Madame, si c'est folie de vouloir pousser une infidelle à bout.

Me. DE FALIGNAC.

Philaminte est une jeune folle qui ne sçait pas les conséquences des choses, & vous devriez plutôt détourner les occasions qu'elle pourroit avoir de vous être infidelle, que de tendre des apas à son humeur volage. Mais quel est ce Monsieur devant qui nous parlons si librement ?

VALERE.

C'est le Valet que j'ai choisi pour faire le Financier.

Me. DE FALIGNAC.

Ma foi, je l'aurois pris pour un honnête homme.

FRONTIN, *montrant une bourse.*

Ne le suis-je pas, vous voyez, Monsieur, que les connoisseuses s'y trompent. Jugez si Philaminte qui n'a pas tant d'expérience à beaucoup près, que Madame ne donnera pas dans le panneau.

Me. DE FALIGNAC.

Mais enfin si elle est aussi infidelle que vous vous le persuadez, que ferez-vous ? quelle sera votre vengeance ?

VALERE.

J'épouse à ses yeux cette belle inconnue dont je vous ai parlé.

Me. DE FALIGNAC.

Quoi cette Comteſſe ſi riche que vous ne connoiſſez que de nom ! Je doute qu'elle ait les charmes de Philaminte.

VALERE.

Elle eſt alliée, dit-on, à tout ce qu'il y a de plus illuſtre à la Cour ? Et pour juger de ſa beauté, il ne faut que voir ſon Portrait.

(Il lui montre un Portrait.)

Me. DE FALIGNAC.

Voilà une belle perſonne.

VALERE.

Elle me l'a envoyé ce matin avec ce Billet, qui me promet une fortune conſidérable ; ſi je quitte Philaminte pour elle.

Me. DE FALIGNAC.

Elle vous envoye des préſens de cette magnificence, ſans vous avoir jamais parlé ?

FRONTIN.

Elle a vû Monſieur, n'eſt-ce pas aſſez ? La plus part des Femmes ne s'attachent qu'à la ſuperficie, c'eſt ce qui me fait attendre au premier jour une fortune ſemblable.

VALERE.

Je vous dirai plus. Par ma réponſe à ſa lettre, c'eſt ici que doit ſe faire notre entrevûë : Ne ſoyez pas fâchée ſi j'ai choiſi votre maiſon.

Me. DE FALIGNAC.

Vous vous moquez, mon cher Valere.

FRONTIN.

Madame ſçait que c'eſt à bonne intention, elle ſe mêle quelquefois de faire des mariages ; mais quand ils ſe font ſans elle, elle n'en eſt point ſcandaliſée.

VALERE.

Quelqu'un vient, ſéparons nous, il ne faut pas qu'on nous voye enſemble ; nous nous retrouverons dans la ſalle du jeu.

SCENE III.

Me. DE FALIGNAC.

JE crains que notre ami Valere ne ſe repente de ſa curioſité. Philaminte eſt une étourdie qui pourroit ..... Mais la voici.



SCENE IV.

PHILAMINTE, Me. DE FALIGNAC.

PHILAMINTE, *éclatant de rire.*

MA chere Madame de Falignac, vous me voyez dans une joye, dans un excès de joye qui ne se peut concevoir.

Me. DE FALIGNAC.

D'où vient cette joye, petite folle ?

PHILAMINTE.

Valere est un volage, un inconstant, un infidele. Ah ! ah ! ah ! ah ....

Me. DE FALIGNAC.

Voilà un beau sujet de vous réjoüir !

PHILAMINTE.

J'ai toujours bien jugé que son ambition le feroit donner dans le panneau. Comme je n'ai rien de caché pour vous, je vous avouërai que depuis quelques jours, je lui ai fait écrire sous le nom d'une Comtesse supposée ; le traitre y a fait réponse, ah ! ah ! ah !

Me. DE FALIGNAC.

Que me dites-vous-là ?

PHILAMINTE.

Et ce matin de la part de la même Comtesse ; je lui ai envoyé un portrait garni de Diamans ; il ne l'a pas refusé, le fourbe, le perfide, le scélérat. Ah ! ah ! ah !

Me. DE FALIGNAC.

Cela est assez risible, mais je crois que vous n'en riez que du bout des dents.

PHILAMINTE.

Point, j'en ris tout de bon ; nos amours étoient trop tristes, je me lassois de ce que Valere ne me donnoit aucun sujet de jalousie, & encore plus de rester si long-tems sans m'attirer des reproches de sa part. Depuis que nous nous aimons, nous n'avons presque point été broüillés. Cela est ennuiant au moins !

Me. DE FALIGNAC.

Beaucoup.

PHILAMINTE.

Enfin son infidélité m'a déterminée à répondre au Billet doux d'un Financier qui m'a envoyé cette Agraffe. Comme il se propose pour mari, je n'ai point tant cherché de façons : s'il s'étoit proposé pour Amant, cela auroit mérité attention : j'ai accepté son rendez-vous, & c'est chez vous ma chere bonne.

Me. DE FALIGNAC.

Il faut que je sois bonne en effet pour souffrir tout cela.

PHILAMINTE.

Oh ! je ne connois point de meilleure femme que vous.

Me. DE FALIGNAC, *à part.*

Ne disons rien : cette épreuve réciproque nous va donner la comédie en notre petit particulier.

PHILAMINTE.

Que dites-vous ?

Me. DE FALIGNAC.

Rien, je songe à tous ces rendez-vous ; je trouve cela plaisant à mon tour.

PHILAMINTE,

Gardez-moi le secret.

Me. DE FALIGNAC.

Allez, allez, j'ai d'autres secrets que le vôtre à garder, je suis plus discrette que vous ne pensez, Aprés tout, quel est votre dessein ?

PHILAMINTE.

J'attens Valere aux genoux de la fausse Comtesse, pour lui dire que ce n'est que la Femme de chambre d'une de mes amies.

Me. DE FALIGNAC.

Il sera au désespoir.

PHILAMINTE.

Et sur le champ, j'épouse le Financier,

Me. DE FALIGNAC.

Mais le connoissez-vous assez ? . . . .

PHILAMINTE.

Je m'en ſuis informé. On dit que ce n'eſt pas un homme fort bien fait, mais une Agraffe de ce prix * m'a d'abord prévenuë en ſa faveur. Il m'a vuë pluſieurs fois à ce que me marque ſon billet, il eſt charmé de moi, toute ſa Caiſſe eſt à mon ſervice : que je m'en vais dépenſer d'argent ! que je m'en vais jouer !

* *Lui faiſant voir l'Agraffe.*

Me. DE FALIGNAC.

C'eſt un grand plaiſir.

PHILAMINTE.

Il m'a priſe dans le bon tems ; car dans une autre ſaiſon, j'aurois jetté par les fenêtres le Billet doux, l'Agraffe, le Porteur, le financier, & tout ſon équipage.... Mais voici notre fauſſe Comteſſe.



SCENE V.

PHILAMINTE, Madame DE FALIGNAC.
LISETTE, *en Comtesse.*

PHILAMINTE.

APproche, Lisette, qu'as-tu fait ?

LISETTE.

Des merveilles. On vient de me montrer votre Valere : aussi-tôt qu'il m'a vuë, il s'est troublé ; j'ai fait la déconcertée, il a tiré mon Portrait de sa poche, & l'a baisé avec transport J'ai joué de la prunelle, j'ai rougi, j'ai pâli ; & en tournant mes pas de ce côté, je lui ai lancé un coup d'œil si meurtrier, que je ne crois pas qu'il en revienne.

Me. DE FALIGNAC.

Mademoiselle Lisette ne l'entend pas mal.

LISETTE.

N'est-ce pas de cette maniere, Madame, que vous attirâtes autrefois le défunt dans vos filets ?

Me. DE FALIGNAC.

A peu près.

LISETTE.

Le bon tems est passé, Madame de Falignac. Les hommes n'épousent plus par amourette.

PHILAMINTE.

Mais Lisette, où as-tu laissé Valere?

LISETTE.

Il est en conversation avec mon Page, il l'a tiré à quartier.

Me. DE FALIGNAC.

Comment donc, quel Page?

LISETTE.

C'est le fils du Cocher de la Dame que je sers. Il voudra apparemment le faire jaser, mais le petit drôle est aussi bien instruit que le laquais qui lui a rendu ce matin mon Portrait. Il lui a fait mille questions ..... Mais qu'est-ceci Madame? vous me paroissez triste.

PHILAMINTE.

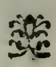
C'est que je fais réfléxion sur cette avanture: quoique je trahisse en quelque façon Valere, je suis fâchée de le voir infidéle, je voudrois que mon inconstance lui fît de la peine.

Me. DE FALIGNAC.

Ma foi, vous l'aimez plus que vous ne pensez.

LISETTE.

Voici notre Page en question.



SCENE VI.

PHILAMINTE, Madame DE FALIGNAC, LISETTE, CRIQUET, *en Page.*

LISETTE.

HE bien, Criquêt.

CRIQUET.

Hé bien, Mademoiſelle Liſette, je viens de raiſonner avec ce Monſieur ; ſçavez-vous qu'il ne manque pas d'eſprit !

LISETTE.

Tu trouves cela ?

CRIQUET.

Il n'en manque morbleu pas ; mais j'en ai plus que lui.

LISETTE.

Comment ?

CRIQUET.

Il m'a voulu tirer les vers du nez, mais je lui ai donné ſon reſte comme il faut. Il n'y a pas ventrebleu de Page de Cour plus effronté que moi quand je m'y mets.

LISETTE.

Que t'a-t-il demandé encore ?

CRIQUET.

Mon Gentil-homme, y a-t-il long-tems que vous êtes auprès de cette belle Dame ? . . . . Depuis qu'elle eſt arrivée de Bretagne pour ſe marier à Paris.

LISETTE.

Bon.

CRIQUET.

Sçait-on qui elle va épouſer ? . . . . Non, mais elle dit tous les jours à ſon Oncle le Commandeur, en querellant avec lui, que puiſqu'il l'a une fois mariée à ſa fantaiſie, elle veut à l'avenir ſe marier toujours à la ſienne ; que pour ſon bien elle prétend choiſir & qu'elle a déja en main le plus joli homme de France, dont elle veut faire la fortune.

LISETTE.

Fort bien.

CRIQUET.

Il vouloit m'en demander davantage ; mais, zeſte, je me ſuis adroitement débaraſſé de lui.

LISETTE.

Cela ne va pas mal.

CRIQUET.

Il vient de ce côté, je vous en avertis.

Me. DE FALIGNAC.

Paſſons dans ce cabinet, nous verrons tout ſon manége.

LISETTE.

Moi, je l'attens ici de pied ferme.

PHILAMINTE.

Toi Criquet, voi là-dedans ſi Monſieur Patin n'y ſeroit pas, & viens nous en avertir.

CRIQUET.

Je ne le connois point.

LISETTE.

C'eſt ce Financier dont tu m'as tantôt entendu parler.... Monſieur Patin.

CRIQUET.

Ce Financier.... Monſieur Patin... Je ne ſçais ce que c'eſt; mais il n'importe, je devinerai bien à la mine qui eſt-ce qui doit s'appeller comme cela.

SCENE VII.

LISETTE, *ſeule.*

QUe je ſuis ſotte de ne pas profiter de mes charmes! Madame de Falignac n'étoit pas plus que moi quand elle a fait ſa fortune: Mais Valere n'eſt pas ce qu'il me faut. Philaminte pour ſe vanger, lui découvrira tôt ou tard qui je ſuis. Tournons nos vûës de quelqu'autre côté, il ſe pourra trouver ici quelque dupe qui nous conviendra mieux. Voici Valere, jouons toujours notre Scene avec lui.

SCENE VIII.

Madame DE FALIGNAC, & PHILAMINTE, *cachées*, VALERE, LISETTE, *en Comtesse*.

LISETTE.

Je ne ſçais, Monſieur, ce que vous jugerez de moi, mais je crains que ma démarche ne me faſſe tort. Faire trop paroître ſon amour, ce n'eſt pas le moyen d'en inſpirer beaucoup.

VALERE.

Si les perſonnes d'un certain mérite & d'un certain rang ne hazardoient les premiers pas, quel téméraire oſeroit lever les yeux juſqu'à elles ?

LISETTE.

Croyez-vous que ce pas ne coûte rien ? Mon amour a été long-tems combattu par ma raiſon, mais enfin j'ai fait taire cette cruelle. Si l'on ſuivoit toujours ſes conſeils, on ne feroit jamais de folies. Hélas ? que la vie ſeroit ennuieuſe !

VALERE.

C'eſt la raiſon qui m'a fait quitter Philaminte, & c'eſt l'amour qui me conduit vers vous ; c'eſt lui

qui me fait vous facrifier la perfonne que j'ai le plus aimée au monde, la perfonne pour qui .... Mais, non, c'eft ne vous rien facrifier que de vous facrifier une infidelle... Philaminte ne mérite pas... Madame, fi vous avez quelque bonté pour moi, faite-le paroître en recevant ma main dans ce jour.

LISETTE.

Comment donc dans ce jour? Tout-à-l'heure.

VALERE.

Tout-à-l'heure.

LISETTE.

Oui point de retardement; le Comte mon mari eft mort fubitement, je veux me remarier de même.

VALERE.

Mais, Madame....

LISETTE.

Mais, Monfieur! cinquante mille livres de rente que fa mort me laiffe, valent bien qu'on m'époufe fans réfléxion.

VALERE.

Ah! Madame, parlez de votre beauté.

LISETTE.

Non, non. Je vois bien que Philaminte vous tient toujours au cœur: Que je fuis malheureufe!

VALERE.

Vous pleurez, ma belle Comteffe? Ah! c'en eft trop. Philaminte ne vaut pas que je différe d'un moment le plaifir de vous pofféder. Je vous dirai

plus. Quand elle ne m'auroit jamais donné aucun ſujet de me plaindre, votre charmante vûë ſuffit pour me rendre inconſtant.

LISETTE.

Ah? voilà l'aveu que j'attendois. Ne différons point notre mariage. Faiſons confidence de notre amour à la Maitreſſe de ce logis, elle eſt de mes amies, elle nous conduira dans tout ceci. Paſſons dans ſon appartement, ſuivez-moi.

VALERE.

O Ciel! à quoi le déſeſpoir m'entraîne!

SCENE IX.

PHILAMINTE, & Madame de FALIGNAC, *ſortant de l'endroit où elles étoient cachées.*

PHILAMINTE.

ENfin, ma chere de Falignac, connoiſſez-vous les hommes?

Me. DE FALIGNAC.

Il y a long-tems.

PHILAMINTE.

Auriez-vous jamais crû que Valere.... Ah! je

ne me possède pas ! Je suis dans une impatience cruelle ; & si le Financier venoit en ce moment...

SCENE X.

PHILAMINTE, Madame DE FALIGNAC, CRIQUET.

CRIQUET.

MAdame, une figure grosse & courte, vêtue de velours noir, s'approche d'ici ; j'ai jugé que c'étoit Monsieur Patin.

PHILAMINTE.

C'est lui sans doute, reprenons notre air gay. J'étois bien folle de me tant chagriner.

Me. DE FALIGNAC.

Il vient tout à propos. Ces Messieurs les Financiers viennent toujours à la bonne heure. Pour achever de nous donner ici la Comédie, amene ici Valere, il faut qu'il soit payé de sa curiosité ; je vous laisse.

SCENE XI.

FRONTIN, PHILAMINTE.

FRONTIN *en Financier, entre d'un air brusque, contrefaisant Monsieur Patin son ancien Maître.*

ME voilà, Madame. Il y a une heure que je serois ici, sans des importuns, des canailles qui sont venus en foule m'apporter de l'argent; j'ai crû que cela ne finiroit d'aujourd'hui.

PHILAMINTE.

Je m'étonnois en effet, qu'un homme aussi poli vînt le dernier à un premier rendez-vous, & je commençois à rougir de ma foiblesse.

FRONTIN.

Hé c'est la mode à présent, les hommes ne veulent point attendre, & sur-tout nous autres Financiers, nous ne nous piquons pas d'observer les formalités; d'ailleurs mon arrivée a été précédée par des avant-coureurs qui ont dû vous dédomager de ne me pas voir si-tôt.

PHILAMINTE.

Il est vrai que votre lettre est toute charmante, il n'y a rien de si tendre. Elle m'a réjouie d'un bout à l'autre.

FRONTIN.

FRONTIN.

Et l'agraffe ?

PHILAMINTE.

Elle a ſon mérite.

FRONTIN.

Il y a morbleu plus d'éloquence dans cette agraffe-là, que dans toutes les Epîtres de Ciceron.

Me. DE FALIGNAC *bas à Valere.*

Paſſons dans cet endroit * nous entendrons toute la converſation.

* *Dans le fond du Théâtre.*

VALERE.

J'enrage.

FRONTIN.

Il m'eſt revenu que vous aimiez un certain Egrefin nommé Valere. Je ne veux point de partage, au moins.

PHILAMINTE.

Vous connoiſſez Valere.

FRONTIN.

Si je le connois ? Je lui ai vingt fois prêté de l'argent qu'il me doit encore.

PHILAMINTE.

Cependant il a du bien.

FRONTIN.

Cela ne fait rien, & je préſume qu'il aura ſouvent beſoin de moi. L'aimez-vous encore ? Parlons franchement ?

PHILAMINTE.

Je le hai à la mort.

FRONTIN.

Cela me fait plaisir ; mais vous l'avez aimé ; cette idée me chagrine.

PHILAMINTE.

Oh ! de grace contentez-vous de votre bonheur présent, si c'en est un de recevoir ma main. Je n'aime point ces esprits inquiets qui rappellent sans cesse le passé : Si j'ai aimé Valere, cela n'est point de votre bail, & je mets dans mon marché que vous n'en parlerez jamais.

FRONTIN.

C'est bien dit, ne parlons que de moi, belle Philaminte ; le sujet en vaut la peine. Dites moi que ma seule personne vous enchante, que vous ne regardez point les biens immenses que vous allez partager avec moi, & que vous voudriez que je fusse un misérable, pour ainsi dire, un homme de rien, pour avoir le plaisir de m'élever.

PHILAMINTE.

Oh ! je vous dirai tout cela une autre fois, vous avez trop de délicatesse pour un Financier.

FRONTIN.

Il est vrai que mes Confreres n'y cherchent point tant de façons, ils ont presque toutes les manieres aussi rondes que la taille. Leurs conversations tombent toujours sur l'argent. Pour les imiter, parlons

de la fortune que je vais vous faire : Vous roulerez ſur l'or, mon Aimable.

PHILAMINTE.

Eſt-il poſſible ?

FRONTIN.

Vous ſerez logée & meublée magnifiquement.

PHILAMINTE.

J'aime cela.

FRONTIN.

Vos équipages ſeront ſuperbes.

PHILAMINTE.

Courage, Monſieur Patin.

FRONTIN.

Des pierreries ineſtimables.

PHILAMINTE.

Vous vous ruinez.

FRONTIN.

Bon ! Qu'eſt-ce que cela me coûte ? un zero de plus. Quand épouſerons-nous ?

PHILAMINTE.

Je ne ſçais.

FRONTIN.

Dans ce moment ſi vous voulez ; auſſi bien tantôt ai-je beaucoup d'affaires.

PHILAMINTE.

Je le veux, allons de ce pas chez le Notaire faire dreſſer les articles.

F R O N T I N *l'arrêtant.*

Eſt-ce que vous voulez que ce ſoit pardevant Notaire ?

P H I L A M I N T E.

Sans doute, cela ſe fait-il autrement ?

F R O N T I N.

Quelque fois. Mais j'en paſſerai par où il vous plaira.

P H I L A M I N T E.

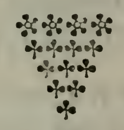
Il faut que je parle auparavant à Madame de Falignac ; elle auroit lieu de ſe plaindre de moi, de m'être engagé ſi avant ſans ſes conſeils.

F R O N T I N.

Mais . . . .

P H I L A M I N T E.

Mais, mais. Je vais la trouver, & je reviens dans le moment.



SCENE XII.

FRONTIN.

MA foi, cela ne va pas mal ; & si je ne craignois les suites ...... Mais il ne faut pas jouer ce tour à mon Maître. Quoiqu'il dise, & quoiqu'il fasse, je suis persuadé que Philaminte lui tient toujours au cœur : Tâchons d'en tromper quelque autre avant de quitter notre équipage à bonne fortune.

SCENE XIII.

VALERE, Me. DE FALIGNAC.
sortant de l'endroit où ils étoient cachés.
FRONTIN.

FRONTIN.

AH! ah! Vous étiez là, Monsieur?

VALERE.

Oui, j'ai tout entendu ; je suis dans une fureur que je ne me connois plus.

Me. DE FALIGNAC.

Oh ça, parlons sincerement. Pouvez-vous blâ-

mer Philaminte ſans vous avouer le plus injuſte de tous les hommes ? Je n'ai pas perdu un ſeul mot de votre converſation avec la Comteſſe : Croyez-moi, reſtez-en là, & vous racommodez avec Philaminte.

VALERE.

Moi ? J'aimerois mieux mourir, je veux la pouſſer à bout. Elle vous cherche, allez la trouver ; cependant je vais rejoindre ma Comteſſe. Au moins je compte toujours ſur votre diſcretion.

Me. DE FALIGNAC.

N'en ſoyez point en peine.

SCENE XIV.

FRONTIN *ſeul.*

JE ſuis ravi qu'on me laiſſe ſeul. Je vais voir là dedans ſi quelque Dupe ne donnera pas dans mon bon air . . . . Mais j'apperçois la Comteſſe. Je puis en conſcience trahir mon Maître de ce côté-là. Voici deux ou trois fois qu'elle me lorgne, voyons ce que cela veut dire.

SCENE XV.

LISETTE *en Comtesse*, FRONTIN *en Financier.*

LISETTE.

BOn, voilà ce que je cherche, le Financier de Philaminte; il m'a tantôt regardée d'un œil qui n'étoit pas indifferent, poussons quelques soûpirs pour l'amorcer, ah!

FRONTIN *après l'avoir régardée avec sa lorgnette.*

Vous soupirez, charmante Veuve? Est-ce pour le défunt ou après un futur?

LISETTE.

Ce discours me surprend de la part d'un Seigneur de qui je ne croyois pas avoir l'honneur d'être connue.

FRONTIN.

On ne peut vous voir sans être charmé.... De vos charmes: on ne peut en être charmé sans avoir la curiosité de sçavoir qui vous êtes. Pour le sçavoir il faut le demander; c'est ce que j'ai fait, & l'on m'a dit que vous étiez une Veuve fort riche, fort qualifiée, mais encore plus liberale, & que...

LISETTE.

Ne parlons point de mes liberalités, on aurois de la peine à égaler les vôtres.

FRONTIN.

Quoi, vous me connoiſſez ?

LISETTE.

Il faudroit n'avoir jamais vû le monde pour ne pas connoître Monſieur Patin ; ſon mérite & ſes dépenſes avec les Dames lui ont acquis une reputation....

FRONTIN.

Il eſt vrai que j'en fais de terribles, & ſur tout quand les femmes commencent par me donner, cela me picque, cela m'acharne. Une Preſidente amoureuſe de moi, m'envoya un mauvais Diamant de mille écus, ce Diamanr lui a valu plus de cent mille francs : Oui cette Préſidente là me coûte cent mille francs ou rien. Mes réponſes à ſes Billets doux étoient des Lettres de change, & je crois que je l'aurois épouſée ſans un mari qu'elle avoit encore de reſte.

LISETTE.

Je n'en ai plus Dieu merci ! le mien eſt bien mort, j'ai été ſi peu de tems avec lui qu'il ne me ſouvient pas d'avoir été mariée. Je ſuis de ces Veuves qui pourroient encore paſſer pour filles.

FRONTIN.

Cela eſt heureux, car il ſe trouve des filles qui

ne pourroient paſſer que pour Veuves.

LISETTE.

La triſte choſe que le Veuvage !

FRONTIN.

Il me paroît qu'il vous ennuye. Et certain Valere qui vous couche en joue ?

LISETTE.

Que dites-vous de Valere ? Comment, ſçavez-vous....

FRONTIN.

Il n'a rien de caché pour moi, & c'eſt de lui que je viens d'apprendre que votre liberalité s'étoit étendue juſques à lui envoyer votre Portrait garni de Diamans.

LISETTE.

Ah ! Le petit indiſcret ! Que je ſuis malheureuſe d'être tombée ſi mal, je perds toute l'eſtime que j'avois conçûe pour lui. L'on eſt bien enbaraſſée dans le choix des Amans d'aujourd'hui. Les plus charmans ſont les plus ſcelerats, & l'on ne trouve de la ſincerité que dans ceux qui n'ont point l'art de plaire.

FRONTIN.

Ma foi, ſi j'étois femme, je m'attacherois à des gens faits ſur un certain modéle, où l'utile ſe trouve mêlé avec l'agréable.

LISETTE.

Ce ſeroit aſſez mon goût, & il eſt facheux que

la preſſe y ſoit maintenant.

FRONTIN.

On a beau avoir la preſſe, on ſçait toujours diſtinguer celles dont le mérite....

LISETTE.

Philaminte eſt ſans doute du nombre des diſtinguées, & l'Agraffe de Diamans que vous lui avez envoyée....

FRONTIN.

Comment, morbleu qui vous a dit cela?

LISETTE.

Elle-même, & que ce preſent la touchoit du moins autant que votre perſonne.

FRONTIN.

Oui, oh, oh! Elle ne me tient pas encore.

LISETTE.

Valere a compté ſans ſon hôte, je n'aime point les Amans eſcrocs.

FRONTIN.

Philaminte a trop jaſé, je hais les Femmes intereſſées.

LISETTE.

Je crois que nous nous conviendrions bien, Monſieur Patin.

FRONTIN.

Nous, Madame la Comteſſe? à ravir! Nous ſemblons avoir été faits l'un pour l'autre. Si j'étois aſſez heureux....

LISETTE.

Si j'ofois me flater....

FRONTIN.

Ma foi, Madame, fans tant barguigner, fi vous voulez je vous époufe.

LISETTE.

J'y confens, quand ce ne feroit que pour me vanger de ce Valere; mais je voudrois que ce Mariage fût bien fecret.

FRONTIN.

Je ferois au defefpoir que perfonne en fçût rien.

LISETTE.

Que diroient le Commendeur mon Oncle, mon Frere le Marquis, mon Neveu le Vicomte, s'ils fçavoient que je vouluffe époufer moins qu'un Duc.

FRONTIN.

Et ma Tante la Partifanne, mon Frere le Tréforier, & mon Confin germain le Sécretaire du Roi! Que diroient-ils, s'ils me voyoient pouffer fi avant dans la Nobleffe, eux qui fçavent fi bien ce qu'en vaut l'aulne.

LISETTE.

Ainfi vous voyez que nous avons tous deux de grandes raifons pour cacher ce Mariage.

FRONTIN.

Je vois.... je vois qu'il en faut retrancher les trois quarts des Ceremonies.

LISETTE.

Cependant il faut....

FRONTIN.

Tenez, dans ces ſortes d'occaſions la parole vaut le jeu : Je vous donne la mienne, ſouffrez que je baiſe mille fois cette main, dont....

SCENE XVI.

PHILAMINTE, LISETTE *en Comteſſe*, FRONTIN *en Financier*.

PHILAMINTE, *le ſurprenant*.

OUi, Monſieur Patin ?

LISETTE.

Ah! Ciel!...

FRONTIN.

Madame....

PHILAMINTE.

Cela eſt heureux, je ne rencontre par tout que des Infideles ; je veux me vanger de l'inconſtance de Valere, & je trouve en vous un autre perfide : Vous qui me juriez dans ce moment une ardeur éternelle ! Cela eſt fort plaiſant en vérité ! A qui me ſacrifiez-vous encore ? à une malheureuſe Suivante revêtue des habits de ſa Maîtreſſe.

LISETTE.

Quoi, Madame....

PHILAMINTE.

Paix, Lisette, vous méritez que je vous fasse cet affront pour avoir voulu me trahir.

FRONTIN *à part.*

Mon Maître en tient, ne nous déconcertons pas. Comment donc, Madame la Soubrette, vous osez vous adresser à un homme de ma condition? Madame pardonnez....

PHILAMINTE.

Non, Monsieur, ne me parlez plus

FRONTIN.

Est-ce ma faute, Madame, si l'on m'aime? Mais je vous jure que je n'amusois la passion de cette petite Guenon-là, que pour avoir le plaisir de vous la sacrifier.

PHILAMINTE.

Bagatelle.

FRONTIN.

Je voulois baiser sa main, & je ne sçais qui me tient que la mienne ne punisse son impudence....

LISETTE.

Oh doucement, Monsieur le Financier, n'étendez point jusques-là vos libéralités.

FRONTIN *à Lisette.*

Vraiment il vous en faut, ma Mie, des Sei-

gneurs faits au tour : ôtez-vous de devant mes yeux, impertinente, & allez dans un coin de cette ſalle rougir de votre effronterie. Madame ſouffrez que je me jette à vos genoux.

PHILAMINTE.

Levez-vous on vous pardonne.

FRONTIN *reſtant à genoux & baiſant ſa main.*

Ah ! Madame, quelles graces n'ai-je point à rendre....

SCENE XVII.

VALERE, PHILAMINTE, FRONTIN *en Financier*, LISETTE *en Comteſſe.*

VALERE.

JE conçois le bonheur de Monſieur Patin par ſes remerciemens, Madame, graces au Ciel, les choſes en ſont au point où je les ſouhaitois, & cette avanture me réjouit....

PHILAMINTE.

Le plaiſir que j'en ai paſſe mon eſpérance, puiſque vous en êtes témoin auſſi-bien que votre belle, votre charmante, votre illuſtre Comteſſe.

VALERE *montrant Liſette.*

Oui, j'aime, j'adore cette aimable perſonne,

aussi digne d'un cœur comme le mien, que votre procédé vous en a sçu rendre indigne.

FRONTIN.

Bon, bon, courage.

PHILAMINTE.

Il est vrai que vous m'avez donné un bel exemple de fidélité.

VALERE.

C'est vous qui avez commencé, perfide.

FRONTIN.

Ma foi je crois que vous avez tous deux commencé en même tems, & que vous n'avez rien à vous reprocher,

VALERE.

J'ai des inclinations du moins plus élevées que les vôtres, & le choix que vous avez fait de ce Maraut....

FRONTIN.

Comment donc Maraut? Madame; c'est une gageure, au moins.

PHILAMINTE.

Il vous sied mal de l'insulter.

VALERE.

Il m'est permis, je crois, de traiter mon Valet comme il me plaît.

FRONTIN.

Adieu tout mon mérite.

PHILAMINTE.

Quoi ! votre valet ? Ah, quelle insolence !

VALERE.

Vous méritez cet éclat devant tout le monde, & que j'épouse à vos yeux cette charmante personne à qui je jure une amour éternelle. Oui, belle Comtesse, adorable Comtesse....

FRONTIN.

Ah, oui, oui : compte, compte.

VALERE, *à Lisette.*

Je n'aimerai que vous. Je triomphe en ce moment.

PHILAMINTE.

Votre triomphe sera de peu de durée, il n'est pas si complet que vous vous l'imaginez : & si Monsieur le Financier est un maraut de Valet, Madame la Comtesse est une coquine de Suivante. Ah ! ah ! ah !

LISETTE.

Mais, Madame, je ne croyois pas....

FRONTIN.

Paix, Lisette.

VALERE.

Quoi, Madame la Comtesse....

FRONTIN.

Oui, Monsieur, c'est une Lisette. A bon chat, bon rat : On vous jouoit le même tour que vous prétendiez jouer.

VALERE.

VALERE.

Juſte Ciel !

LISETTE.

Monſieur le Financier de haſard, je vous la garde bonne.

FRONTIN.

Madame la Comteſſe faite à la hâte, nous en dirons deux mots.

SCENE DERNIERE.

Madame DE FALIGNAC, PHILAMINTE, VALERE, LISETTE, FRONTIN.

Me. DE FALIGNAC.

HE bien ! qu'eſt-ce, mes enfans ? Où en êtes-vous ?

FRONTIN.

Nous en ſommes au dénouement, & nos Amans ayant voulu réciproquement s'éprouver, ſe trouvent auſſi infidelles & auſſi ſots l'un que l'autre.

Me. DE FALIGNAC.

Je ſçavois vos ſecrets ; mais j'ai voulu me réjouir de votre extravagance.

PHILAMINTE.

Ah ! Valere , je n'aurois jamais crû que vous vous fussiez défié de moi à ce point.

FRONTIN.

Il avoit grand tort assurément.

VALERE.

Je ne me serois jamais imaginé , Philaminte , que vous m'eussiez mis à une telle épreuve.

LISETTE.

Il me paroît que vos soupçons étoient assez bien fondés.

PHILAMINTE.

Je ne veux plus vous voir.

VALERE.

Je ne paroîtrai jamais devant vous après une telle avanture.

Me. DE FALIGNAC.

Vous vous mocquez : Vous vous aimez encore plus qu'il ne faut pour être mari & femme.

FRONTIN.

Madame de Falignac a raison. Vous ferez fort bien de vous marier : Vous vous connoissez l'un & l'autre , vous n'acheterez point chat en poche.

VALERE.

Philaminte.

PHILAMINTE.

Valere.

VALERE.

Oublions le passé.

PHILAMINTE.

J'y consens.

Me. DE FALIGNAC.

Et n'en venez jamais, croyez-moi, à ces sortes d'épreuves; elles sont trop dangereuses.

FRONTIN.

Madame la Comtesse.

LISETTE.

Monsieur le Financier.

FRONTIN.

Il semble que nous pouvons nous marier sans craindre à présent le couroux de nos parens.

LISETTE.

Ma foi je le veux: Mais point d'épreuve au moins.

FRONTIN.

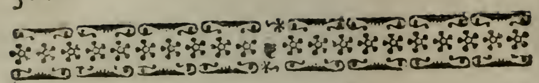
Oh je n'ai garde: Je serois sûr d'être trop bien payé de ma curiosité.

FIN.

LA METAMORPHOSE AMOUREUSE.

COMEDIE

Représentée en 1712.



ACTEURS.

SEVERIN, Oncle & Tuteur d'Iſabelle.
ISABELLE, Niece de Severin.
VALERE, Amant d'Iſabelle.
BOUQUINART, Amoureux d'Iſabelle.
TOINETTE, Suivante d'Iſabelle.
CRISPIN, Filleul de Severin.
PASQUIN, Valet de Valere.
UN COMMISSAIRE.
BRASDEFER, Exempt.
SERFORT, } Archers.
GRIPPEAU, } Archers.
Troupe d'Archers.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Severin.



LA METAMORPHOSE AMOUREUSE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

SEVERIN, TOINETTE.

SEVERIN.



Nfin je respire, j'ai fait maison nette aujourd'hui : ce fripon de Laquais qui servoit d'Ecuyer à ma Niece, ce coquin de Cuistre qui me servoit de Secretaire, jusqu'à la Nourrice qui donnoit à teter à mon petit enfant ; j'ai tout chassé. Allons, Made-

ſelle Toinette, prenez la peine de décamper auſſi.

TOINETTE.

Mais, Monſieur....

SEVERIN.

Point de mais. Tes gages ſont payés, va chercher condition ailleurs. Tu vois ma maiſon, prens garde d'en approcher de cent pas. Comment! des coquins de domeſtiques avoir l'inſolence d'introduire chez moi dans mon abſence un Ecolier de Droit! un Cadet du Maine! de bonne maiſon à la vérité, mais de très-mauvaiſe conduite; un godelureau qui a déja mangé ſon fait, & qui, dit-on, ne fait figure à Paris qu'autant que ſon frere aîné lui en fournit les moyens. Flater ma niéce dans l'amour qu'elle a pour lui! la fortifier dans l'averſion qu'elle a conçue pour l'époux que je lui deſtine! Non, je n'en puis revenir.

TOINETTE.

Vous devriez du moins nous garder juſqu'à demain la Nourrice & moi.

SEVERIN.

Non, non, point de remiſe.

TOINETTE.

Mais qui achevera d'habiller Madame votre Niéce?

SEVERIN.

Elle s'habillera toute ſeule.

TOINETTE.

Qui donnera à tetter à l'enfant ?

SEVERIN.

Ce ne ſera pas toi.

TOINETTE.

Dieu m'en garde. Oh ça, vous me donnez donc mon congé abſolu ?

SEVERIN.

Très-abſolu.

TOINETTE.

Il n'y a plus de retour.

SEVERIN.

Non, va-t-en au Diable.

TOINETTE.

Puiſque vous me congédiez ſi bien, & que je n'ai plus rien à ménager, je vous déclare ici guerre ouverte, & vous dis que c'eſt en vain que vous faites venir de Bayeux Monſieur Bouquinart pour épouſer votre Niéce, que je l'ai promiſe à Valere, & que je prétens qu'ils ſoient mariés enſemble dans ce jour.

SEVERIN.

Sans mon conſentement.

TOINETTE.

Ils ont le mien, cela ſuffit ; & je veux dans le beſoin leur ſervir de pere, de mere, d'oncle, de tante, de tuteur, de tutrice, de témoin, de Notaire, & l'Amour dictera les articles.

SEVERIN.

Je ne ſçais qui me tient.

TOINETTE.

Oh doucement, Monſieur, je ne ſuis plus à vous ni chez vous, je ſuis à moi & ſur le pavé du Roi.

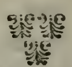
SEVERIN.

Je rentre ; car je ne pourrois m'empécher de te traiter comme tu le mérite. Monſieur Bouquinart va arriver, & je veux qu'il épouſe ma Niéce dans le moment même : va-t-en porter la nouvelle à ton Valere ; va, inſolente, ne te montre de la vie devant moi.

SCENE II.

TOINETTE, *ſeule.*

ME voilà fort embaraſſée, au bout du compte ; Monſieur Severin le fera comme il le dit, Bouquinart va arriver : Iſabelle n'ayant plus de conſeil, ſe laiſſera mener par le nez comme un Oiſon, & ſera aſſez ſotte pour obéir ; cependant notre Ecolier .... Mais le voici avec ſon valet.



SCENE III.

VALERE, PASQUIN, TOINETTE.

PASQUIN.

QUe fais-tu là toute ſeule ?

TOINETTE.

Je vous attens.

PASQUIN.

Pour nous faire entrer dans le logis apparemment ?

TOINETTE.

Non, c'eſt pour vous dire que Monſieur Severin, après avoir chaſſé généralement tous les Domeſtiques que vous aviez gagnés, vient de me faire l'honneur de me donner mon congé en mon petit particulier, & que je crois que vous n'avez qu'à prendre le vôtre.

VALERE.

Que me dis-tu là ?

TOINETTE.

La vérité.

PASQUIN.

Quand tu n'auras qne des vérités comme celle-

là à nous dire, tu feras mieux de mentir à ton ordinaire Monſieur vient d'apprendre que ſon oncle & ſon frere étoient à l'extrêmité, & tu viens troubler notre joye par tes mauvaiſes nouvelles.

VALERE.

Ne badinons point, cette affaire eſt ſérieuſe.

TOINETTE.

Des plus ſérieuſes; car vous n'avez plus perſonne dans le logis qui puiſſe vous rendre aucun ſervice, hors le Filleul de la maiſon dont Monſieur Severin ne ſe défie point encore : mais je crains que notre ſortie ne l'ait intimidé.

PASQUIN.

Cela eſt fâcheux : mais après tout Monſieur Severin ne tardera point à prendre de nouveaux domeſtiques. Doute-tu que mon eſprit inſinuant, ſoutenu de l'éloquence de quelques piſtoles qui roulent encore dans la bourſe de Monſieur, ne les rendent bientôt auſſi traitables que vous ?

TOINETTE.

Je le crois : mais Monſieur Bouquinart va arriver; & ſur le champ Monſieur Severin lui va faire épouſer Iſabelle.

PASQUIN.

Oh pour le coup l'affaire mérite attention, & j'ai ici beſoin de tout mon genie. Mais vous, Monſieur, qui dans votre vie avez fait tant de tours de paſſe-paſſe; vous qui êtes le héros de toutes les

eſpiegleries d'écoliers, dont on fait des contes dans le monde, ne pourriez vous rien inventer dans cette occaſion ?

VALERE.

Non, Paſquin, je ne me reconnois plus; l'Amour qui donne de l'eſprit & de la hardieſſe aux autres, a fait tout le contraire en moi.

PASQUIN.

Cependant il faut.... Mais voici le Filleul de Monſieur Severin.

SCENE IV.

VALERE, PASQUIN, TOINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

AH Monſieur, ſerviteur : bonjour : Paſquin. Vous voudriez bien entrer dans le logis, n'eſt-ce pas ? & moi, je n'ai pas de plus grande joye que lorſque j'en ſuis bien loin.

VALERE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Peſte ſoit la chienne de maiſon. Mon Parain a le diable au corps avec ſa niéce, & ſa niéce fait le diable depuis qu'elle vous a en tête.

VALERE.

Tu crois, mon cher Crispin, qu'elle a quelque attention au triste état où elle me voit réduit?

CRISPIN.

Bon! elle se désespére, & l'oncle de son côté enrage. Le beau plaisir pour moi, qui ai toute ma raison, de me trouver entre un enragé & une désespérée!

PASQUIN.

Cela n'est point plaisant en effet. Mais par parenthese, pourquoi cet habillement?

CRISPIN.

Comme il n'y a plus de domestiques dans la maison, & que je me vois *factotum* jusqu'à nouvel ordre, je me suis fait un équipage convenable aux différentes charges que je vais exercer. J'ai pris les manchettes & le rabat du Sécrétaire, l'épée & les bottines de l'Ecuyer, & j'aurois pris dans un besoin les tétons de la Nourrice. Mais ne m'arrêtez point davantage, il faut que j'aille faire ma commission.

TOINETTE.

Quelle commission?

CRISPIN.

Mon Parain m'envoye chez Madame Simone,

PASQUIN.

Ah, ah, je la connois, elle demeure ici-près; c'est cette Dame qui se mêle de faire des mariages, & de placer des domestiques dans les maisons.

CRISPIN.

Juſtement : voilà une lettre que je vais lui porter

PASQUIN.

Montre un peu.

CRISPIN.

Oh tu la peux lire. Le bon homme étoit ſi troublé en l'écrivant, qu'il a oublié de la cacheter.

PASQUIN *lit la lettre.*

J'ai une entiere confiance en vous, Madame, & je vous prie de mettre tous vos ſoins à me déterrer une femme de chambre d'une ſévérité incorruptible, d'une ſageſſe éprouvée, d'une ....

Diantre, il faudra foüiller bien avant pour lui trouver cela ....

TOINETTE.

Voyez cet impertinent.

PASQUIN *continuë de lire.*

J'ai beſoin auſſi d'une Nourrice, qui .... &c.

Il ne demande point d'autres domeſtiques.

CRISPIN.

Non, & je crois qu'il ne veut avoir à l'avenir dans ſa maiſon d'homme que moi.

PASQUIN.

La maiſon ſera fort bien réglée. Mais cette lettre me donne une idée. Es-tu toujours de nos amis ?

CRISPIN.

A la mort & à la vie.

PASQUIN.

Te ſentirois-tu aſſez de hardieſſe pour...,

CRISPIN.

De la hardieſſe ! morbleu il n'y a pas d'homme qui avale un verre de vin auſſi hardiment que moi.

PASQUIN.

Nous t'en ferons boire du meilleur. Tu aimes l'argent ?

CRISPIN.

Autant que toi.

PASQUIN.

C'eſt beaucoup dire. Pour en avoir, il faut faire en ſorte que Monſieur épouſe Iſabelle dans ce jour.

CRISPIN.

Comment faire ? mon Parain la veut marier à Monſieur Bouquinart à ſon arrivée, &, comme Toinette vous l'a pû dire, on l'attend dans ce moment.

PASQUIN.

Il n'importe, nous pourrons les prévenir, ſi tu veux nous ſeconder.

CRISPIN.

Que faut-il faire ?

PASQUIN.

Je te le dirai. Pour vous, Monſieur, il faudra, s'il vous plaît, que vous vous prêtiez à certaine métamorphoſe.

VALERE.

Moi ?

TOINETTE.

Allons, allons, Monſieur, encore un petit tour d'écolier.

VALERE.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour poſſéder la charmante Iſabelle.

PASQUIN.

Voila qui me plaît. Mais j'apperçois Monſieur Severin & ſa niéce : il ne nous connoit pas, & il n'eſt pas néceſſaire qu'il nous connoiſſe encore. Suivez-moi tous, je vous inſtruirai de mon projet.

SCENE V.

SEVERIN, ISABELLE.

SEVERIN.

VOus voulez abſolument prendre l'air, j'y conſens : mais je ne vous quitterai point, juſqu'à ce que Madame Simone m'ait envoyé une perſonne telle que je lui demande, capable de me répondre de vos actions.

ISABELLE, *bas.*

Quelle contrainte !

SEVERIN.

Quand Monſieur Bouquinart ſera votre époux, ce ſera ſon affaire ; mais je vous avertis que malgré ſon humeur enjouée, il eſt auſſi défiant qu'un autre.

ISABELLE.

Que vais-je devenir !

SEVERIN.

Sa premiere femme & la mienne nous ont donné de leur vivant un peu de tablature ; elles nous ont parbleu fait voir du pays, & c'eſt ce qui fait que nous ne ſommes plus ſi faciles à attraper.

ISABELLE.

Une fille de mon âge, épouſer un tel mari !

SEVERIN.

Comment donc ? ſçavez-vous qu'il eſt encore auſſi frais & auſſi ragoûtant que moi.

ISABELLE, *bas.*

O Ciel !

SEVERIN.

Quoique vieux, il eſt de la meilleure humeur du monde, a ſans ceſſe quelque bon mot dans la bouche ; & tout ce qu'il dit, ou qu'il veut dire, eſt ſi plaiſant ; ſi plaiſant, que fort ſouvent il en rit lui-même d'avance.

ISABELLE.

Mon Oncle, ni ſa belle humeur, ni ſa bonne mine ne feronr point capables de détruire la haine que j'ai conçûë pour lui ſans le connoître ; la

ſeule penſée qu'il va arriver en ce moment me fait frémir.

SEVERIN.

Ce que c'eſt que la prévention. Mais j'entens un cheval dans la cour.

ISABELLE.

Ah c'eſt lui ſans doute.

SEVERIN.

C'eſt lui-même, il eſt entré par la porte de derriere.

ISABELLE.

Mon Oncle, conſidérez....

SEVERIN.

Ma Niéce, tout ce que vous pourrez me dire eſt inutile; votre Pere par ſon teſtament me recommande cette alliance, & d'ailleurs Monſieur Bouquinart eſt mon ancien ami: il attendoit depuis long-tems la mort de ſa femme, le Ciel a exaucé ſes vœux; & je prétens.... Mais le voici.



SCENE VI.

BOUQUINART, SEVERIN, ISABELLE.

BOUQINART.

ME voila, bonjour. Il faut que j'aye le diable au corps pour venir de Bayeux à Paris prendre une femme par le tems qu'il fait.

SEVERIN.

Soyez le bien venu.

BOUQUINART.

La pluye, la grêle, le tonnerre m'ont toûjours accompagné; je n'ai pas laiſſé de pouſſer comme il faut, & de faire diligence. Mais tête-bleu voila des yeux qui me pouſſent terriblement à leur tour.

SEVERIN.

Que vous ſerez heureuſe, ma niéce, d'avoir un mari auſſi jovial; on ne peut pas dire les choſes avec plus d'eſprit.

ISABELLE.

Je n'en ai pas aſſez, mon Oncle, pour m'y connoître.

SEVERIN.

La ſotte? Hé bien! voulez-vous avoir une autre contenance?

ISABELLE.

Quelle ?

SEVERIN.

Paroître du moins de bonne humeur.

ISABELLE.

Je ne ſçaurois.

BOUQUINART.

Comment donc ? que vous dit-il, qui vous rend ſi triſte ? Oh, je te prie, Compere, de ne point chagriner ta niéce, & de la laiſſer toute entiere à la joye qu'elle a de me voir, & aux idées charmantes que lui donnent l'eſpoir d'être aujourd'hui mariée.

SEVERIN.

C'eſt une impertinente, qui ne mérite pas l'honneur que vous lui faites.

BOUQUINART.

Oh, tu es un impertinent toi-même. N'eſt-il pas vrai, ma Belle, ce ſont d'étranges gens que ces Oncles ? Oui, ne concevez-vous pas que c'eſt une agréable caſcade que celle que fait une fille en tombant de leur tutelle dans les bras d'un mari ? Ho, ho, ho.



SCENE VII.

SEVERIN, BOUQUINART, ISABELLE, CRISPIN.

CRISPIN.

MOnſieur, Madame Simone avoit juſtement votre affaire ; elle va vous envoyer la perle des Nourrices, & une femme de chambre qu'elle dit être un vrai Argus.

SEVERIN.

Bon, c'eſt ce qu'il nous faut.

BOUQUINART.

Que fais-tu de cette petite Figure ?

CRISPIN.

Comment donc Figure ? Figure vous-même. Sçavez-vous, Monſieur, que je ſuis Ecuyer.

BOUQUINART.

Ecuyer ?

CRISPIN.

Oui ventre-bleu, Ecuyer ſieur de la Criſpiniere, Sécretaire des Commandemens de Meſſire Fiacre Severin. Et vous êtes un impertinent de venir ici.....

SEVERIN.

Doucement, petit drôle, tu parles à l'époux de ma Niéce.

CRISPIN.

Quoi c'eſt-là Monſieur Bouquinart ! En ce cas je m'apaiſe. Monſieur, j'ai eu tort.... d'avoir eu raiſon.... de m'attaquer.... à un perſonnage.... dont la phiſionomie ſurprenante.... Je ſuis votre ſerviteur.

BOUQUINART.

Le petit coquin ſe moque encore de moi.

SEVERIN.

Qu'on ſe taiſe. Hé bien n'êtes-vous pas d'avis que nous envoyions chercher un Notaire ?

BOUQUINART.

Oh parbleu je m'en rapporte à toi, fait dreſſer le Contrat à ta fantaiſie, je le ſignerai s'il eſt à la mienne : mais du moins donne-moi le tems de me reconnoître ; j'ai marché preſque toute la nuit, & ſi je me ſuis arrêté en quelque endroit, j'y ai pris plus de vin que de repos : enfin que veux-tu que je te diſe ? j'ai maintenant plus d'envie de dormir que d'autre choſe.

CRISPIN.

Monſieur a raiſon, il vaut mieux qu'il dorme avant la noce qu'après. Si vous voulez, Monſieur, je m'offre à vous bercer.

BOUQUINART.

Il ne ſera ma foi pas néceſſaire, & je ne me ſuis jamais trouvé ſi aſſoupi.

SEVERIN.

Entrez donc dans la maiſon, votre appartement eſt tout prêt, faites comme ſi vous étiez chez vous.

BOUQUINART.

Je le prétens bien ainſi. Excuſez, ma Charmante, ſi lorſque l'Amour voudroit tenir mes yeux ouverts pour admirer vos charmes, le ſommeil jaloux s'attache à les fermer, & ſi dans le tems que ce même amour entr'ouvre ma bouche pour pouſſer des ſoupirs, ce même ſommeil me l'ouvre tout à fait pour bailler. Ah, ah. Mais je vous promets un rêve des plus circonſtanciés, vous en ferez l'objet, & .... je ſuis fort pour les rêves moi.

CRISPIN.

Oh je n'en doute pas, & je crois même que vous n'avez pas beſoin de dormir pour rêver.

SEVERIN.

Allons, raiſonneur, conduiſez Monſieur dans l'appartement qu'on lui a préparé, & qu'on en ait ſoin comme de moi-même, & ſur-tout que perſonne ne trouble ſon repos.

CRISPIN.

Ah Monſieur, puiſſe-t-il dormir éternellement, Diable emporte qui ſongera à l'éveiller.

SCENE

SCENE VIII.

SEVERIN, ISABELLE,

SEVERIN.

HE bien, c'est donc ainsi que vous cherchez à me contenter? Je ne m'étonne pas que Monsieur Bouquinart quitte si-tôt la compagnie. Qui est-ce qui ne s'endormiroit pas à voir votre humeur sombre & mélancolique?

ISABELLE.

Offrez-moi un époux qui me plaise, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de mon humeur.

SEVERIN.

Votre Valere, par exemple?

ILABELLE.

Hé bien oui, mon Oncle, je l'aime; dans la situation où sont les choses, je puis l'avouer. Et si vous le connoissiez....

SEVERIN.

Je l'aimerois aussi, n'est-ce pas? Qu'on ne m'en parle plus.

ISABELLE.

Sa famille..........

SEVERIN.

Je ſçai quelle eſt ſa famille ; mais pour lui je ne le connois, ni le veux connoître.

ISABELLE.

Que je ſuis malheureuſe !

SCÈNE IX.

SEVERIN, ISABELLE, CRISPIN.

CRISPIN.

L'Affaire eſt faite, notre homme eſt couché. Sçavez-vous que c'eſt un ſagoüin.

SEVERIN.

Comment ?

CRISPIN.

Il n'a pas été long-tems à ſa toilette, comme vous voyez ; après avoir ôté ſon chapeau & ſon juſte-au-corps, il s'eſt j'etté tout botté entre deux draps.

SEVERIN.

Il eſt comme cela ſans façon.

CRISPIN.

Il a mis ſes habits ſur ſon lit par le chaud qu'il fait ; il n'a pas eu la tête ſur ſon chevet, qu'il a ronflé comme il faut. Je l'ai examiné un moment

& je vous puis assurer qu'il est aussi beau couché que debout.

SEVERIN.

Il est ce qu'il est. Retourne à Madame Simone, qu'elle m'envoye incessamment les personnes que je lui ai demandées.

GRISPIN.

Il n'est pas nécessaire, & voilà déja la Femme de chambre.

ISABELLE.

Que vois-je ?

CRISPIN.

C'est Valere, votre amant, *mutus*.

SCENE X.

SEVERIN, ISABELLE VALERE, *déguisé en femme*, CRISPIN.

VALERE, *à Crispin*.

ENseignez-moi, s'il vous plaît, le logis de Monsieur Severin.

CRISPIN.

Le voici lui-même en propre original.

VALERE, *en femme*.

Je viens, Monsieur, de la part de Madame Si-

mone ; elle m'a appris que vous demandiez une personne pour demeurer auprès de Madame votre Niéce, & je me tiendrai trop heureuse si mes services lui peuvent être agréables.

SEVERIN.

Voilà une grande fille qui me revient assez ; qu'en dites-vous, ma Niéce ? vous en accommoderiez-vous ?

ISABELLE.

En cela, mon Oncle, vous sçavez que je ne dois avoir de volonté que la vôtre : mais je crois que cette personne me convient mieux que tout autre.

CRISPIN.

Je n'en doute pas.

SEVERIN.

Sa Phisionomie me plaît.

ISABELLE.

Elle ne me plaît pas moins.

SEVERIN.

Je ne sçais quoi, d'honnête, d'engageant.

ISABELLE.

Au dessus de ce qu'on peut dire.

SEVERIN

Cela est admirable, il y a des gens comme cela qui plaisent à tout le monde du premier abord.

CRISPIN, *à part.*

Mon Parain ne le prend pas mal, il faut lui en donner encore une pipe.

SEVERIN.

Peut-on vous demander où vous avez ſervi ?

VALERE, *en femme.*

Monſieur, c'eſt ici ma premiere condition : mais j'eſpere que ce ſera la derniere, & que Madame ſera ſi contente de moi, qu'elle ne me voudra jamais changer.

ISABELLE.

Vous pouvez vous en aſſurer, je n'aime point du tout le changement.

VALERE.

Quel bonheur de me voir ſans ceſſe auprès de vous ! quel plaiſir de ſervir une ſi belle maîtreſſe !

SEVERIN.

Elle dit tout ſi agréablement ..... j'en ſuis charmé.

CRISPIN.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que cela vaut mieux pour votre Niéce, que cette coquine de Toinette ? C'étoit une arrogante, une ....

SEVERIN.

Fi donc, il n'y a pas de comparaiſon.

CRISPIN.

Elle n'introduira point d'homme dans la maiſon ; celle-ci.

VALERE, *en femme.*

Oh pour cela non, je les écarterai autant qu'il me ſera poſſible ; & Madame dût-elle s'en fâcher,

je mettrai tout mon plaisir à l'accompagner sans cesse, & je vous puis assurer que tant que je serai auprès d'elle, aucun amant n'en approchera.

SEVERIN.

C'est comme nous l'entendons. Que je suis heureux d'avoir fait cette trouvaille? Comment vous nomme-t-on.

VALERE, *en femme, embarrassée.*

On me nomme....

CRISPIN.

Madame Simone m'a dit qu'elle s'appelloit Marion; c'est un joli nom, au moins, que Marion, Marion! j'ai eu une Maîtresse qui s'appelloit comme cela.

SEVERIN.

Taisez-vous, petit sot.

ISABELLE.

Jusqu'à votre nom, tout me plaît de vous.

SEVERIN.

Que voulez-vous gâgner, Mademoiselle?

VALERE, *en femme.*

Ah, Monsieur, ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SEVERIN.

Mais il faut bien sçavoir ce qu'on vous donnera de gages.

VALERE, *en femme.*

Monsieur, je ne veux point faire de marché avec

vous ; c'eſt à Madame, ſi elle eſt contente de mes ſervices, à me récompenſer.

CRISPIN.

C'eſt une perſonne qui n'eſt point interreſſée, & qui veut faire comme moi, ſervir pour ſon plaiſir.

SEVERIN.

Elle n'y perdera pas, & je voudrois que la Nourrice .... mais apparemment que la voici.

CRISPIN, *à Iſabelle.*

Vous voyez bien que c'eſt Paſquin.

SCENE XI.

SEVERIN, ISABELLE, VALERE *en femme de chambre*, PASQUIN, *en nourrice*, CRISPIN.

SEVERIN.

APprochez, ma mie, c'eſt Madame Simone qui vous envoye, n'eſt-ce pas ?

PASQUIN, *en nourrice.*

Oui, Monſieur, elle viendra tantôt vous répondre de moi, & vous aſſûrer que je ſuis une Nourrice d'une ſageſſe conſommée.

SEVERIN.

Je le crois.

PASQUIN, *en nourrice.*

La plus honnête fille de tout le quartier, ſans contredit.

SEVERIN.

Je n'en doute pas ; votre lait eſt-il nouveau ?

PASQUIN, *en nourrice.*

Oui, Monſieur, des plus nouveaux & des plus particuliers qui ſe faſſent.

SEVERIN.

Quel nourriſſon quittez-vous ?

PASQUIN, *en nourrice.*

L'enfant d'un riche Procureur.

SEVERIN.

Et pourquoi êtes-vous ſortie de cette maiſon-là ?

PASQUIN, *en nourrice.*

Monſieur, vous ſçavez que les nourrices ont toûjours des envies, & qu'il faut leur ſervir les meilleurs morceaux de deſſus la table ? ſi l'on veut que les nourriçons profitent.

SEVERIN.

Hé bien ?

PASQUIN, *en nourrice.*

Hé bien, ce maudit Procureur-là me faiſoit mourir de faim, parce que malheureuſement l'enfant que je nourriſſois avoit le nez fait comme celui de ſon Maître Clerc.

CRISPIN.

CRISPIN.

La belle raiſon ! Monſieur n'auroit donc qu'à faire de même, parce que ſon fils me reſſemble.

SEVERIN.

Paix.

PASQUIN *en Nourrice.*

Et d'ailleurs, la maudite engeance que ces Clercs ! ma vertu a bien eſſuyé des aſſauts.

SEVERIN.

Vous ſerez ici fort tranquille.

PASQUIN *en Nourrice.*

Ah, Monſieur, c'eſt ce que je demande.

SEVERIN.

Mais auſſi il ne faut pas qu'une Nourrice demeure oiſive ; cela amaſſe de mauvaiſes humeurs dont un enfant ſe remplit. Que ſçavez-vous faire ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Mille choſes que ne font point les autres Nourrices.

SEVERIN.

Mais encore ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Par exemple, pour faire une barbe, & relever une mouſtache, je défie toutes les Nourrices de France de s'en acquitter comme moi.

SEVERIN.

Voilà un plaiſant talent pour une Nourrice.

PASQUIN *en Nourrice.*

Et ſans me vanter, j'ai bien des qualités que bien des femmes n'ont pas.

SEVERIN.

Et quelles ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Je ſçais me taire.

SEVERIN.

Cela eſt bon.

PASQUIN *en Nourrice.*

Je n'aime point les hommes,

SEVERIN.

Comment ? voilà un tréſor. Mais allons au fait ; voyons votre ſein.

CRISPIN *à part.*

Haye, haye, haye.

PASQUIN *en Nourrice.*

Comment Monſieur, pour qui me prenez-vous ? Mort de ma vie, ſi un autre que vous avoit l'inſolence de me faire une pareille propoſition, je lui arracherois les yeux.

SEVERIN.

Mais, ma mie....

PASQUIN *en Nourrice.*

Mais, mais ; je l'ai montré à Madame Simone.

SEVERIN.

Ah, cela ſuffit ; vous avez raiſon : je ne veux point vous contraindre davantage. J'entens l'enfant

qui crie, allez vîte là-haut lui donner à têter.

PASQUIN *en Nourrice.*

La bonne chienne de commiſſion.

SEVERIN.

Mais en montant ne faites point de bruit, de crainte d'éveiller le future époux de ma Niece qui repoſe dans la chambre voiſine.

CRISPIN *bas à Paſquin.*

Comment diantre feras-tu pour donner à têter à cet enfant?

PASQUIN *en Nourrice.*

Parbleu, je m'en vais le ſévrer.

SCENE XII.

SEVERIN, ISABELLE, VALERE en femme de chambre, CRISPIN.

SEVERIN.

MAdemoiſelle Marion, je vous confie ma Niece, ne la quittez pas d'un pas.

VALERE *en femme.*

Je vous obéïrai ponctuellement.

SEVERIN *à ſa Niece.*

Vous, Iſabelle, je vous recommande de ſuivre aveuglement les conſeils de cette ſage perſonne.

ISABELLE.

Dans la cruelle ſituation où me reduit votre ſévérité, je vois bien, Monſieur, que c'eſt le mieux que je puiſſe faire.

SEVERIN.

Je m'en vais chez mon Notaire.

SCENE XIII.

VALERE en femme, ISABELLE, CRISPIN.

ISABELLE.

ENfin le voilà parti, je reſpire. Ah Valere, que vous m'avez fait trembler dans votre métamorphoſe.

VALERE, *en Femme.*

Ah, Madame, je vous avoue que je ne me ſuis jamais trouvé dans un tel embarras. Je craignois à tout moment de me tromper dans mes diſcours & que mon amour ne vint à me trahir : mais puiſque cet amour peut maintenant s'exprimer ſans contrainte, ſouffrez que je me jette à vos genoux, & que je vous jure mille fois de vous adorer éternellement. Hélas ! que deviendrois-je, ſi l'injuſte projet de votre Oncle avoit ſon effet, ſi je me

voyois enlever pour jamais tout ce que j'ai de plus cher au monde, Ah ! Madame, je me donnerois la mort, & si mon amour....

ISABELLE.

Mon Dieu, Valere, finissez : tout ce que vous pouvez me dire dans cet équipage, ne me touche point : il me semble que ce n'est point vous qui me parlez ; & si vous voulez me persuader, allez reprendre votre habit de Cavalier.

CRISPIN.

Il ne s'agit point de cela, il faut aller au fait. Mon Parain reviendra bien-tôt, & votre Rival ne dormira pas toujours.

VALERE *en Femme.*

Il a raison, charmante Isabelle, vous sçavez les offres que Madame votre Tante nous a faites plusieurs fois. Si nous perdons ce moment, je vous perds peut-être pour jamais. Un carosse nous attend à quatre pas, venez.

ISABELLE.

Ah ! Valere, quelque horreur que m'ait inspiré la seule vûe de votre Rival, à quelque reconnoissance que doive m'engager, & votre merite, & tout ce que vous hazardez pour moi, je ne puis me résoudre....

CRISPIN.

Oh parbleu, Madame, vous faites trop de façons. Comment donc ; quand l'argent nous engage Ma-

dame Simone & moi à trahir Monsieur Severin, son meilleur ami, & mon Parain, l'amour ne vous fera rien faire? Et vous Monsieur l'Amoureux, vous ne dites plus mot? Morbleu, il me semble que si j'étois comme vous habillé en femme, je jaserois dix fois plus qu'à mon ordinaire. Mais voici Toinette.

SCENE XIV.

VALERE en femme, ISABELLE, CRISPIN, TOINETTE.

TOINETTE.

AH, mes enfans, sauvez-vous au plus vîte; voilà Monsieur Severin avec un Commissaire, un Exempt, & des Archers; il a rencontré en sortant d'ici Madame Simone, qui l'a apparemment instruit de votre métamorphose.

CRISPIN.

Ah la double traîtresse!

ISABELLE.

Ah, Valere, dérobez-vous à son emportement,

TOINETTE.

Ne vous y exposez pas trop vous-même, vous le connoissez.

ISABELLE.

Il est vrai, mais....

TOINETTE.

Point de diſcours inutiles, nous n'avons point de tems à perdre ; allons promptement chez Madame votre Tante ; Monſieur Severin ne fera pas un procès à ſa ſœur pour vous avoir retirée chez elle.

ISABELLE.

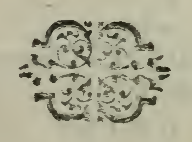
Ne m'abandonne point, Toinette.

TOINETTE.

Je vous ſuis : mais il ne faut pas laiſſer ce pauvre Paſquin dans le laqs ; apparemment qu'il eſt dans la maiſon.

CRISPIN.

Sans doute, & je vais l'avertir. Mais j'apperçois mon Parain ; il n'eſt pas à propos que j'aille me renfermer là-dedans : il ſuffit de l'appeller. Paſquin, hola, Paſquin.



SCENE XV.

CRISPIN, PASQUIN en Nourrice à la fenêtre.

PASQUIN *en Nourrice.*

QU'eſt-ce ?

CRISPIN.

Tout eſt découvert ; deſcends promptement. Monſieur Severin vient ici avec un Commiſſaire & des Archers ; ne le vois-tu pas ?

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Hé oui, de par tous les diables, je le vois ; & je vois de plus que je n'ai pas aſſez de tems pour gâgner la porte.

CRISPIN.

Saute par la fenêtre.

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Le beau conſeil !

CRISPIN.

Prends les piſtolets de Monſieur Severin, ils ſont ſur la cheminée de la Salle ; quoiqu'il n'y ait rien dedans, cela fera peur aux Archers. Mais les voici, je me ſauve.

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Peſte ſoit des amours de mon Maître ; Ah ! me voila perdu.

SCENE XVI.

SEVERIN, LE COMMISSAIRE, BRAS DE FER, ARCHERS.

SEVERIN.

C'Eſt ici, Meſſieurs : Je ſuis heureux dans mon malheur, que le hazard m'a fait vous rencontrer ſi à propos.

BRAS-DE-FER.

Nous avons manqué notre capture, & nous ſommes heureux nous-mêmes, de vous avoir trouvé pour nous dédommager. Nous venions.....

SEVERIN.

Il ne s'agit pas de m'apprendre d'où vous veniez : il faut promptement inveſtir cette maiſon, & aller prendre dedans, un certain Valere & ſon Valet, qui, comme je viens de vous dire, s'y ſont introduits déguiſés en femmes, pour ſuborner ma Niéce, & peut-être me voler.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur Bras-de-fer, faites occuper toutes les

avenuës par vos gens, & sur-tout gardez-bien cette porte : moi, j'entre dans la maison avec Serre-fort & Grippaut.

BRAS-DE-FER *aux Archers.*

Mes amis, ayons bien l'œil à tout. Passez de ce côté vous autres, & vous de celui-ci. Voilà une bonne affaire, Monsieur.

SEVERIN.

Vous appellez cela une bonne affaire ?

BRAS-DE-FER.

Oui, d'autant qu'elle est bien criminelle.

SEVERIN.

Vous avez vos raisons pour la trouver bonne : mais pour moi je la trouve très-mauvaise. Voilà ma famille deshonnorée, & Monsieur Bouquinart ne voudra plus de ma Niéce après un tel éclat.

LE COMMISSAIRE *sortant de la Maison.*

Il nous faut du monde pour passer outre ; nous venons d'entendre une voix qui menace de brûler la cervelle au premier qui avancera, & comme nous ne sçavons pas les êtres de votre maison, il est nécessaire que vous marchiez le premier pour nous conduire.

SEVERIN.

Moi, je ne veux point m'aller fourrer là ; s'il se donne quelques coups, vos gens sont payés pour les recevoir.

LE COMMISSAIRE.

Mais, Monsieur.....

SEVERIN.

Bien loin d'entrer, je vais me mettre à l'abri des armes, afin d'empêcher qu'on ne fasse aucune insulte à Monsieur Bouquinart, mon neveu prétendu, qui est malheureusement renfermé là-dedans.

(*Il se cache dans un coin.*)

SCENE XVII.

BRAS-DE-FER, PASQUIN avec les habits de Monsieur Bouquinart, les Archers.

PASQUIN *aux Archers qui sont à la porte.*

QU'est-ce donc que ceci, & que venez-vous chercher dans la maison de mon Oncle futur ?

BRAS-DE-FER.

Deux hommes déguisés en femmes, qui pour suborner sa Niéce.... Mais si vous voulez en sçavoir davantage, vous pouvez l'aller joindre, il a passé de ce côté.

PASQUIN *sous les mêmes habits.*

Moi ? je ne veux lui parler de ma vie : c'est un plaisant visage, de me faire venir de Bayeux pour

épouser sa Niéce, quand il sçait ce qu'il sçait. Me prend-il pour un sot ?

BRAS-DE-FER.

Je ne sçai pas, Monsieur.

PASQUIN *sous les mêmes habits.*

Dites lui de ma part que c'est un sot lui-même.

BRAS-DE-FER.

Ce n'est pas à nous ....

PASQUIN *sous les mêmes habits.*

Il croyoit m'attraper ; mais ce ne sera pas d'aujourd'hui. Adieu, adieu.

BRAS-DE-FER.

Voilà un drôle de corps, & un plaisant visage ; je ne m'étonne pas si cette Niéce en a introduit d'autres dans la maison.



SCENE XVIII.

SEVERIN, BRAS-DE-FER, LES ARCHERS.

SEVERIN.

Qui eſt l'homme qui vient de vous parler ?

BRAS-DE-FER.

C'eſt votre Neveu prétendu, qui s'en va fort en colére.

SEVERIN.

Ah ! je n'en doute pas, & je jugeois bien que cette avanture le dégouteroit de ſon mariage ; mais je m'en vangerai ſur ceux qui vont tomber entre mes mains.



SCENE XIX.

LE COMMISSAIRE, SEVERIN, LES ARCHERS.

LE COMMISSAIRE.

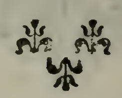
En voici un de pris, il faut que l'autre se soit sauvé ; car nous avons parcouru toute la maison.

SEVERIN.

Il n'importe, celui-ci payera pour tout.

LE COMMISSAIRE.

Sçavez-vous où le drôle s'étoit caché ? Dans un lit. Nous l'avons trouvé entre deux draps, ses habits de femme sur lui ; il feignoit de dormir, mais on l'a réveillé comme il faut. Il ne vouloit point absolument s'habiller : mais il a trouvé des Valets de chambre qui n'avoient pas les mains gourdes ; & quoique j'aie pû faire, s'il leur a donné bien de la peine, il leur a aussi donné bien des coups. Le voici qu'on améne.



SCENE XX.

BOUQUINART en Nourrice, LE COMMISSAIRE, SEVERIN, LES ARCHERS.

SEVERIN.

QUe vois-je ? c'eſt Monſieur Bouquinart !

BOUQUINART *en Nourrice.*

Que veut donc dire tout ceci ? Avez-vous perdu l'eſprit ? L'ai-je perdu moi-même ?

SEVERIN.

Ah ! mon cher ami, je ſuis au déſeſpoir.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Que la peſte te créve mille fois ; on dit que c'eſt par ton ordre que tout ceci ſe fait. Par quelle extravagance m'envoyer éveiller en ſurſaut, & m'obliger à prendre ce diable d'équipage ? Je ſuis ſi étonné de l'état où je me trouve, que ſans les coups que j'ai reçûs, je prendrois encore ce ci pour un rêve.

SEVERIN.

Parbleu, Meſſieurs, vous avez fait là de belles affaires. Vous laiſſez échaper les coupables, & allez ſaiſir & maltraiter mon ami, que je fais venir

exprès de cinquante lieuës pour épouser ma Niéce ; il faut que vous soyez de grandes bêtes.

LE COMMISSAIRE.

Et vous un grand poltron. Vous nous appellez pour arrêter deux hommes déguisés en femmes, qui se sont introduits dans votre maison pour vous deshonorer en la personne de votre Niéce.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Qu'entens-je ?

LE COMMISSAIRE.

Et vous n'osez entrer avec nous ; est-on obligé de les connoître ? On a trouvé Monsieur couché, des habits de femme sur son lit, on a cru....

SEVERIN.

Ne deviez-vous pas bien voir que Monsieur n'avoit pas la mine d'un suborneur ?

BRAS-DE-FER.

Le drôle qui s'est sauvé avoit raison de dire qu'il n'étoit pas sot.

LE COMMISSAIRE.

La méprise à part, par la maniére dont Monsieur a été houspillé, il a pû connoître avec quel zéle ces Messieurs vous servoient.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Le diable les emporte avec leur zéle.

LE COMMISSAIRE *aux Archers.*

Allons, allons, retirons-nous.

SERRE-FORT.

SERRE-FORT.

Et les frais de la capture ?

BOUQUINART *en Nourrice.*

Attens, attens, je vais te les payer. Et toi, notre cher ami, tu voulois donc me faire entrer une seconde fois dans la Confrairie, avec ta jolie Niéce, dont tu me vantois tant la vertu ? Tu n'as qu'à l'époufer toi-même. A quelque chofe le malheur eft bon. Songe feulement à me rembourfer les frais de mon voyage, & bon foir.



SCENE DERNIERE.

SEVERIN, VALERE, BOUQUINART, PASQUIN, CRISPIN.

VALERE.

MOnſieur, je ſuis au déſeſpoir de tout le trouble que je vous ai cauſé. Iſabelle eſt chez Madame votre ſœur, & je viens me livrer entre vos mains : je ſuis Valere, non plus ce Cadet du Maine, que juſqu'ici la fortune a ſi maltraité, mais un des riches héritiers de la Province, par la mort de mon frere, dont je reçois la nouvelle en ce moment.

SEVERIN.

En ce cas, Monſieur, vous êtes mon homme ; votre famille m'eſt connuë, & je vous donne ma Niéce en mariage.

PASQUIN.

Madame la Nourrice, quand il vous plaira nous changerons d'habit ; mais cependant vous voulez bien que je vous remercie des coups qu'il vous a plû de recevoir pour moi.

VALERE *à Bouquinart*

Monſi eur, pardonnez.

BOUQINART *en Nourrice*

Voilà qui eſt fini, Monſieur, je garderai les coups, & vous garderez la Niéce : je ne ſçais pas qui gagnera le plus de nous deux à ce marché-là. Je vais quitter ce maudit équipage.

CRISPIN *à Bouquinart.*

Madame, avez-vous beſoin d'un Ecuyer ?

SEVERIN.

Ah, Monſieur mon Filleul.... Mais puiſque les choſes tournent ainſi, & que chacun eſt content, je fais grace à tous ceux qui m'ont trahi, & les reprens à mon ſervice.

Fin du Premier Volume.

